# LE SULTAN DE JARAWAK

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
**BOB MORANE**

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

# BOB MORANE

## LE SULTAN DE JARAWAK

# Chapitre I

La porte du salon s'ouvrit, et le docteur Jacques Léman fit son apparition. C'était un petit homme aux yeux clairs et aux gestes vifs, au visage intelligent et ouvert, ombragé par une courte barbe noire. D'un pas souple, il se dirigea vers le cercle de ses amis, groupés autour d'un grand lampadaire dont la lumière orangée parvenait avec peine à s'imposer à travers la pénombre régnant dans la pièce.

Tous les regards s'étaient tournés vers le docteur.

— Je suis confus d'arriver si tard, dit celui-ci en serrant les mains tendues vers lui, mais mon métier n'est guère une sinécure, il s'en faut de beaucoup.

— Un cas grave ? interrogea quelqu'un.

C'était Bernard Fontignies, le maître de céans, personnage de forte corpulence, aux cheveux grisonnants et aux yeux protégés par d'épaisses lunettes cerclées d'or, qui dirigeait en maître les destinées de « France-Midi », le plus important des journaux parisiens.

Le docteur avait fait la grimace.

— Non seulement un cas grave, dit-il, mais aussi un cas étrange. Grave parce que ma patiente – il s'agit d'une femme – est en danger de mort ; étrange parce que la seule chose capable peut-être de la guérir n'est pas un médicament ou une intervention chirurgicale, mais une perle…

— Une perle ! s'exclamèrent plusieurs membres de l'assistance.

— Oui, une perle, répéta Léman. Et pas n'importe quelle perle encore, ce qui n'arrange rien à la chose…

Bernard Fontignies versa deux doigts de whisky au fond d'un grand verre, y ajouta du soda et de la glace, puis tendit le verre au docteur.

— Prenez un siège, cher ami, dit-il, et dites-nous comment une perle pourrait arriver à guérir votre malade. En ne nous disant pas

son nom, le secret professionnel sera sauf…

Sans se faire prier davantage, le docteur Léman attira un fauteuil à lui, s'y carra confortablement et savoura une longue gorgée de whisky-soda.

— Voilà deux mois environ, dit-il, je fus appelé au chevet d'une veuve – nous la nommerons madame X, pour plus de facilité – de retour depuis peu d'un très long séjour en Indonésie où son époux, entomologiste connu, était mort des fièvres. Quand je l'examinai, madame X, qui était âgée d'une soixantaine d'années, paraissait présenter tous les symptômes d'une forte grippe, et je lui prescrivis les remèdes habituels. Pourtant, dans les deux jours qui suivirent, le mal, au lieu de s'apaiser, s'aggrava. La température de la malade atteignit quarante degrés, s'accompagnant de délire. Madame X prononçait des mots sans suite, parmi lesquels ceux de « Jarawak » et de « perle rose » revenaient sans cesse. Tout d'abord, occupé que j'étais à tenter de soulager ma patiente, je ne pris point garde à ces paroles. Pourtant, aucun remède ne paraissait devoir la guérir, et rien ne me permettait de préciser mon diagnostic. Au bout d'une semaine cependant, la fièvre tomba d'elle-même, et madame X, bien que faible, se retrouva dans son état normal. Quelques jours plus tard, hélas, la fièvre et le délire reparaissaient, pour se calmer au bout d'une huitaine et reprendre une fois encore, laissant chaque fois ma malade de plus en plus affaiblie.

« Après avoir consulté plusieurs de mes confrères, spécialistes en médecine tropicale, j'acquis la certitude que madame X se trouvait atteinte d'une affection assez rare mais qui, parfois, frappait des coloniaux ayant vécu dans certaines îles d'Indonésie, où elle semble régner à l'état endémique. Aucun biologiste n'ayant encore étudié cette maladie, ni isolé son agent causal, elle ne porte guère de nom. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'il s'agit d'une virose se caractérisant par de violents accès de fièvre se présentant par intermittences plus ou moins régulières et accompagnés de délire. Au bout d'un laps de temps variable selon l'état de résistance du malade, la mort survient en général. Cela peut durer quelques mois, ou quelques années. Parfois aussi, si le malade est animé par la volonté de vivre, la guérison survient, complète. Mais cela est très

rare et, de toute façon, on ne connaît à l'heure actuelle aucun remède effectif à cette virose. Même les derniers antibiotiques se sont révélés impuissants à la maîtriser.

Le docteur Léman s'arrêta un instant de parler, pour siroter une nouvelle lampée de whisky. Un de ses auditeurs en profita pour demander :

— Vous avez dit que cette mystérieuse maladie était une virose, Docteur. Qu'est-ce que c'est exactement ?

— Une virose, expliqua Léman sur un ton légèrement professoral, est tout simplement une affection dont l'agent causal est un virus, c'est-à-dire un organisme à ce point minuscule qu'il peut difficilement être décelé à l'aide des microscopes optiques les plus puissants. Le rhume et la grippe, par exemple, sont des maladies à virus…

— Si je comprends bien, intervint Bernard Fontignies, votre cliente n'a guère de chances de s'en tirer…

Le praticien hocha la tête.

— Elle en aurait, dit-il, si elle possédait la moindre volonté de vivre. Mais il n'y a plus aucun ressort en elle, et elle se laisse aller doucement à la dérive…

— Je ne vois pas ce que votre perle rose vient faire là-dedans, dit encore quelqu'un.

D'un geste de la main, le docteur Jacques Léman apaisa son interlocuteur.

— Si vous voulez connaître cette histoire, prenez patience, dit-il, chacun de ses éléments viendra à son heure.

Il avala une troisième gorgée de whisky-soda et continua :

— Lorsque j'eus des certitudes quant à la totale indifférence de ma cliente vis-à-vis de l'existence, je m'ingéniai à en découvrir la cause, afin de tenter d'y porter remède. C'est alors qu'au cours d'un de ses instants de lucidité, ma cliente me parla de la « perle rose » ou, pour mieux dire, des « deux perles roses »… Je dois vous expliquer tout d'abord que madame X est fille de joaillier et qu'elle passa sa jeunesse parmi les perles, pour lesquelles elle garda toute sa vie une réelle passion. Non pas une passion de coquette aimant se parer de bijoux, mais une passion plus profonde, plus poétique.

Madame X aime les perles comme certains aiment les objets antiques, ou les fleurs, ou les papillons. Aussi quand, de retour à Java après un voyage d'études dans l'île de Jarawak, l'entomologiste rapporta une splendide perle rose à sa femme, ce fut pour cette dernière une joie sans mélange. La perle en forme de larme, avait la grosseur d'une noisette et était d'un orient incomparable. Telle quelle, elle possédait déjà une grande valeur. Pourtant, cette valeur se trouvait encore accrue par le fait de l'existence d'une autre perle, tout à fait semblable. Peut-être l'ignorez-vous, mais la forme d'une perle véritable est due au seul hasard, et il est très rare que deux perles se ressemblent parfaitement. À plus forte raison si elles sont des parangons, c'est-à-dire des perles sans défauts. Je ne sais comment le savant réussit à se procurer la première perle, car il mourut peu de temps après l'avoir offerte à sa femme. La seconde perle, elle, appartient à Timour Bulloc, le redoutable et sanguinaire Sultan de Jarawak qui la porte agrafée à son turban.

« Il ne me fallut guère longtemps pour comprendre que, ayant eu connaissance de l'existence de cette seconde perle, ma cliente n'avait plus eu qu'un désir : la posséder elle aussi. Par la suite, au cours de son étrange maladie, ce désir s'est exacerbé, pour tourner à l'obsession, d'où les mots de « Jarawak » et de « perle rose » revenant sans cesse dans son délire. Cette obsession devint bientôt à ce point intense que, faute de posséder la seconde perle, ma malade perdit toute volonté de lutter contre son mal, toute volonté de vivre…

Pendant un instant, le docteur Léman se tut. Puis il reprit :

— Voilà où j'en suis. Madame X est une brave femme honnête et charitable et qui, dans des circonstances normales, aurait peut-être encore de nombreuses années à vivre. Pourtant, la voilà frappée par un mal que, devant l'impuissance de la science, elle seule peut combattre à force de volonté. Pour lui rendre cette volonté, cet amour de l'existence, il faudrait qu'elle puisse placer la seconde perle rose dans un écrin, auprès de la première…

À nouveau, il y eut un silence, que Bernard Fontignies rompit.

— Pourquoi ne pas exposer la situation au Sultan de Jarawak, dit-il. Un télégramme, transmis par la voie diplomatique, suffirait. Après tout, ce sultan doit être immensément riche, et il s'agit de la vie d'un être humain !

Le médecin grimaça un sourire rempli d'amertume.

— La vie d'un être humain, hein ? fit-il. Timour Bulloc ne s'en soucie guère, lui qui chaque année fait mourir des dizaines de plongeurs dans ses pêcheries de perles, pour le seul plaisir d'entasser celles-ci dans ses coffres ou de les vendre à son seul profit, alors que son peuple crève de misère et des fièvres. Ce Timour Bulloc est un être sans scrupules, assoiffé de richesses et de pouvoir. Ma patiente pourrait mourir, et avec elle des milliers de femmes et d'hommes dans le monde, qu'il ne lèverait même pas le petit doigt pour tenter de les sauver…

— Je vois, dit Bernard Fontignies avec un hochement de tête. D'un côté, une brave femme sur le point de mourir ; de l'autre, un être vil et cruel, indigne de vivre.

— C'est bien cela, répondit Léman. Pourtant, nous ne pouvons rien contre Timour Bulloc et, si l'état d'esprit de madame X ne change pas d'ici peu, c'est-à-dire si elle n'entre pas en possession de la seconde perle rose, je serai sans doute impuissant à la sauver. Au contraire, si elle reprenait goût à la vie, un espoir, si mince soit-il, serait permis…

Le maître de céans hocha la tête, puis il interrogea :

— Pourriez-vous avoir, pour quelques heures seulement, la perle qui est en possession de votre malade, et cela sans que celle-ci ne le sache ?

Le docteur Léman eut un signe affirmatif.

— Je le pourrais, dit-il. Madame X est alitée pour l'instant, et sa dame de compagnie me ferait confiance…

Un large sourire épanouit le large et sympathique visage de Fontignies.

— Alors, mon vieux Jacques, tout est peut-être plus simple que vous ne le pensez. Il vous suffira de porter la perle chez un spécialiste et d'en faire faire une copie en verre. On réussit de si belles imitations de nos jours, et madame X n'y verrait que du feu.

Vous pourriez lui dire que la seconde perle a été envoyée par le Sultan de Jarawak lui-même, quitte à avouer votre supercherie plus tard, après avoir obtenu la guérison…

— J'ai pensé à cela moi aussi, répondit Léman, mais l'ennui c'est que justement, ma patiente n'y verrait pas que du feu. Elle passa toute sa jeunesse parmi les perles, je vous l'ai dit, et elle n'a jamais cessé par la suite de s'intéresser à celles-ci. À peine lui aurais-je présenté l'imitation qu'elle l'aurait aussitôt décelée.

Cette fois, Bernard Fontignies eut un geste d'impuissance.

— Alors il n'y a guère de solution, fit-il. Ou je me trompe fort, ou votre patiente ne s'en tirera pas.

— C'était aussi la conclusion à laquelle j'étais parvenu en arrivant ici, dit Léman. Voilà pourquoi vous m'avez trouvé si préoccupé. Ah, si seulement ma malade pouvait s'intéresser à autre chose qu'à cette fichue perle rose ! Mais non, elle est obnubilée… C'est vraiment comme s'il n'y avait que cette perle au monde… Un peu de carbonate de chaux, de matière organique et d'eau, voilà à quoi tient une vie humaine…

Sur ces paroles, un lourd silence pesa sur l'assemblée. Tous les assistants semblaient prendre à cœur le sort de l'infortunée madame Neuville. C'est alors que quelqu'un demanda :

— Où se trouve donc exactement cette île de Jarawak, Docteur ?

Tous les regards se tournèrent vers l'homme qui venait de parler, un grand gaillard au visage jeune et énergique et aux cheveux noirs et drus, taillés en brosse. Ses yeux clairs possédaient cette expression à la fois tendue et contemplative propre aux êtres habitués aux vastes espaces.

Le docteur Léman avait eu un léger sourire entendu, comme si cette question ne l'étonnait guère de la part de l'homme aux yeux clairs.

— Commandant Morane, dit-il, si vous avez vaguement en tête la carte des terres de l'Indonésie, vous n'aurez aucune peine à y situer approximativement Jarawak, quelque part entre Timour et les Moluques…

Morane hocha la tête.

— Il me semblait bien déjà avoir entendu ce nom de Jarawak quand j'étais en Nouvelle-Guinée, dit-il. Cela doit être, quelque part dans la mer de Banda, une de ces petites îles qui ne portent pas de nom sur les cartes, et dont les volcans semblent être la principale production…

— On y trouve aussi des perles, fit remarquer Léman, tout au moins à Jarawak, et de là viennent tous mes malheurs.

— Et ceux de l'infortunée madame X, surenchérit Bernard Fontignies.

Léman eut une petite moue attristée et consulta sa montre.

— Dix heures, fit-il. Il faut que je passe voir ma cliente une fois encore ce soir. Depuis quelques jours, sa fièvre et son délire se sont calmés, mais je redoute une nouvelle crise…

La voix du commandant Morane retentit à nouveau.

— Est-ce que, par hasard, vous iriez de mon côté, Docteur ?

Léman eut un signe de tête affirmatif.

— Je puis vous déposer en face de la Samaritaine. Cela vous va-t-il ?

— Cela me va, fit Morane. De la Samaritaine à chez moi, il n'y a qu'un pas. Si cela ne vous ennuie pas de jouer au taxi…

Mais Fontignies intervint.

— Vous n'allez pas déjà nous quitter, Bob, dit-il. Léman a sa malade, mais vous, rien ne vous oblige à partir si vite…

Morane haussa les épaules.

— Nous avons tous nos petites raisons, répondit-il. Disons que je tiens tout simplement à profiter de la voiture de notre ami Léman…

Le directeur de « France-Midi » se mit à rire.

— Ce vieux Bob, dit-il en serrant la main à son ami. Quand donc vous déciderez-vous à acheter votre propre auto ?

— Peut-être un jour… Quand les autos seront à la fois capables de rouler, de voler, de naviguer et de plonger comme des sous-marins. Pour l'instant, ces vieux trucs qui font « teuf-teuf » ne m'intéressent qu'à demi…

— On m'avait pourtant affirmé, Bob, que vous étiez en train de construire une voiture de course…

— Et l’on ne vous a guère menti, fit Morane. Mais qui vous dit que ma voiture de course, à moi, ne sera pas justement capable de rouler, de voler, de naviguer et de plonger comme un sous-marin ? Toujours en avant avec le progrès, telle est ma devise.

Mais, en lui-même, il pensait : « Si l’infâme assemblage de plaques de tôle et de roues, qui dort dans un garage de banlieue et auquel j’ajoute de temps en temps un boulon, est un jour capable seulement de rouler, c’est que je suis sorcier ou que les miracles existent !… »

*

* *

La voiture du docteur Léman filait à présent à une allure raisonnable le long des quais de la Seine, en direction de la Concorde. L’asphalte mouillé chuintait sous les roues, et les reflets des lampadaires pailletaient la surface brillante de la chaussée.

À hauteur du Pont des Arts, le docteur freina, et l’auto vint se ranger docilement le long du trottoir. Léman se tourna vers Morane, assis à ses côtés.

— Vous voilà arrivé à destination, Commandant, dit-il.

Pourtant, Bob ne faisait guère mine de mettre pied à terre. Un étrange sourire plissait ses lèvres.

— J’aurais tellement aimé jeter un coup d’œil sur cette fameuse perle rose, fit-il.

Pendant un long moment, le docteur Léman demeura silencieux, puis il sourit à son tour et déclara :

— Je savais bien qu’en me demandant de vous raccompagner jusqu’ici vous aviez une idée quelconque derrière la tête, et je ne me trompais guère…

— Vous ne vous trompiez guère, fit Morane en écho. Pourtant ne croyez pas que, si je désire voir cette perle, ce soit par pure curiosité. J’ai vu bien des perles dans ma vie, et en admirer une de plus, si précieuse soit-elle, n’ajouterait rien à mon bonheur. Je ne veux pas vous importuner non plus. Tout ce que je veux, c’est voir si je ne puis rien pour cette infortunée madame X…

— Que pourriez-vous pour elle ? demanda Léman avec un haussement d'épaules.

Morane eut un geste évasif.

— Peut-on jamais savoir ? dit-il.

Le praticien consulta à nouveau sa montre.

— Il est près de dix heures et demie, fit-il remarquer, et ce n'est guère le moment, pour un médecin, d'amener un inconnu chez une de ses clientes, gravement malade. D'ailleurs, le secret professionnel…

— Laissez tomber le secret professionnel et toute autre considération pour l'instant, coupa Morane. Ce qui compte avant tout, c'est tenter de sauver votre malade…

Jacques Léman demeura pensif. Il ne voyait pas très bien ce que son compagnon pourrait faire pour sa cliente. Pourtant, il connaissait assez Bob Morane pour savoir que celui-ci n'avait guère l'habitude de parler pour ne rien dire, et il le savait également capable de commettre les actions les plus étonnantes. Pourtant, ici, il ne s'agissait pas de combattre la jungle ou une bande de truands, mais un virus, et inconnu encore. Aussi fut-ce avec un léger étonnement que Léman s'entendit déclarer :

— Accompagnez-moi, puisque tel est votre désir. Mais, je vous préviens, si ma cliente n'est guère en état de vous recevoir…

— Je resterai à la porte, à ronger mon frein, acheva Bob. C'est bien ainsi que j'entends la chose, moi aussi…

Déjà la voiture avait repris sa course en direction de la Concorde et des Champs-Élysées.

*

* *

Madame X habitait un de ces petits hôtels particuliers bordant l'artère latérale de l'avenue du Bois. La porte en fut ouverte par une femme de forte carrure, vêtue de tweed, et qui avait tout de la dame de compagnie. Quand elle aperçut le docteur Léman, son visage s'éclaira.

— Entrez donc, Docteur, dit-elle. Depuis votre visite de tout à l'heure, madame Neuville n'a cessé de demander sa maudite perle rose. J'ai hésité à la lui donner, dans la crainte d'aggraver son état…

— Comment se porte-t-elle à présent ? interrogea Léman.

— Comme lorsque vous l'avez quittée. La fièvre n'a pas reparu, et elle me semble en pleine possession de sa lucidité. Croyez-vous qu'elle soit définitivement guérie, Docteur ?

Léman hocha violemment la tête.

— Non, dit-il, c'est là l'évolution normale de la maladie. Huit jours de fièvre et de délire, puis quelques jours de répit, et à nouveau huit jours de fièvre et de délire. Avant peu, il faudra nous attendre à une nouvelle crise…

Le médecin et Morane avaient été introduits dans un hall garni d'objets rapportés d'Extrême-Orient. Sur l'un des murs, une série de kriss malais montraient leurs longues lames en forme de flamme. Léman se tourna à demi vers Morane.

— Un ami m'accompagne, dit-il. Il voudrait parler à madame Neuville. Croyez-vous que celle-ci puisse le recevoir ?

La femme eut un hochement de tête affirmatif.

— Je le crois, dit-elle. Madame Neuville est éveillée et, comme elle a dormi durant toute la journée, ou presque, un peu de distraction ne lui fera pas de tort, malgré l'heure tardive. Je crois d'ailleurs, Docteur, que vous serez bien meilleur juge que moi…

Quelques instants plus tard, Bob et Léman pénétraient dans une sorte de boudoir, dans un coin duquel une femme était étendue sur une chaise longue. Elle pouvait peut-être avoir soixante ans, mais la maladie avait marqué ses traits, creusant deux profondes rides de chaque côté de sa bouche, pinçant le nez, faisant saillir les pommettes. Autour des grands yeux bleus, limpides, deux cernes brunâtres s'agrandissaient. Partout dans la pièce, des bibelots orientaux ou malais étaient posés sur les meubles ou accrochés aux murs : brûle-parfums de faïence bleue, Bouddhas de pierre ou de métal ciselé, déités hindoues aux multiples bras, dragons de jade ou de lave, armes. Deux grandes vitrines contenaient des papillons aux ailes multicolores, des scarabées aux élytres mordorés, épinglés en

rangs d'oignons. On devinait cependant qu'il ne s'agissait pas là seulement de souvenirs, mais surtout de reliques.

De la main, le docteur Léman désignait Morane à la malade.

— Je me suis permis d'amener un ami, dit-il. Le commandant Morane est un grand voyageur. Je lui ai parlé de votre fameuse perle rose, et il voudrait la voir…

Les regards droits et francs de madame Neuville se posèrent sur Bob, comme pour le jauger. Presque aussitôt, un pâle sourire éclaira son visage.

— Le commandant Morane est le bienvenu, fit-elle d'une voix faible mais ferme pourtant. Les gens qui aiment les perles autrement que par goût de lucre, ou de luxe, seront toujours bien accueillis chez moi…

Madame Neuville eut un signe à l'intention de sa dame de compagnie, qui était entrée sur les talons de Morane et du docteur.

— Apportez-moi l'écrin contenant la perle, dit-elle.

La dame de compagnie alla à un meuble, l'ouvrit et en tira une petite boîte bleue, qu'elle tendit aussitôt à la malade. Celle-ci l'ouvrit doucement. La perle était là, rose et lumineuse sur le velours sombre de l'écrin. Morane avait déjà vu des perles et, sans être un connaisseur averti, il pouvait juger de la perfection de celle-ci. On eût dit une grosse larme teintée de rose brillant. C'était là un parangon unique, digne de la dot d'une princesse, et Morane comprit qu'un amour irraisonné pour un tel joyau était capable de changer la vie de l'être humain lui portant cet amour. Bien des hommes déjà avaient tué pour des perles bien moins belles…

Lentement, Bob releva la tête.

— Je comprends votre passion, dit-il à l'adresse de madame Neuville, car la nature a rarement créé chose plus belle, plus parfaite. Pourtant, le docteur Léman affirme qu'il existe une autre perle, toute pareille à celle-ci…

Le regard de la malade se voila et les coins de ses lèvres s'abaissèrent en une moue d'une infinie tristesse.

— Oui, Commandant Morane, il existe une seconde perle, toute pareille à celle-ci, là-bas, à Jarawak, et elle appartient au Sultan

Timour Bulloc. Deux pareilles merveilles devraient pourtant être accouplées. Chacune ajouterait à la perfection de l'autre…

— On pourrait en faire une splendide paire de pendants d'oreille, fit remarquer jovialement le docteur Léman…

Mais madame Neuville eut un regard réprobateur à l'égard du médecin.

— Les perles ne sont pas faites pour être portées, dit-elle. Au contact de la peau humaine, elles vieillissent et meurent. Certaines personnes même ne peuvent en porter pendant plus de quelques heures sans qu'aussitôt elles ne perdent leur orient et deviennent des choses ternes et sans valeur…

— N'avez-vous jamais rien fait pour accoupler la seconde perle à celle-ci ? demanda Morane.

La vieille dame hocha la tête affirmativement.

— J'ai écrit à plusieurs reprises au Sultan de Jarawak, dit-elle, lui offrant de lui acheter la perle à un prix de beaucoup supérieur à sa valeur, mais il n'a jamais daigné me répondre.

— Le Sultan doit, lui aussi, aimer les perles…

— Bien sûr qu'il les aime, mais pas à ma façon car, s'il en était ainsi, il comprendrait mon désir… Mais que peut lui importer le bonheur d'une vieille femme, lui qui vit dans l'opulence alors que son peuple meurt des fièvres sans qu'il fasse rien pour le secourir.

Les yeux de Bob s'étaient reportés sur la perle.

— Pourquoi ne pas avoir envoyé un émissaire à Timour Bulloc ? dit-il.

Mais la vieille dame secoua la tête.

— Cela ne servirait à rien, répondit-elle. Le Sultan ne prendrait pas plus en considération les démarches de mon émissaire qu'il n'a honoré mes lettres. En outre, cet émissaire risquerait sa vie, ou sa liberté. Je vous l'ai dit, Bulloc est le type même du tyran, un de ces tyrans à l'ancienne mode pour lesquels la vie humaine ne compte guère…

Bob continuait à regarder la perle avec insistance. Il avait pris l'écrin dans le creux de sa main et considérait le joyau comme s'il eût voulu en graver la taille, la forme et l'orient dans sa mémoire. Au

bout d’un moment, il reporta ses regards sur madame Neuville et demanda encore :

— Il ne reste donc aucun espoir de se procurer la seconde perle ?

— Aucun espoir, Commandant Morane…

Dans les yeux bleus de la malade, une expression d’intense désespoir avait passé, et Morane comprit alors que, comme l’avait affirmé le docteur Léman, sa guérison dépendait peut-être uniquement de cette perle. Bob jeta un dernier coup d’œil au joyau, puis il referma l’écrin et le tendit à son interlocutrice.

— J’irai à Jarawak, dit-il, et je parlerai à Timour Bulloc…

Madame Neuville eut un mouvement de tête désespéré. Sa voix devint soudain très faible.

— Ce sera inutile, Commandant Morane, fit elle. Ce sera inutile… Pour obtenir cette perle, il ne faudrait pas seulement parler à Timour Bulloc, mais lui faire la guerre.

— Je lui ferai la guerre s’il le faut, déclara Bob d’une voix ferme.

# Chapitre II

Aux dernières paroles prononcées par Morane, madame Neuville avait sursauté. Ses yeux s'étaient posés sur Bob avec une intense surprise, mais une telle conviction se trouvait peinte sur le visage du jeune chercheur d'aventures qu'elle ne douta guère longtemps de sa sincérité. Une expression de joie intense envahit alors les traits de la malade, et Morane comprit que désormais il ne pourrait plus reculer sous peine de la décevoir cruellement et, peut-être, d'abréger ses jours. De toute façon, entre cette femme douce et bonne et le cruel Sultan de Jarawak, son choix était déjà fait. Il se sentait résolu à tenter l'impossible pour rendre à madame Neuville le goût de vivre, même si, pour cela, il lui fallait arracher la perle du turban même de Timour Bulloc.

— J'irai à Jarawak. Madame Neuville, répéta-t-il avec force, et je vous apporterai cette perle, dussé-je y laisser la vie…

Quelques minutes plus tard, Bob et Léman se retrouvaient dans la voiture de ce dernier, roulant en direction des quais de la Seine. Un long silence pesa entre les deux hommes. Le docteur le rompit.

— Ne craignez-vous pas de vous être engagé à la légère, Commandant Morane, d'avoir fait naître un espoir qui ne se réalisera peut-être jamais ?… Car, enfin, en admettant même que vous réussissiez à vous emparer de la perle, Jarawak est loin et le temps presse. Dans un mois, si j'en juge par l'évolution de la maladie, madame Neuville en sera peut-être à l'article de la mort…

Une brève grimace crispa les traits de Morane.

— Un mois, dit-il, c'est peu… et c'est beaucoup. L'avion me fera gagner un temps appréciable. Bien sûr, il y a les visas, mais Bernard Fontignies me les fera obtenir en un temps record en me bombardant « envoyé spécial » de « France-Midi » en Indonésie, ou quelque chose dans le genre. Une fois là-bas, il me restera à me débrouiller avec Timour Bulloc.

— Ce ne sera pas une mince besogne, Commandant. Je sais que vous avez eu affaire à pas mal de types coriaces dans votre existence, mais Bulloc est une véritable bête féroce, à laquelle les autorités indonésiennes elles-mêmes, qui voudraient pourtant bien le priver de son pouvoir, n'ont guère encore osé s'attaquer…

Un haussement d'épaules fut la seule réponse de Morane. Celui-ci, malgré la terrible réputation du Sultan de Jarawak, ne paraissait d'ailleurs nullement effrayé. La seule chose qui l'inquiétait était de ne pas réussir à tenir sa promesse. Pourtant, il se secoua.

— De toute façon, fit-il à voix haute, nous n'avons rien à perdre…

— Vous avez raison, concéda Léman. Nous n'avons rien à perdre. Dans l'état actuel des choses, madame Neuville est condamnée, tandis que, si vous ramenez la perle, il y aura à nouveau espoir…

— Oui, dit Bob en écho, il y aura à nouveau espoir… si je ramène la perle…

Sur ces paroles, le silence s'installa définitivement entre les deux hommes, et ils ne desserrèrent plus guère les dents avant que l'auto ne s'arrête devant la maison où Bob Morane habitait, quai Voltaire.

*

* *

Quand Bob fut rentré chez lui, il n'eut de cesse avant d'avoir repéré exactement l'île de Jarawak sur un atlas. C'était une toute petite terre, d'une vingtaine de kilomètres de long sur autant de large, située, comme l'avait dit le docteur Léman, au nord de Timour, sur la route des Moluques. Dans une encyclopédie géographique, Morane trouva les renseignements suivants :

« Jarawak : petite île de Malaisie, gouvernée par un sultan autonome. Capitale Bandar, 5.000 habitants. L'île est peuplée de Malais, pour la plupart mahométans ou fétichistes. Champs et pêcheries d'huîtres perlières. »

Comme renseignements, c'était peu mais, pourtant, Bob n'en demandait pas davantage. La géographie de Jarawak ne l'intéressait guère. Ce qui l'intéressait, c'était d'y parvenir le plus rapidement

possible et d'en revenir plus vite encore, une fois sa mission accomplie. Il avait un mois devant lui. Un mois durant lequel se jouerait sans doute l'existence de madame Neuville.

Pendant un moment, Bob hésita encore. Cette madame Neuville était une inconnue, et il allait se lancer pour elle dans une aventure qui, peut-être, se révélerait dangereuse. Pourtant, il revit les yeux bleus et purs de la malade, et l'intense expression d'espoir qui y était passé quand il avait promis de tenter l'impossible pour ramener la seconde perle rose. Ses dernières hésitations furent emportées. D'ailleurs, il le savait, son choix était fait depuis le moment où il avait aperçu la vieille dame, clouée dans sa chaise longue par la maladie. S'il pouvait quelque chose pour elle, il devait tout risquer, même au péril de sa vie…

La route à suivre pour atteindre Jarawak était simple. Il fallait prendre l'avion pour Singapour puis, de là, gagner Djakarta et Kupang, la capitale de Timour. Une fois là, Bob trouverait bien un rafiot quelconque qui le mènerait à Bandar car, comme il le supposait, aucune ligne régulière ne devait passer par Jarawak.

Morane soupira. « Allons, songea-t-il, il est dit que je ne terminerai pas encore, dans les jours qui vont suivre, la relation de mon dernier voyage, réclamée à cor et à cri par mon éditeur ! » Il lança un long regard au volumineux manuscrit posé sur le bureau, près d'une machine à écrire portative recouverte de sa housse.

— J'y travaillerai dans l'avion, murmura-t-il. J'y travaillerai dans l'avion…

Pourtant, il savait qu'il n'en ferait rien, qu'il ne travaillait jamais en voyage, alors que tout bougeait autour de lui et qu'il y avait tant de choses nouvelles à regarder. En fait, il n'emporterait même pas son manuscrit…

Ses yeux s'étaient reportés sur l'atlas, suivant l'itinéraire qu'il lui faudrait emprunter pour parvenir à Jarawak. Singapour, Djakarta, Kupang et puis, enfin, Bandar…

Morane se prit à sourire, puis il se frotta les mains, pour dire à haute voix :

— Et maintenant, Messire Timour Bulloc… à nous deux !…

# Chapitre III

Le bimoteur argenté de la Garud Indonesian Airways survolait une cité gigantesque, d'un blanc laiteux, dont les hautes tours et minarets montaient comme à l'assaut d'un ciel désespérément bleu et vide. Morane, le visage collé au hublot, savait cependant qu'il ne s'agissait guère là d'une vraie ville, mais d'une mer de nuages aux formes tourmentées. Il regarda sa montre, sa vieille montre étanche, lumineuse et anti-choc, compagne de tant d'aventures, et celle-ci lui apprit que, dans quelques minutes, on atteindrait Timour. Pour lui, l'aventure commencerait là, dans cette petite ville de Kupang. Tout ce qu'il en savait était qu'elle était insalubre et formait un des principaux centres du commerce d'holothuries et d'ailerons de requins, ces deux mets si prisés des Malais et des Chinois.

Pourtant, Bob ne venait pas à Kupang pour les holothuries ni pour les ailerons de requins, mais seulement pour y trouver un moyen de gagner Jarawak. À Paris, un attaché d'ambassade indonésien lui avait dit :

— Si vous allez à Kupang, descendez à l'hôtel « Ahru », et voyez monsieur Bohr Groschag de ma part. C'est un Hongrois installé depuis plus de trente ans à Timour, où il fait le commerce en gros de *trépang*[1] et d'ailerons de requins. Ses entrepôts sont situés près du port. Peut-être pourra-t-il vous aider à gagner Jarawak… Mais, malgré tout, faites attention, c'est un drôle de lascar…

L'avion, perdant de l'altitude, naviguait à présent dans la ouate des nuages. Et, tout à coup, le ciel se dégagea et l'étendue bleue de la mer apparut avec, à la pointe de l'aile tribord, une grande île allongée et couverte de végétation. Au fond d'une baie largement échancrée, on discernait une agglomération de maisons claires, ou qui paraissaient telles. Kupang ! Vue d'en haut, on eût dit une ville jouet, et l'île elle-même ne paraissait pas réelle.

Sur la cloison du poste de pilotage, des lettres lumineuses apparurent sur un petit écran de verre dépoli : « Défense de fumer – Attachez vos ceintures ». Et une voix nasillarde répétait :

— Attachez vos ceintures pour l'atterrissage. Nous arrivons à Kupang…

Le lourd appareil, perdant de plus en plus de l'altitude, avait atteint la côte. Il survola la ville pendant un instant, puis vira sur l'aile et visa l'aire de l'aérodrome de Penfui. Une minute plus tard, il s'immobilisait à l'extrémité de la piste d'atterrissage.

Morane mit pied à terre et, suivi de quelques passagers, dont un Européen maigre et blond, à l'allure très britannique, gagna les bâtiments de l'immigration et de la douane. Bob marchait rapidement, aussi se présenta-t-il le premier devant l'officier indonésien chargé du contrôle des passeports. Le policier étudia longuement son visa, puis l'ordre de mission de Bernard Fontignies, le directeur de « France-Midi ».

— Content de voir un journaliste français ici. Il est temps que l'on parle un peu de notre pays à l'étranger… en bien évidemment. Vous comptez séjourner longtemps à Timour ?

Bob haussa les épaules en signe d'incertitude.

— Un jour ou deux, dit-il, trois au maximum. Juste le temps de prendre quelques contacts et de trouver un bateau pour me conduire à Bandar.

À ce dernier nom, l'officier fit la grimace.

— Bandar, hein ? La capitale de Jarawak… Sale coin, surtout pour un journaliste, car le Sultan Bulloc n'aime guère les indiscrets.

Le policier rougit un peu, comme si ces dernières paroles lui avaient involontairement échappé, et il jugea utile de s'excuser.

— Je veux dire que le Sultan n'aime guère que l'on s'occupe de ses affaires, et le rôle d'un journaliste est précisément de chercher à connaître ce qui est caché, pour en informer le public…

À nouveau, Morane haussa les épaules. Il ne se souciait pas mal de ce que l'officier pouvait penser des journalistes, car il n'était lui-même que journaliste d'occasion. Il se rendait compte en outre que l'ordre de mission de « France-Midi » pouvait se révéler une arme à

double tranchant et qu'il valait mieux ne pas s'en prévaloir en abordant à Jarawak.

Quelques minutes plus tard, il roulait en direction de la ville à bord d'une antique Ford V8 que son propriétaire, un Malais souriant et bavard, conduisait avec une dangereuse désinvolture.

— Où toi aller ? avait-il demandé à Bob quand celui-ci avait grimpé dans le taxi.

— Hôtel « Ahru », avait répondu Bob.

Mais le Malais avait secoué la tête.

— Hôtel « Ahru » mauvais. Moi connaître meilleur hôtel, le « Cosmos »…

Quelques minutes se passèrent et, comme Morane ne disait mot, le chauffeur se tourna vers lui, au risque d'entrer en collision avec quelque voiture, tirée par des buffles, venant en sens inverse.

— Alors, patron, je vous conduis au « Cosmos » ?

— J'ai dit hôtel « Ahru », répondit Morane d'une voix sèche.

Il avait trop longtemps voyagé sous les tropiques pour ignorer que les chauffeurs de taxis conduisent trop souvent leurs passagers dans un hôtel précis non pas parce que celui-ci est meilleur que les autres, mais parce qu'ils y reçoivent une commission à chaque client qu'ils y amènent.

Le ton de Bob était sans réplique et, après avoir atteint le centre de la petite cité, le taxi gagna le front de mer, pour pénétrer dans la cour de l'hôtel « Ahru ».

Cet hôtel « Ahru » était une grande bâtisse en planches, peinte en blanc, avec une large terrasse meublée de fauteuils à bascule et, au premier et unique étage, une vaste galerie à colonnades sur laquelle s'ouvraient les chambres. Le patron, un demi-Chinois obèse, à la mine de lutteur à court de souffle, reçut Morane avec une politesse tout asiatique, faite de sourires et de courbettes. Il conduisit Bob à sa chambre, et ce fut seulement quand ce dernier se retrouva seul qu'il s'aperçut que la porte ne possédait pas de verrou. Sans se préoccuper autrement de ce détail, le Français s'approcha du lit et tomba la veste. Il faisait une chaleur de serre et la fatigue du voyage commençait à se faire sentir. Morane décida donc de s'allonger un peu et de réfléchir à la situation.

Il se laissa aller à la renverse sur le lit et referma les plis de la moustiquaire sur lui.

À vrai dire, la situation était simple. Lui, Bob Morane, devait tenter de s'approprier une perle, de laquelle dépendait peut-être la vie d'une femme, et cette perle appartenait à un potentat malais, sorte de tyran moyenâgeux qui, certainement, ne verrait pas d'un bon œil sa tentative. Comme allié, Bob ne possédait que ce Bohr Groschag, qu'il ne connaissait pas encore mais qui, peut-être, lui indiquerait le chemin à prendre pour atteindre Jarawak, car le Sultan avait toujours refusé de laisser relier son île, par une ligne maritime ou aérienne régulière, aux autres terres de l'Indonésie. Cet isolationnisme ne laissait prévoir rien de bon, et Bob se demandait comment il serait reçu par les autorités de Jarawak à son débarquement dans l'île. Pourtant, ce qui l'inquiétait le plus, c'était la question de temps. « Dans un mois, avait dit le docteur Léman, si j'en juge par son état actuel et l'évolution de la maladie, madame Neuville en sera peut-être à l'article de la mort… » Or, cela faisait sept jours à présent que le docteur avait prononcé ces paroles, et il restait donc tout juste à Bob trois semaines pour gagner Jarawak, tenter de convaincre, de gré ou de force, le Sultan Bulloc de lui donner la perle, et rentrer à Paris. Et encore, trois semaines c'était beaucoup, car ce ne serait pas lorsque madame Neuville serait « à l'article de la mort » qu'il faudrait intervenir, mais avant. La perle rose pouvait lui rendre le goût de vivre, mais elle ne ferait certainement pas office de drogue-miracle.

On arrivait à l'heure de la méridienne à présent, et la chaleur se faisait de plus en plus lourde, s'ajoutant douloureusement à la fatigue de Morane. « Ce qu'il faut avant tout, songea-t-il, c'est trouver Bohr Groschag et, en même temps, le moyen de gagner Jarawak… Ce qu'il faut avant tout… » Bob se rendit compte juste à temps que ses paupières se faisaient de plomb et que, s'il attendait quelques minutes encore, il lui faudrait au moins un palan différentiel pour réussir à les soulever.

D'un bond, Morane fut sur pied. Enlevant sa chemise, il s'approcha du lavabo et se mit en devoir de se rafraîchir à grande

eau. Dix minutes plus tard, après avoir demandé sa route au patron de l'hôtel, il filait en direction du port.

*

* *

Le quartier où Bohr Groschag avait ses entrepôts se trouvait situé à peu de distance de l'hôtel « Ahru ». Par bonheur, les odeurs qui s'en échappaient stagnaient ou étaient emportées vers le large, sinon la vie aurait été intenable à Kupang. Une odeur de poissons et de crustacés à demi pourris qui prenait à la gorge et donnait des nausées.

Bob n'avait rien d'une petite demoiselle à la santé fragile. Pourtant, il lui fallut un réel courage pour chercher sa route à travers les hangars, sous lesquels les requins s'entassaient pêle-mêle, tout frais pêchés et dégageant déjà pourtant une puanteur infecte. Il y avait là des requins-zébrés, des peaux-bleues, des requins-tigres, des marteaux, des touilles, et même de grands requins blancs, terreur des mers chaudes, aux dents pareilles à des poignards. Un peu partout, des ailerons, enfilés sur de longues cordes, séchaient au soleil.

Les entrepôts Groschag – si l'on pouvait donner ce nom à une série de hangars branlants – se dressaient au bord même de la mer, et l'odeur y était supportable grâce au vent qui en emportait sans doute l'excédent. Le Hongrois trônait dans une petite pièce vitrée où quatre ventilateurs électriques tentaient en vain de remuer l'air lourd et nauséabond. Bohr Groschag lui-même avait largement dépassé la cinquantaine. C'était un gros homme, à la chair molle et jaune et à la face de lune dans laquelle les yeux glauques, sous les paupières pareilles à des soufflets de caméra, ne mettaient aucune vie. Un des coins de sa bouche aux lèvres informes tombait un peu, comme si l'homme avait été à tout moment sur le point de proférer une injure. Et Bob s'était souvenu de la mise en garde de son ami l'attaché d'ambassade, à Paris. « Mais, malgré tout, faites attention, c'est un drôle de lascar. » À présent, Morane ne s'étonnait plus guère de cette remarque. Le Hongrois devait être à coup sûr « un drôle de

lascar » et mieux valait sans doute, dans n'importe quel cas, l'avoir avec soi que contre soi.

— Jarawak, hein ? avait dit Groschag lorsque Bob lui eut exposé le but de sa visite. Et peut-on vous demander ce que vous allez faire à Jarawak ?

Il possédait une étrange voix sifflante, faisant toujours songer à quelque pneu en train de perdre son air par une déchirure. Cependant, il ne laissa guère à Bob le temps de répondre à sa question.

— Ce que vous allez faire à Jarawak ? continua-t-il. Comme si on pouvait aller à Jarawak pour autre chose que pour les perles ! J'y suis allé aussi dans le temps, il y a une trentaine d'années de cela. C'était le père de l'actuel Sultan qui régnait alors, Saram Bulloc. Vous a-t-on déjà parlé de Saram Bulloc ? Non, et bien c'était la brute la plus cruelle que la terre ait jamais portée. Aussi, quand j'eus fait quelques semaines de travaux forcés dans ses pourrissoirs d'huîtres perlières, ai-je compris. Je suis revenu ici et ai entrepris ce commerce de *trépang* et de viande de requin. Ça ne sent pas plus mauvais que les pourrissoirs d'huîtres de Jarawak, et c'est bien moins dangereux. Croyez-moi, jeune homme, allez n'importe où dans l'Archipel, visitez les coupeurs de têtes de Bornéo ou les *makan-orang* de Nouvelle-Guinée, mais n'allez pas à Jarawak. Pour l'amour de Dieu, n'allez pas à Jarawak…

— Bah, fit Bob, il y a une trentaine d'années, c'était encore l'époque héroïque. Aujourd'hui, tout est changé. Saram Bulloc est mort et son fils lui a succédé.

Le rire de Bohr Groschag ressembla à une rafale de vent s'engouffrant dans un défilé de montagnes.

— Saram Bulloc est mort et son fils lui a succédé ! fit-il en écho aux paroles de Morane. Et vous croyez que c'est un progrès ? Et comment !… Timour ressemble à son père comme un tigre à un autre tigre, avec cette différence qu'il est plus féroce encore et qu'il est un peu dérangé du côté de la cervelle. Si ce que vous venez faire dans son île lui déplaît, il vous fera ramasser par ses gardes – tous aussi accessibles à la pitié que des requins – et il vous fera travailler dans les pourrissoirs d'huîtres, ou comme plongeur si vous

tenez le coup. Et hop, une perle pour Timour ! Et encore une perle pour Timour ! Et toujours une perle pour Timour !… Quant à vous…

— Quant à moi, dit Bob, je suis citoyen français, et il y a des consuls.

— Un consul de France à Jarawak ? Vous avez de l'imagination, mon jeune ami. Et puis même, s'il y avait un consul, le temps d'engager les pourparlers, et vous seriez mort par accident, et notre ami Timour se répandrait en regrets auprès de votre gouvernement, et vous, vous auriez bonne mine avec votre petit jardin sur le ventre…

Le Hongrois s'arrêta de parler. Un œil à demi fermé, il guettait les réactions de Morane. Celui-ci haussa les épaules.

— Tant pis, dit-il. Mon ami, là-bas, à Paris, m'avait dit que vous pourriez peut-être m'aider à gagner Jarawak et, au lieu de cela, vous jouez les épouvantails. Je serai donc obligé de m'adresser ailleurs ; de toute façon, j'ai décidé de gagner Jarawak et je suivrai mon idée, même si Timour Bulloc était le frère jumeau de Belzébuth…

Sur les traits mous de Bohr Groschag, un sourire narquois apparut. Il eut un geste apaisant de la main en direction de son interlocuteur.

— Là, ne nous emballons pas, dit-il. Ce que j'en disais, c'était pour vous faire entrevoir les dangers de l'aventure. Et encore, je ne vous parlais pas des fièvres. La terrible fièvre de Jarawak ! Elle est tristement célèbre dans toutes les îles, et c'est pour cette raison, en plus du Sultan évidemment, que les Indonésiens n'aiment guère beaucoup se rendre là-bas. Il y a quelques années, un type est passé par ici, un professeur quelque chose, dont le métier était de chasser les insectes. Il revenait de Jarawak, et le bruit courait qu'il en ramenait une splendide perle rose, tout à fait semblable, à ce qu'on disait, à celle qui se trouve épinglée sur le turban de Timour Bulloc. Une perle, ouais, mais il ramenait autre chose aussi de Jarawak, le malheureux professeur. Il en ramenait la fièvre, et j'ai appris peu de temps après qu'il en était mort à Java… Maintenant, ce que je vous en dis… Ah, encore un petit détail. On ne connaît pas de remède à la fièvre de Jarawak.

Le bref récit du Hongrois avait frappé Morane. Ce professeur quelque chose, « dont le métier était de chasser les insectes » et qui ramenait de Jarawak « une splendide perle rose, tout à fait semblable à celle qui se trouve épinglée sur le turban de Timour Bulloc », devait assurément être Albert Neuville, et celui-ci avait sans doute passé la fièvre à sa femme. Cependant, Morane feignit de demeurer indifférent à ce récit.

— Tout ceci ne me regarde pas, fit-il. J'ai décidé de gagner Jarawak, je vous le répète, et je m'y rendrai, avec votre aide ou sans.

Groschag sembla soudain prendre son parti.

— Je vous aurai prévenu, dit-il. Maintenant, puisque vous voulez partir malgré tout, un de mes bateaux prend la mer demain matin pour Bandar. Un schooner, le « Timorlau », qui transporte du riz et du *trépang.* Soyez sur le wharf dès huit heures. Je vous y attendrai. Mais je vous avertis, cela ne sera guère une croisière de luxe, et le passage vous coûtera cent dollars…

Cent dollars. C'était cher pour un trajet aussi court, mais Bob n'avait guère le choix.

— Je serai sur le wharf demain à huit heures, dit-il, et merci d'avoir bien voulu m'aider.

Le Hongrois eut à nouveau son rire en bourrasque.

— Ne me remerciez pas, dit-il. Pour cent dollars, on conduirait son meilleur ami en enfer. Et puis, notre petit copain, l'attaché d'ambassade, à Paris, est le genre de type dont on peut avoir besoin un jour ou l'autre. Alors, mieux vaut se ménager son estime…

# Chapitre IV

Bob avait regagné l'hôtel « Ahru » par le chemin des écoliers. Après avoir déjeuné dans un restaurant malais, il s'était promené en curieux à travers la ville. À présent, à la tombée du soir, il se retrouvait dans sa chambre qui, l'on s'en souvient, ne fermait pas de l'intérieur. Morane n'y attacha guère plus d'importance que tout à l'heure, car il ne se connaissait pas d'ennemis à Timour. En outre, son esprit se trouvait accaparé par l'attente des événements à venir. Demain, il ferait route vers Jarawak et, alors seulement, ses tribulations commenceraient.

Malgré lui, Morane songeait à Bohr Groschag. Le personnage ne lui était guère sympathique. Pourtant, Bob avait déjà pas mal voyagé à travers les mers de Chine et de Malaisie pour savoir qu'on possède plus de chances d'y rencontrer des aventuriers, mi-pirates, mi-contrebandiers, que d'honnêtes gens. Chez Groschag cependant, il y avait quelque chose d'inquiétant. Il faisait l'effet d'une bête visqueuse et redoutable. « Un poulpe, pensa Bob. Oui, c'est cela, un poulpe qui aurait des os… » Cette comparaison zoologique le fit sourire, puisqu'un poulpe qui aurait des os cesserait par le fait même d'être un poulpe. Cependant, Groschag avait des tentacules, et il savait s'en servir. Cent dollars pour une traversée d'une centaine de kilomètres à peine, et sans doute sur une infâme coquille de noix qui sentirait le poisson gâté, c'était cher. Mais Groschag ne devait guère avoir beaucoup de passagers à destination de Jarawak, et il en profitait…

Un bruit provenant sans doute d'une chambre voisine, arracha Bob à ses pensées. On eût dit que plusieurs personnes se battaient là-bas, de l'autre côté de la galerie.

Le Français haussa les épaules. « Quelques ivrognes, ayant abusé d'alcool de riz, qui essayent de savoir lequel d'entre eux va payer la bouteille… » Une rixe, et rien d'autre. Et Bob savait ce qu'il

en coûte souvent de se mêler à ce genre d'histoires. On veut voler au secours de quelqu'un et l'on se retrouve avec cinq pouces d'acier entre les deux épaules. Cela surtout sous les tropiques, où les gens ont la tête chaude et le couteau facile…

Là-bas, la discussion semblait avoir été fort brève car, déjà, le silence s'était rétabli. « Allons, cela se sera terminé par un arrangement. On s'envoie des grands coups sur le nez, puis on se réconcilie devant un dernier verre d'alcool… »

À ce moment, on frappa à la porte et le battant s'ouvrit pour livrer passage à un Malais vêtu simplement d'un pantalon de toile blanche et d'une chemise dont les pans flottaient librement. Un bandeau de tissu rouge enserrait son front. Il s'inclina légèrement devant Morane.

— Dînerez-vous à l'hôtel ce soir, Monsieur ? demanda-t-il respectueusement.

Pour un domestique, il parlait un anglais assez pur, et non le « pidgin », ce patois composite, fait d'anglais, de chinois et de malais que les indigènes emploient, à travers tout l'Extrême-Orient, pour converser avec les étrangers de race-blanche.

À la question du Malais, Bob avait eu un léger signe de tête affirmatif.

— Je dînerai en effet à l'hôtel, dit-il, mais pas avant une heure d'ici…

Le domestique signifia qu'il avait compris, et il se mit à ranger quelques objets traînant, épars, à travers la chambre. À un moment donné, comme il se trouvait à proximité de Morane, il lui demanda encore :

— Est-ce bien vrai que vous comptez nous quitter pour vous rendre à Jarawak ?

Bob sursauta. Cette question, posée par un domestique, l'étonnait.

— Vous me paraissez bien renseigné, fit-il.

L'autre eut un léger sourire qui brida ses yeux.

— J'étais derrière vous tout à l'heure, en bas, dans le hall, quand vous avez fait part au patron de l'hôtel de votre intention de gagner Jarawak.

— L’indiscrétion est un bien vilain défaut, fit remarquer Bob. D’ailleurs, si je me rends à Jarawak, je ne vois pas très bien en quoi cela peut vous intéresser…

Le Malais eut à nouveau son sourire énigmatique.

— Cela m’intéresse plus que vous ne le pensez, Commandant Morane, dit-il.

À cet instant seulement, Bob se souvint n’avoir, en nulle circonstance, fait part au tenancier de l’hôtel de son dessein de gagner Jarawak. Il s’aperçut en même temps que son interlocuteur tenait la main droite enfouie dans la poche de son pantalon. Bien lui en prit car, brusquement, ladite main reparut, et Bob eut juste le temps, en une esquive classique de boxe, d’éviter la matraque de cuir lancée à toute volée. Elle passa à quelques centimètres seulement de sa mâchoire et le Malais, surpris, trébucha. Morane le frappa d’un dur crochet du droit au flanc, et il tomba sur les genoux, le souffle coupé eût-on dit. Pourtant, il se ressaisit aussitôt et, du front, toucha Bob au creux de l’estomac. Le Français recula pour prendre une gorgée d’air, et son adversaire en profita pour tenter de récupérer la matraque, qu’il avait lâchée. Mais, déjà, Morane se précipitait sur lui. Un violent corps à corps s’engagea. Le Malais était nerveux, souple et adroit, mais Bob le dépassait en puissance et, en outre, il avait pas mal pratiqué le judo et la boxe. Finalement, d’un coup de poing solidement appliqué, le Français envoya son adversaire sur le sol, où il demeura immobile.

Précautionneusement, Bob s’approcha du faux domestique, pour s’assurer s’il se trouvait bien hors de combat. L’autre ne bougeait pas. Alors, Morane se pencha vers lui. Et, soudain, le corps du Malais s’anima. Ses deux pieds se détendirent et frappèrent Bob en pleine poitrine, le projetant contre la cloison de la chambre, qui craqua sous le choc.

Déjà, le Malais s’était relevé et se précipitait au-dehors. Sans prendre le temps de récupérer, Morane se lança à sa poursuite. Mais, quand il déboucha dans la galerie, ce fut pour apercevoir son adversaire en train d’enjamber la balustrade pour sauter dans le jardin. Lorsque Bob parvint à son tour à l’extrémité de la galerie, il

était trop tard. La nuit était venue et son agresseur s'était perdu déjà dans l'obscurité, pour gagner la rue.

Morane haussa les épaules. « Inutile de tenter de le poursuivre, songea-t-il. Ce serait vouloir retrouver une aiguille dans une botte de foin… » Alors seulement, il se souvint de ces bruits de rixe entendus juste avant l'apparition du Malais. Il se dirigea vers la chambre située en face de la sienne, de l'autre côté de la galerie, et où les bruits lui semblaient avoir retenti. La porte en était entrebâillée. Bob la poussa et pénétra dans la pièce. Un certain désordre y régnait et, devant le lit, un homme était étendu, inanimé. Aussitôt, Morane reconnut cet Européen maigre et blond, à l'allure britannique, qui avait débarqué avec lui le matin même, à l'aérodrome de Pentui. Le Malais ne l'avait guère manqué, car il portait une ecchymose à la mâchoire et du sang coulait le long de sa tempe. Était-il mort ? Bob ne le croyait pas. Il s'approcha du lavabo, trempa une serviette dans l'aiguière et, se penchant vers l'inconnu, se mit à lui humecter doucement le visage.

*

* *

L'homme blond ouvrit les yeux et ses regards se posèrent interrogativement sur Morane.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Un de vos voisins de palier. J'ai moi-même eu affaire à votre agresseur… Mon nom est Morane. Robert Morane…

L'inconnu parut se souvenir.

— Oui, mon agresseur, fit-il. Le Malais…

Il se redressa et son regard se fit insistant.

— Ne vous ai-je pas déjà rencontré quelque part ? interrogea-t-il.

Bob eut un signe affirmatif.

— J'étais avec vous dans l'avion de Djakarta, dit-il. Mais pourquoi ce Malais vous a-t-il assailli ?

L'homme blond se mit debout. Il porta la main à son crâne et fit la grimace.

— Ce rascal m’a soigneusement arrangé, dit-il. Il s’est tout d’abord fait passer pour un domestique, pour me dire ensuite que mon intention de me rendre à Jarawak pouvait m’attirer de sérieux ennuis. Quand je lui ai demandé de quel genre d’ennuis il s’agissait, il a sorti une matraque de sa poche et m’a frappé par surprise. J’ai bien tenté de me défendre, mais un second coup m’a mis hors de combat. Je n’ai d’ailleurs jamais été très fort pour la bagarre…

Il parlait un anglais très pur, un peu précieux même, qui sentait Oxford à cent lieues.

— Ah ! parce que vous vous rendez également à Jarawak, remarqua Morane.

— Pourquoi « également » ?

— C’est là le but de mon voyage, à moi aussi. Mais sans doute y allons-nous pour des motifs différents…

L’Anglais sourit.

— Je n’ai rien à cacher, dit-il. Mon nom est George Leslie, docteur George Leslie, je m’occupe surtout de biologie. Je me rends à Jarawak pour y étudier une maladie infectieuse qui y règne à l’état endémique et qui, parfois, frappe certains coloniaux de retour d’Indonésie. L’année dernière, en Angleterre, nous avons enregistré plusieurs cas mortels. Faute de pouvoir l’appeler autrement, nous désignons cette maladie du nom que lui donnent les Indonésiens : fièvre de Jarawak. Je voudrais essayer d’en isoler le germe, le cultiver, et qui sait, peut-être fabriquer un vaccin ?

Morane sentit soudain son intérêt croître.

— Cette fièvre de Jarawak, interrogea-t-il, ne serait-elle pas une virose caractérisée par d’assez fortes poussées de température, se répétant à intervalles réguliers et qui, accompagnées de délire, laissent chaque fois le malade plus affaibli ?

George Leslie ouvrit de grands yeux étonnés.

— Ce sont bien là les symptômes de la fièvre de Jarawak, fit-il au bout d’un instant. Est-ce que, par hasard, vous seriez médecin, et spécialiste des maladies tropicales ?

Morane secoua la tête.

— Je ne suis ni médecin, ni spécialiste des maladies tropicales. Pourtant, je me rends moi aussi à Jarawak pour en ramener un

remède à cette mystérieuse maladie. Mais ce remède doit être tout à fait différent de celui que vous cherchez…

— Je ne vous comprends pas…

Un petit rire secoua le Français.

— Avec la meilleure volonté du monde, vous ne pourriez comprendre, dit-il.

Longuement, il inspecta son interlocuteur. Leslie était sympathique, et il y avait dans son regard une franchise qui ne pouvait tromper. Morane décida de se confier à lui et, peut-être, de s'en faire un allié.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

L'Anglais se tâta le crâne et fit fonctionner sa mâchoire à se la déboîter.

— Je ne crois pas avoir quelque chose de cassé, fit-il. Une bonne commotion, un point c'est tout. Demain il n'y paraîtra plus…

— Vous feriez bien malgré tout de prendre quelques cachets d'aspirine, dit Bob. Ensuite, prenez une bonne douche et venez me rejoindre dans la salle à manger. Les émotions creusent, et je vous raconterai toute mon histoire devant un bon plat de riz aux piments, si vous aimez ça…

*

* *

Morane dévorait ses crustacés frits et son riz avec un entrain qui laissait rêveur George Leslie. Le Français avait relaté l'histoire de madame Neuville et de la perle rose et, à présent, il rattrapait le temps perdu en mangeant doubles portions. Quand il eut terminé, Leslie remarqua :

— Votre histoire de perle rose est fort intéressante. Si vous réussissez, cette perle pourra peut-être aider à sauver cette malade dont vous venez de me parler ; mais il existe d'autres êtres dans le monde souffrant de la fièvre de Jarawak et, pour ces autres personnes également, il faut découvrir une protection ou un remède. Voilà où nos buts divergent. Vous essayez de sauver une seule

personne atteinte du mal. Au contraire j'essaie de sauver toutes les personnes atteintes de ce mal…

Morane hocha la tête.

— Je ne suis ni médecin, ni biologiste, dit-il, et je fais de mon mieux. Si madame Neuville peut être guérie grâce à cette perle, il me faut tenter de m'en emparer. La vie d'un être humain passe avant toute autre considération. Personnellement, je suis certain de trouver cette perle à Jarawak. Mais vous, qui vous dit que vous découvrirez le remède spécifique au mal ?…

George Leslie but une longue gorgée de thé.

— C'est une longue histoire, fit-il au bout d'un moment, mais je vais tenter de vous la résumer. Tout comme moi, mon père, Romuald Leslie, était médecin et biologiste. Peu après la Première Guerre mondiale, le gouvernement hollandais, qui régnait alors en maître sur l'Indonésie, le sollicita d'aller étudier sur place la fièvre de Jarawak, car celle-ci menaçait alors de s'étendre à toute l'Insulinde. Mon père accepta l'offre qui lui était faite et, pendant près de quinze années, il séjourna à Jarawak, en butte aux persécutions de Saram Bulloc, le père de l'actuel sultan. Quand mon père rentra en Angleterre, non seulement il n'avait pu réussir à récolter le moindre renseignement intéressant, mais, en outre, il avait lui-même contracté la maladie. Celle-ci mit deux ans à le tuer, car il était doué d'une énergie peu commune. J'étais tout jeune alors, mais, en grandissant, je fis le vœu de continuer les travaux de mon père, de le venger en prenant une revanche éclatante sur la maladie. Je fis des études de médecine et de biologie, pris le temps d'acquérir de l'expérience, et me voilà à présent sur le point de gagner Jarawak, muni d'ordres de mission du Centre de Recherche Britannique, du gouvernement indonésien et de l'UNESCO.

Bob fit la grimace. Il admirait le courage et la piété filiale du jeune savant, mais, pourtant, il doutait de sa réussite.

— Comment espérez-vous réussir là où votre père a échoué ? demanda-t-il.

George Leslie eut un pâle sourire.

— À vrai dire, je n'en ai aucune idée, répondit-il. Cependant, je possède quelques indices me permettant de supposer qu'on pourrait

se protéger contre la fièvre de Jarawak. Comme vous devez vous en douter, mon père n'a pas été sans laisser derrière soi de nombreuses notes. Je les ai soigneusement étudiées, passant chaque fait, chaque remarque au crible. Quelque chose m'a frappé, c'est que, s'il faut en croire mon père, la fièvre de Jarawak toucherait seulement le bas peuple de l'île, sans jamais s'attaquer à la haute société, c'est-à-dire aux nobles entourant le Sultan…

— Je sais quelle est votre idée, interrompit Morane. Vous supposez que les nobles possèdent un vaccin les empêchant de contracter la maladie…

— Quelque chose comme cela, en effet…

— Je ne voudrais pas vous décevoir, dit Bob, mais cette immunité des nobles, à Jarawak, peut être due à une toute autre cause qu'à un vaccin. Le peuple de l'île, sous-alimenté, ne doit guère offrir grande résistance à la maladie ; les membres de la haute société, au contraire, doivent résister mieux grâce à une nourriture plus riche, à des conditions de vie plus saines…

Leslie fit la moue.

— J'ai pensé moi aussi à cette éventualité, dit-il. Mais alors, comment expliquez-vous que des Blancs jouissant d'une bonne santé, recevant une alimentation riche et respectant les règles les plus élémentaires de l'hygiène, aient contracté la maladie ?

— Le climat des tropiques, vous le savez, débilite beaucoup d'Européens. En outre, nous ne sommes pas armés héréditairement contre certaines affections qui, inconnues en Europe, règnent ici à l'état endémique…

Le savant haussa les épaules.

— Tout ce que vous dites est juste. Pourtant, dans le cas présent, le mieux est d'aller se rendre compte sur place.

Morane ne répondit pas. Il considérait le jeune savant avec intérêt. George Leslie paraissait faible et mal armé pour la lutte de chaque instant qu'il allait sans doute devoir entreprendre après avoir pris pied sur le sol de Jarawak. Pourtant il s'entêtait à vouloir achever l'œuvre commencée par son père.

— Se rendre compte sur place, répéta Leslie avec un peu de dépit dans la voix. J'ai cru que tout serait facile. Je possède des

ordres de mission, et même un titre de réquisition émanant du gouvernement indonésien et ordonnant aux autorités de Jarawak de m'aider dans mes recherches, et me voilà bloqué ici, à Timour. Cela simplement parce qu'aucun bateau, aucun avion ne fait la ligne Kupang-Bandar. C'est à devenir fou de rage…

— Ce n'est pas là le seul obstacle, fit Bob. Notre présence est indésirable à Jarawak. On vient de nous le démontrer clairement en nous attaquant dans nos chambres respectives. Timour Bulloc possède sans doute ici, à Timour, quelques agents chargés d'inspirer une sainte terreur à tout étranger désireux de gagner Jarawak. Un petit passage à tabac donne souvent à réfléchir aux plus braves… D'ailleurs, quand vous serez parvenu à Bandar, vous ne toucherez guère encore à la fin de vos malheurs. Vos ordres de mission et de recommandation n'auront sans doute pas grande valeur aux yeux de Timour Bulloc…

Leslie secoua la tête.

— Détrompez-vous, dit-il. Le Sultan ne tient pas à ce que les autorités gouvernementales viennent mettre le nez dans ses affaires, et il aurait garde de leur en fournir l'occasion en me créant des difficultés.

Le rire de Morane retentit. Un petit rire grinçant, par lequel il avait l'habitude de marquer son scepticisme.

— Je ne voudrais pas troubler votre insouciance, fit-il, mais il vous faut voir les choses en face. Timour Bulloc ne se risquerait peut-être pas à contrecarrer ouvertement vos recherches, mais il y aurait mille moyens pour lui de tourner la difficulté. Un accident provoqué par exemple… Un accident est vite arrivé, et personne ne peut en être tenu responsable.

Leslie posa un regard clair et franc sur son interlocuteur.

— Et vous, dit-il, vous courez au moins les mêmes risques, et pourtant, pas un seul instant, j'en suis certain, vous n'abandonnez votre projet de gagner Jarawak…

Une ombre glissa sur le visage de Bob, mais seulement la durée d'un éclair. Il passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Moi, dit-il, c’est autre chose. Depuis le début, j’ai su ce que je risquais. C’est pour cette raison d’ailleurs que j’ai *préféré* vous avertir. En lui-même, il pensait : « J’ai promis à madame Neuville de lui ramener cette perle rose, et j’irai jusqu’au bout, même s’il me faut y laisser ma peau. Pourtant, Jarawak ne me tente pas outre mesure, et j’aimerais tout autant me rendre n’importe où ailleurs… »

— Merci de vos avertissements, Monsieur Morane. Mais je me rendrai néanmoins à Jarawak, quels que soient les risques… et si je trouve un bateau.

Pendant un long moment, Bob considéra son compagnon. Tout à l’heure, il ne le connaissait même pas et, à présent, il se sentait obscurément lié à lui. Puisque lui, Morane, avait trouvé un bateau, Leslie devait en profiter. Bohr Groschag serait-il prêt à accepter que le savant prenne place également sur son bateau ? Bob se souvenait des paroles du Hongrois : « Pour cent dollars, on conduirait son meilleur ami en enfer. » Oui, pour cent dollars, Bohr Groschag aurait conduit son meilleur ami en enfer, et Leslie n’était pas son meilleur ami. Tous les espoirs étaient donc permis.

— Peut-être pourrai-je vous fournir le moyen de gagner Jarawak, dit Bob. Un schooner quitte Kupang demain matin à destination de Bandar, pour y transporter du riz et du trépang. Sauf contre-ordre, j’y ai trouvé place et, en vertu du proverbe « quand il y a place pour un… » Mais je vous préviens, le propriétaire du « Timorlau » – c’est le nom du schooner – a les doigts crochus. Le passage vous coûtera cent dollars…

Leslie fit la grimace.

— Votre homme a beaucoup de chances de devenir riche un jour, dit-il. Pourtant, je n’ai guère le choix, et cent dollars, cela demeure dans mes moyens. En route donc pour Jarawak…

Morane leva sa tasse de thé, comme pour porter un toast.

— En route pour Jarawak, répéta-t-il, et espérons que ce sera un voyage aller-retour…

# Chapitre V

Le « Timorlau » était un de ces vieux schooners patinés par le temps, le sel de la mer et le vent des îles. Sa couleur s'écaillait, remplacée peu à peu par une sorte de patine noirâtre, et ses voiles, jadis blanches, faisaient à présent songer à des ailes de chauve-souris. Le wharf, auquel le schooner se trouvait amarré, ne valait guère mieux. Un infâme alignement de planches branlantes et glissantes sur lesquelles les caisses de *trépang* et les sacs de riz s'étageaient en équilibre instable.

Quand Morane et Leslie, chargés de leurs bagages, s'avancèrent vers le schooner, Bohr Groschag attendait sur le wharf, tout en surveillant l'embarquement des marchandises. Quand il aperçut Leslie, le Hongrois eut une sorte de haut-le-corps, très léger.

— Je ne savais pas que vous étiez accompagné, dit-il à l'adresse de Morane. Notre convention tient pour une seule personne, non pour deux…

— Hier, je ne savais pas que mon ami m'accompagnerait, fit Bob sans se démonter. Je ne vois d'ailleurs pas très bien pourquoi vous refuseriez de le laisser monter à bord. En outre, si vous acceptez notre ami, l'attaché de l'ambassade d'Indonésie, à Paris, sera doublement votre obligé…

Groschag parut hésiter. Un œil à demi fermé, il inspecta longuement Leslie. Finalement, il se détendit.

— Vos papiers sont-ils en règle au moins ? demanda-t-il à l'adresse du biologiste.

Leslie lui tendit son passeport et ses ordres de mission. Le Hongrois les étudia longuement, puis les rendit à leur propriétaire.

— Tout cela me semble parfaitement en règle, dit-il, et bien que rien ne m'oblige à vous laisser monter à bord de mon bateau, je n'aurai garde de refuser une somme supplémentaire de cent dollars. Par les temps qui courent, il n'y a guère de petits profits. Je suis un

pauvre commerçant, et les affaires marchent mal de nos jours. C'est pour cela que, de temps en temps, j'accepte un passager pour Jarawak. S'il y a des gens assez fous pour vouloir aller là-bas.

Bob et Leslie échangèrent un bref regard « Drôle de type », semblait dire le savant, et Morane semblait lui répondre : « Désolé, mais je n'ai rien d'autre à vous offrir… »

Quand les deux voyageurs eurent acquitté le montant de leur passage, le Hongrois les présenta au capitaine du schooner, un petit homme à la carrure puissante et dont les cheveux crépus, la lippe et le teint relativement sombre disaient les origines mélanésiennes.

— Je vous confie ces deux hommes, capitaine Nham, dit Groschag. Faites en sorte qu'ils arrivent sains et saufs à Bandar. Une fois là…

Le Hongrois eut un geste signifiant clairement que, dès le moment où Bob et Leslie auraient posé le pied sur le sol de Jarawak, il ne se tenait plus pour responsable de leur sécurité. Nham, le capitaine, avait éclaté d'un grand rire, découvrant une rangée de dents blanches.

— Une fois là, dit-il dans son anglais de pacotille, le Sultan prendra soin d'eux…

La lourde main de Groschag s'appesantit sur l'épaule de Morane.

— Nham est un petit plaisantin, dit-il. Allons, grimpez à bord… et bonne chance…

— Vous ne nous accompagnez pas ? demanda Morane.

Le gros homme eut un violent geste de dénégation.

— Dieu m'en garde, fit-il. Une petite promenade en mer me serait peut-être salutaire mais, je vous l'ai dit, j'ai passé un certain temps à Jarawak, jadis, et cela m'a enlevé à jamais le goût d'y retourner…

— Vous faites pourtant des affaires avec Jarawak, fit remarquer Leslie.

Le rire du Hongrois fit songer à une brusque saute de vent.

— Des affaires, répondit-il, bien sûr que je fais des affaires avec Jarawak. Ce n'est pas parce que l'on se met à faire des affaires avec le Diable que l'on doit désirer pour cela se rendre en enfer…

Une demi-heure plus tard, le « Timorlau », ayant contourné la pointe extrême de l'île, filait plein large. La mer était calme, d'un bleu

irréel, et les rayons du soleil y mettaient de larges coulées d'or jaune. Le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices. Cependant, Morane connaissait assez les incertitudes de l'aventure pour garder au fond de lui-même une bonne dose de pessimisme. Cette appréhension vis-à-vis de l'avenir ne changeait pourtant rien à sa détermination. Il avait promis à madame Neuville de lui ramener la seconde perle rose, et sa vie elle-même perdait toute valeur auprès de cette promesse. Bob revoyait le regard limpide de la vieille dame et son doux sourire un peu las, et il se sentait plus que jamais décidé à affronter Timour Bulloc.

*

* *

Le « Timorlau » navigua pendant tout un jour, une nuit et la moitié d'un autre jour avant d'atteindre Jarawak. Finalement, l'île se dessina dans le lointain, toute verte, pareille à une grosse touffe de cresson posée sur l'eau. Puis, les détails se précisèrent. L'île s'éleva doucement sur l'horizon et, au fond d'une petite baie, Bandar apparut, blanche et dominée par la masse imposante du palais auquel un escalier monumental, étageant ses degrés à flanc de colline, la reliait. Au-delà, c'était la jungle touffue, cernant de toute part le haut cône tronqué d'un volcan. L'île n'était guère fort vaste et, pourtant, elle apparaissait tel un monde hostile et redoutable. Peut-être la jungle et le volcan donnaient-ils seuls cette impression. Mais il y avait aussi la terrible réputation du pays lui-même et de son maître, Timour Bulloc.

En vérité, le plan de Morane était simple. Il demanderait audience au Sultan et lui exposerait sans détour le motif de son voyage à Jarawak. Il lui demanderait de lui confier la perle rose ; plus tard, quand madame Neuville serait sauve, il pourrait la lui restituer.

Déjà, le schooner pointait son étrave en direction d'un embarcadère de bois le long duquel des barques de pêche se trouvaient amarrées. Leslie, qui se trouvait auprès de Bob, sur le pont, demanda :

— Connaissez-vous quelqu'un, à Bandar ?

Morane haussa les épaules.

— Je connais tout juste le Sultan, dit-il, et encore de réputation seulement. De mauvaise réputation, voulais-je dire… et vous, y auriez-vous des relations par hasard ?

Le jeune savant eut un hochement de tête affirmatif.

— Mon père avait un ami jadis, à Jarawak, sir Harvey Jameson, un vieil excentrique, à la fois peintre et écrivain. Il doit avoir dans les quatre-vingts ans à présent…

— S'il n'est pas mort, fit remarquer Bob.

— Il ne l'était pas il y a un mois, quand j'ai visité sa famille, à Londres. S'il était mort, je l'aurais su, car ses neveux et ses nièces me semblaient assez pressés d'encaisser son héritage… Tous tiraient des figures d'enterrement en m'affirmant qu'il vivait encore.

— Sans doute descendrez-vous chez lui, fit Bob.

— Oui, tout au moins en attendant d'avoir trouvé un logement car, comme vous devez vous en douter, je séjournerai quelque temps à Jarawak. Mais sir Jameson consentira peut-être à vous héberger vous aussi…

Morane eut un geste évasif.

— Pourquoi ne descendrais-je pas à l'hôtel, s'il en existe à Bandar, dit-il. Cela me laisserait les coudées franches. D'ailleurs, je ne compte guère m'attarder à Jarawak. Le temps de trouver le moyen d'obtenir la perle, et bonsoir la compagnie… Avant trois semaines, il me faut être à Paris, sinon il sera sans doute trop tard pour sauver la pauvre vieille dame…

Pendant un moment, les deux hommes n'échangèrent nulle parole, puis George Leslie dit encore :

— En fait, vous n'allez pas seulement avoir à lutter contre le Sultan, mais aussi contre le temps…

— Contre le temps et contre la mort, ce qui est à peu près la même chose, fit Bob.

Le schooner accostait au débarcadère qui, à son approche, s'était couvert d'une foule de Malais et de Chinois à demi nus. Déjà l'on commençait le déchargement. Des caisses et des ballots passaient par-dessus bord pour aller s'entasser sur les poutres du

wharf. Les porteurs, en passant et en repassant sur le pont du bateau, heurtaient sans ménagement Morane et son compagnon. Ceux-ci trouvèrent plus sage de gagner aussitôt la terre ferme.

Dix minutes plus tard, sans avoir rencontré nul policier, qui tentât de les arrêter ou de contrôler leurs passeports, ils marchaient à travers la ville.

À vrai dire, Bandar était plutôt un grand village, à l'aspect très exotique avec ses maisons à galeries de bois, ses cases de bambou. Des cocotiers et des palmiers bordaient les artères principales et, un peu partout, des haies d'hibiscus, chargées de fleurs, mettaient leur note pourpre. Une grande propreté régnait partout. Pourtant, il n'y avait pas de joie sur les visages des habitants. Ceux-ci ne devaient d'ailleurs pas voir souvent de blancs, car sur le passage de Morane et de Leslie, ils se retournaient avec curiosité.

Bob arrêta un Chinois pour s'enquérir de l'endroit où habitait sir Harvey Jameson. Par bonheur, le Français avait séjourné un certain temps en Nouvelle-Guinée britannique[2], et il connaissait assez de « pidgin », ce dialecte passe-partout, pour se faire comprendre.

Sir Harvey Jameson n'était pas mort comme le craignait Morane. Il habitait, dans l'ancien quartier résidentiel hollandais, situé sur le chemin du palais, une vieille maison malaise à la façade de bois richement décorée. Jameson lui-même ne paraissait guère son âge et, après avoir vécu si longtemps dans les îles, il semblait avoir lui-même gagné le faciès malais. Avec son teint couleur de pain brûlé, ses joues creuses accusant les pommettes et ses yeux un peu bridés, il faisait réellement songer à un métis. Pourtant, sa haute taille, sa maigreur et sa distinction, faite à la fois de raideur et de laisser-aller, disaient assez son origine britannique.

Jameson n'avait guère oublié Romuald Leslie, son vieil ami, et il reçut le fils de celui-ci, et Morane par la même occasion, avec une vibrante cordialité.

Quand il apprit les raisons ayant amené les deux hommes à Jarawak, le vieil homme fit la grimace. Il se tourna vers Bob, pour dire :

— Vous vous êtes engagé là dans une sale histoire, Monsieur Morane, car vous n'avez aucune chance de réussir. Jamais le Sultan ne vous donnera ni ne vous confiera cette perle, sachez-le…

— Et pourquoi ne le ferait-il pas ? questionna Leslie. Qu'est-ce qu'une perle, même rare, peut représenter pour lui ? Il en possède sans doute tant d'autres…

Sir Harvey hocha la tête gravement.

— Ce n'est pas la valeur de la perle elle-même qui empêcherait le Sultan de s'en séparer. Mais Timour est un être vil, barbare et insensible à la pitié. En outre, la perle rose a pour lui et pour le peuple de Jarawak tout entier une valeur symbolique…

Ces derniers mots éveillèrent davantage encore l'intérêt de Morane.

— J'entends parler de cela pour la première fois, fit-il remarquer. De quoi s'agit-il exactement ?

— Ce n'est là un secret pour personne, Monsieur Morane, expliqua le vieux colonial. Cette perle a été pêchée personnellement jadis par Nyor Bulloc, le grand-père de l'actuel Sultan. Pourtant, en regagnant la surface, Nyor fut attaqué par un grand requin blanc, auquel il livra combat. Au cours de ce combat, le requin fut tué, mais Nyor était si mal en point qu'il mourut peu après, des suites de ses blessures. À partir de ce moment, la perle fut considérée comme le témoin du courage de Nyor et de ses descendants. Voilà pourquoi, depuis deux générations, les Sultans de Jarawak portent sans cesse cette perle agrafée à leur turban…

Sir Harvey Jameson s'arrêta de parler. Une expression dubitative s'était peinte sur son visage.

— Je n'avais cependant jamais entendu dire qu'il existait une autre perle, toute semblable, fit-il. Le banc d'huîtres des Rochers Noirs d'où sont extraites les perles roses est sévèrement gardé, et personne, ici à Jarawak, ne s'aviserait d'aller y braconner pour son propre compte…

— Cette seconde perle existe pourtant, répondit Bob. Je l'ai vue de mes propres yeux…

— Pourriez-vous me la dépeindre ?

Rapidement, Morane fit une description fort précise de la perle se trouvant en possession de madame Neuville. Quand il eut terminé, sir Harvey hocha la tête.

— Aucun doute n'est possible, déclara-t-il. Cette perle est en tous points semblable à celle qui orne le turban de Timour Bulloc. Je me demande même si ce dernier en connaît l'existence…

Bob eut un signe affirmatif.

— Il en connaît l'existence, dit-il. Madame Neuville lui a écrit à plusieurs reprises, lui offrant d'acheter sa perle pour un prix de beaucoup supérieur à sa valeur intrinsèque…

— Et, évidemment, Timour Bulloc n'a jamais daigné répondre à ces lettres…

— Jamais…

— Je le pensais bien. Pourquoi alors voulez-vous réussir où madame Neuville a échoué ? Aussi longtemps que je puis remonter dans l'histoire de Jarawak, et j'y habite maintenant depuis quarante années, aucun Européen n'a pu mener à bien la mission qui le menait ici. Le père de notre ami George, ici présent, a voulu trouver le remède à la terrible fièvre qui sévit dans cette île, et il en est mort, Albert Neuville – je me souviens de lui, l'ayant rencontré à l'époque – était venu ici pour chercher des insectes ; il semble être reparti avec une perle, et la fièvre l'a frappé lui aussi. Et je pourrais vous citer bien d'autres hommes qui, s'ils n'en sont pas morts, ont cependant quitté Jarawak en jurant bien de ne plus jamais y poser le pied… Croyez-moi, mes jeunes amis, cette île est maudite et, au plus vite vous la quitterez, mieux cela vaudra…

— Pourquoi alors, Sir Harvey, y êtes-vous demeuré depuis tant d'années, et pourquoi continuez-vous à y demeurer ? interrogea George Leslie.

Un étrange sourire plissa les traits du vieil homme.

— Oh, moi, dit-il, c'est une toute autre histoire. Je suis devenu un vrai citoyen de Jarawak. Je me suis installé ici voilà quarante années, parce que je trouvais le monde trop grand pour moi, et je suis resté…

— N'avez-vous jamais eu de difficulté avec le sultan ?

— Jamais – sir Harvey cligna de l'œil. Voyez-vous, quand je suis venu ici, Saram Bulloc, le père de Timour, qui régnait alors, m'a tout de suite pris pour un agent de l'Intelligence Service. Il m'a donc toléré, dans la crainte d'avoir des ennuis avec la Grande-Bretagne. Par la suite, j'ai tout fait pour entretenir ce mythe du « Sir Harvey Jameson, agent secret ». Aujourd'hui, ma présence honore Timour Bulloc. Imaginez donc, le Foreign Office s'intéressant à la petite terre de Jarawak ! L'orgueil de notre ami Timour en est agréablement chatouillé. Là s'arrêtent d'ailleurs mes prérogatives. Je suis toléré, un point c'est tout…

— Ce qui veut dire, remarqua Leslie, que Bob et moi ne tarderons guère à être jetés dans le premier bateau en partance pour Timour ou n'importe où ailleurs.

Jameson hocha la tête.

— Cela dépend, dit-il. Vos visas indonésiens sont en règle, et Timour, pour garder le plus longtemps les coudées franches sur l'île, tient à ne pas s'attirer d'ennuis avec Djakarta. Son sultanat est héréditaire et, en principe, l'île lui appartient. Pourtant, il n'ignore pas que les troupes indonésiennes prendront prétexte, à la moindre incartade de sa part, pour débarquer sur l'île et rattacher définitivement celle-ci à la république. Cela sonnerait le glas du sultanat, et Timour le sait…

À moitié renversé dans son fauteuil de rotin, Morane se sentait envahi par un vague malaise. Peut-être était-ce la chaleur lourde de l'île, mais il devinait aussi comme une menace suspendue au-dessus de sa tête. À peine débarqué à Jarawak, il se sentait déjà pressé d'en repartir. Il consulta sa montre. Il était quatre heures de l'après-midi.

— Croyez-vous que le sultan me recevrait aujourd'hui encore ? demanda-t-il à l'adresse de Jameson.

Celui-ci sursauta.

— Vous voulez demander audience au sultan, aujourd'hui même ? interrogea-t-il avec surprise.

Bob hocha la tête affirmativement.

— Je suis décidé à agir sans retard. Dans Bulloc, il y a le mot « bull », qui en français se traduit par « taureau ». Je vais donc

prendre le taureau par les cornes…

— Prenez garde, mon jeune ami, fit encore Jameson. Je connais ce « taureau-là ». Il possède des cornes bien aiguisées, et il sait s'en servir. Une seule fausse manœuvre de votre part, et vous voilà éventré…

Bob eut un geste marquant l'insouciance.

— Si je demeure trop longtemps ici, je risque de contracter la terrible fièvre de Jarawak. D'autre part, si je brûle les étapes, je risque de recevoir un coup de cornes. Entre la fièvre et les cornes, j'opte pour ces dernières…

— Bah, fit Jameson avec un haussement d'épaules, tout le monde ne l'attrape pas, cette fichue fièvre. Ainsi moi…

— Vous, vous êtes hors du coup, dit Bob en riant. Voyons Sir Harvey, comme si la fièvre de Jarawak oserait jamais s'attaquer à un membre de l'Intelligence Service ! « Sir Harvey Jameson, l'agent secret », n'oubliez pas…

# Chapitre VI

Juché au sommet d'une éminence, le palais du sultan, avec ses murs sculptés de monstres grimaçants, ses colonnades, ses coupoles et ses escaliers monumentaux, semblait être le vestige de quelque lointain et puissant empire malais. À l'intérieur, un luxe tout oriental s'étalait et, seuls, les gardes, que l'on s'attendait à trouver vêtus d'uniformes chamarrés, mettaient une note sobre dans l'ensemble avec leurs simples sarongs et leurs turbans de soie pourpre. Les sabres à longues lames courbes, qu'ils portaient passés dans leurs ceintures, étaient suffisamment menaçants pour donner à réfléchir aux éventuels ennemis de Timour Bulloc.

Quand Morane arriva au sommet du large escalier menant à la terrasse du palais, le jour commençait à décliner. Sur la terrasse elle-même, deux gardes, sabre au clair, se tenaient en faction auprès de deux énormes dragons de faïence bleue. Ils barrèrent le chemin au Français. Celui-ci s'arrêta et dit en pidgin :

— Mon nom est Robert Morane, et je désire être reçu par votre maître, le sultan Timour Bulloc…

L'un des gardes secoua sèchement la tête.

— Le Maître ne reçoit pas, dit-il.

— Dites-lui que je viens de loin pour le voir, insista Morane, de Paris et que je veux lui parler d'une perle rose. Il me recevra…

L'assurance de Bob parut impressionner les deux gardes. Ils se lancèrent dans une conversation animée, en malais, à laquelle Morane ne comprit goutte. À la fin, un des deux hommes se tourna vers lui.

— Vous attendrez ici, fit-il dans son mauvais anglais.

Il tourna les talons et disparut à l'intérieur du palais, laissant Bob sous la surveillance de son compagnon.

De longues minutes s'écoulèrent, puis le garde reparut. Mais il n'était plus seul. Quatre autres de ses semblables l'accompagnaient,

et Morane remarqua seulement alors que, sur le visage de ces Malais, une cruauté inflexible se lisait. Sans doute Timour Bulloc les avait-il fanatisés pour s'en faire des défenseurs dévoués.

L'un des gardes s'était planté devant Bob, pour dire d'une voix sèche, un peu hostile :

— Le Maître vous attend. Suivez-nous…

Il montrait le grand portail, auquel une série de masques de démons, sculptés dans la pierre, faisait un encadrement menaçant.

Les gardes avaient entouré Morane, et la petite cohorte se mit en marche à travers le palais. Seuls, les pas de Morane sonnaient sur les dalles, car les Malais étaient pieds nus et ils allaient sans bruit, pareils à des ombres.

Tout en avançant le long des couloirs aux murs recouverts de panneaux de bois finement sculptés, Bob ne pouvait s'empêcher de trouver étrange cette facilité avec laquelle il accédait auprès du sultan. Peut-être cela cachait-il un piège ; au lieu de le conduire devant Timour Bulloc, les gardes s'apprêtaient peut-être à le mener dans quelque cul de basse-fosse. Rapidement, il jeta un coup d'œil vers l'épée du garde marchant à sa gauche, un peu en avant de lui. À la moindre alerte, Morane n'aurait que la main à tendre pour saisir cette épée. Alors, il défendrait chèrement sa peau…

Au fond d'un couloir, une large porte de bois de teck apparut, gardée par deux guerriers armés de lances à larges fers courbes, pareils à des épées. Sur le double vantail, un artiste avait incrusté de précieuses mosaïques de nacre, d'ivoire et de cuivre figurant des dieux à faces de démons et à corps de griffons.

« Drôle d'entrée pour un cul de basse-fosse », pensa Bob avec un certain soulagement.

Un des Malais de l'escorte avait jeté un ordre, et les deux guerriers armés de lance poussèrent les deux lourds battants.

Toujours encadré par les gardes, Bob pénétra dans une vaste pièce, richement meublée et éclairée à l'électricité. Au fond, sur une sorte de lit de parade, un homme était à demi couché et fumait une pipe à eau. Morane sut tout de suite qu'il se trouvait en présence du sultan. Celui-ci déposa le tuyau souple de la pipe sur son support,

puis il se dressa et clama un ordre en malais. Les gardes se retirèrent en faisant mille courbettes, et la porte se referma sur eux.

Morane était à présent seul dans la pièce, en compagnie du sultan de Jarawak.

*

* *

L'aspect de Timour Bulloc ne contribuait guère à faire oublier la terrible réputation du personnage. Au contraire. C'était une sorte de géant à la carrure puissante, mais empâté. Dans sa face camuse, à la peau relativement claire, des yeux noirs brillaient d'un éclat féroce, et ses lèvres épaisses s'ouvraient parfois pour découvrir, dans une sorte de rictus, des dents blanches et pointues comme celles d'un loup. Une courte barbe, au poil bleuté et rare, accentuait encore tout ce que ce visage avait de rébarbatif. Timour était vêtu d'un short de lin blanc, d'une chemise de fine soie et chaussé de bottes souples, en cuir fauve. Sur un serre-tête de soie rouge ceignant son front, la perle rose était agrafée.

Tel quel, le sultan de Jarawak donnait une impression de force redoutable, mais aussi de ruse et de cruauté, et Morane sut aussitôt qu'il méritait largement la terrible réputation qui le précédait. Pourtant, Bob comprit également que Timour Bulloc possédait deux points faibles : son incommensurable vanité et sa lourdeur physique qui, malgré sa force, devait le désavantager dans un combat corps à corps.

Le Sultan avait avancé d'un pas vers Morane.

— Voilà plusieurs jours, Commandant Morane, dit-il, que j'attendais votre visite.

Il parlait un anglais correct, et Bob sursauta. Ensuite il comprit que Timour avait sans doute été averti de son départ pour Jarawak par les espions qu'il possédait à Timour.

Morane s'était incliné.

— Peut-être connaissez-vous également le motif de ma visite, Excellence, dit-il.

Le géant parut surpris.

— Comment pourrais-je connaître ce motif, Commandant Morane ? fit-il. Je suis impatient, au contraire, d'apprendre de votre propre bouche, la raison de votre présence à Jarawak. C'est pour cela d'ailleurs que je vous reçois en dehors des heures d'audience… Surtout, n'hésitez guère à me parler franchement. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous satisfaire…

Tandis que le Sultan parlait, un étrange sourire tordait ses lèvres. Pendant un long moment, Bob scruta son visage, tentant de lire ses pensées. Timour Bulloc jouait-il la comédie ou, au contraire, ignorait-il tout des desseins du Français ? Faute de pouvoir donner une réponse à cette double question, Morane décida d'entrer aussitôt dans le vif du sujet, sans s'attarder à des considérations préliminaires qui, il s'en doutait, n'auraient guère de prise sur Timour.

Bob tendit soudain la main vers la perle rose fixée au serre-tête de Timour.

— Je suis venu pour que vous me donniez cette perle, Excellence ! dit-il.

Timour sursauta violemment. Tout d'abord, il ne parut pas comprendre, puis une expression de violente colère apparut sur ses traits. Cependant, il parut se contenir, et son sourire cruel reparut, mais sur ses lèvres seulement car ses prunelles gardèrent leur éclat dur.

— Et pourquoi vous donnerais-je cette perle, Commandant Morane ? demanda-t-il.

Rapidement, Morane relata les circonstances l'ayant amené de Paris à Jarawak. Quand il eut terminé, le Sultan secoua la tête :

— Je regrette de ne pouvoir rien faire pour vous, Commandant Morane. Ni pour cette… madame Neuville. Surtout pour cette madame Neuville…

Le refus de Timour Bulloc ne surprit pas Morane outre mesure. Mais pourquoi cette hostilité vis-à-vis de madame Neuville, que le Sultan ne devait même pas connaître ?

— Auriez-vous déjà entendu parler de cette dame ? interrogea encore Bob.

Le géant secoua la tête affirmativement.

— Elle m’a écrit à plusieurs reprises au sujet de cette perle, et j’ai connu son mari quand il était ici, à Jarawak, voilà quelques années. Cependant, je ne puis rien faire pour elle. Je ne veux rien faire pour elle…

— Madame Neuville est en train de mourir de la fièvre, et vous pouvez la sauver, Excellence. La perle rose vous sera restituée dès qu’elle aura rempli son office…

— Qu’est-ce qui pourrait m’en donner la certitude ?

— Ma parole d’honneur, Excellence, fit Morane. Seulement ma parole d’honneur…

Longuement, Timour toisa Morane du regard, à la façon d’un géant narguant un nain. Le Sultan s’était redressé de toute sa hauteur et Bob, qui était pourtant de haute taille, se sentit presque minuscule devant lui. En fait, le tyran le dépassait de toute la tête. Au bout d’un moment, Timour daigna abandonner son attitude supérieure.

— Je crois en votre parole, Commandant Morane, déclara-t-il. Pourtant, madame Neuville peut mourir, car je ne vous donnerai pas la perle.

Bob comprit qu’il n’avait pas à interroger le Sultan sur les raisons de ce refus. Il savait que la perle était une sorte d’insigne du courage pour la dynastie des Bulloc. Pourtant, si le Sultan avait eu l’intention de confier la perle au Français, cela ne l’aurait sans doute pas fait reculer, car Timour était un despote et, sous la protection de ses gardes, il devait se moquer pas mal des opinions et des désirs du peuple de Jarawak. Il devait donc y avoir autre chose. Peut-être la cruauté de Timour, qui le rendait insensible aux souffrances humaines, le privait-elle de toute pitié… Bob décida alors de toucher le Sultan dans son orgueil, seul point sensible qu’il lui connaissait.

— Vous avez confiance en ma parole, Excellence, dit-il. Alors pourquoi refusez-vous de me confier cette perle ? Quand madame Neuville sera guérie, si l’on parvient à la sauver, elle vous sera restituée. Pourtant, vous ne voulez rien entendre, tout à fait comme si cette perle était la seule que vous possédiez…

Un gigantesque éclat de rire, ressemblant au rugissement de quelque bête féroce, échappa au géant. Quand il se fut apaisé, il dit

d’une voix moqueuse :

— Comme si cette perle était la seule que je possédais, Commandant Morane ? Vous ne parlez guère sérieusement…

Il se tut, pour considérer un instant son interlocuteur avec un sourire narquois. Puis, soudain, il fit volte-face et marcha vers le fond de la pièce. Là, il écarta une lourde tenture de soie brodée de dragons, découvrant un étroit escalier en colimaçon qui, comme Bob pouvait en juger, devait mener aux étages supérieurs du palais.

— Comme si cette perle était la seule que je possédais, répéta encore Timour Bulloc. Suivez-moi donc, Commandant Morane, et vous allez pouvoir en juger…

Sans se faire prier, Bob emboîta donc le pas au Sultan, et tous deux se mirent à gravir l’escalier. Celui-ci parut interminable à Morane ; finalement, Timour écarta une seconde draperie, et les deux hommes débouchèrent dans une salle carrée complètement vide de meubles. Dans l’un des murs, une série de niches avaient été aménagées. Toutes contenaient des coffrets et des écrins de diverses dimensions.

Le Sultan marcha vers les niches et prit un coffret qu’il ouvrit. Morane y jeta un coup d’œil. Le coffret était plein jusqu’aux bords de perles de taille moyenne, mais d’un orient merveilleux. D’autres coffrets furent ouverts à leur tour. Tous contenaient des perles, laiteuses, roses, grises ou même noires. Sans doute y en avait-il là pour des millions, et à leur aspect les yeux de Timour Bulloc s’étaient mis à briller d’une sorte d’adoration émerveillée. Une adoration d’avare devant son or entassé avec amour au cours des ans. Morane s’attendait à ce que le Sultan plongeât les mains dans les coffrets, pour faire couler les perles le long de ses doigts, comme un avare fait justement pour son or, mais il n’en fut rien. On eût dit que Timour craignait de toucher ces perles, comme s’il avait été retenu par un trop grand respect.

Le Malais se tourna finalement vers Bob. Quand il parla, il y avait un accent de triomphe dans sa voix.

— La seule perle que je possède, n’est-ce pas, Commandant Morane ? Et que dites-vous de tout ceci ?…

Bob hocha la tête. Jamais encore il n’avait vu autant de perles réunies.

— Vous avez dû mettre des années pour ramasser tout ceci, dit-il. Je croyais pourtant que Jarawak vendait ses perles pour subvenir à ses besoins. Au lieu de cela, vous les stockez en avare…

Pendant un instant, Timour Bulloc parut se troubler, mais il reprit vite sa contenance.

— Je vends des perles, fit-il, mais peu, car je garde les plus belles. J’aime les perles pour elles-mêmes, comprenez-vous, Commandant Morane, et heureusement l’île possède d’autres ressources…

Il sembla vouloir couper court à la conversation et, prenant un écrin dans l’une des niches, l’ouvrit.

— Admirez donc cette splendeur, dit-il.

La perle qui reposait sur le velours de l’écrin était réellement magnifique. De la grosseur d’une noisette, comme la perle rose, mais parfaitement ronde et blanche, elle était d’un orient très pur. Morane ne pouvait donc qu’admirer, comme le lui conseillait le Sultan.

— Et j’en possède d’autres, aussi belles, disait celui-ci. Voulez-vous que je vous les montre ?…

Morane secoua la tête.

— Ce sera inutile, Excellence, dit-il. Je vous crois sur parole…

À ce moment, Timour Bulloc eut un mouvement maladroit, et la perle sauta de l’écrin et roula à terre. Au grand étonnement de Morane, Timour ne fit pas un seul mouvement pour la récupérer. Son visage s’était fait de pierre, et il dit simplement, d’une voix froide, en désignant la perle :

— Voulez-vous la ramasser pour moi, Commandant Morane ?

Surpris, Bob hésita. Ensuite, il se baissa et ramassa la perle pour la donner au Sultan, la posant, sans que ce dernier ne s’y attende, dans le creux de la main tenant l’écrin. On eût dit que, brusquement, la perle s’était changée en braise. À son contact, Timour sursauta soudain, poussa un cri, comme s’il avait été brûlé, et secoua la main. La perle roula à nouveau à terre. Bob se baissa encore et la

ramassa mais, cette fois, il la replaça directement dans l'écrin. Sans un mot, le Sultan reposa ce dernier dans la niche, là où il l'avait pris.

Entre les deux hommes, il y avait à présent une sorte de gêne, proche de l'hostilité. Morane la brisa. D'un geste, il désigna l'alignement des niches.

— Et vous n'avez pas peur, Excellence, que l'on vienne vous voler ?

Timour Bulloc semblait avoir retrouvé tout son calme. Sur son visage, le sourire féroce reparut.

— Pour parvenir ici, dit-il, il faudrait tromper la surveillance de mes gardes, et ceux-ci me sont tout dévoués. Quant à venir par l'arrière du palais, venez juger par vous-même des difficultés que rencontrerait un éventuel voleur…

Le Sultan entraîna Morane vers la fenêtre et, du geste, l'invita à se pencher au-dehors. Bob obéit, pour se rendre compte que toute la façade arrière du palais donnait sur un vaste lac artificiel dont les eaux venaient directement baigner le pied des murailles. Quant à ces dernières, faites de gros blocs de pierre soigneusement ajustés et totalement lisses, elles semblaient défier toute escalade.

Du doigt, Timour désigna de longues formes sillonnant les eaux calmes du lac.

— Des crocodiles, fit-il. S'il faut en croire la tradition malaise, ils seraient nos ancêtres, à nous autres princes. Des ancêtres qui, dans le cas présent, peuvent aussi faire office de chiens de garde. Le voleur qui tomberait dans le lac aurait affaire à forte partie, et les crocodiles pourraient se repaître de chair humaine. En outre, cette salle est aménagée dans une tour indépendante des autres ailes du palais. Pour y accéder, il faudrait ramper sur les nuages ou posséder des bottes magiques pour sauter de terrasse en terrasse…

Pendant un moment, le géant s'arrêta de parler. Puis, il dit encore :

— Non, voyez-vous, Commandant Morane, mes perles se trouvent en sécurité dans cette salle. C'est pour cette raison que je n'hésite guère à y déposer pour la nuit la plus précieuse d'entre elles…

Il s’approcha d’une des niches et y prit un écrin qu’il ouvrit. L’écrin était vide. Le Sultan détacha alors la perle rose agrafée à son turban et la déposa dans l’écrin. Ensuite, il reposa ce dernier dans la niche. Bob comprit que ce dernier acte signifiait un refus définitif à sa demande. Bien qu’il jugeât inutile d’insister, il ne put cependant s’empêcher de dire :

— Puisque vous ne voulez pas me confier cette perle, Excellence, dit-il, madame Neuville mourra sans doute, et vous serez responsable de cette mort.

Le rire sinistre du tyran éclata.

— Je ne vous donnerai pas cette perle, Commandant Morane, et je ne serai responsable de rien du tout. Ce n’est pas ma faute si le professeur Albert Neuville est venu ici, y a contracté la fièvre, pour la communiquer ensuite à son épouse. D’ailleurs, toutes les madames Neuville de la terre pourraient mourir ce jour-même, je ne bougerais pas un petit doigt pour sauver leurs vies… Mais tout ceci ne doit en rien altérer les bonnes relations existant désormais entre nous. Vous pouvez demeurer à Jarawak aussi longtemps qu’il vous plaira et circuler à votre guise à travers l’île. Seule, l’extrême partie sud en est interdite, et les routes qui y mènent sont gardées militairement. C’est là ma réserve de chasse personnelle, et je ne tiens pas à ce que l’on effarouche le gibier…

Ces dernières paroles avaient été prononcées sur un ton neutre. Pourtant, Bob y discerna une obscure menace.

*

* *

Une demi-heure plus tard, Morane redescendait l’escalier monumental menant au palais. La nuit était tombée, et Bob sentait un malaise peser sur ses épaules. Il avait échoué dans sa démarche auprès du Sultan, et il ne voyait pas très bien comment, devant la résolution de ce dernier, réussir désormais à obtenir la perle. Il pouvait la voler, bien sûr – à condition d’y parvenir – mais il savait qu’il se résoudrait difficilement à commettre cet acte. Tout compte

fait, la perle rose appartenait à Timour Bulloc, et il ne pouvait rien changer à ce fait.

Arrivé au bas des marches, il ne put cependant s'empêcher de se retourner pour considérer l'imposante silhouette du palais. La massive construction se découpait dans la nuit claire, telle une menace, ou un défi. Les reflets de la lune éclairaient en plein les gueules voraces des dragons sculptés sur ses murs et qui semblaient prêts à dévorer les audacieux qui voudraient dérober les trésors s'y trouvant enfermés.

« C'est sans doute pour cette raison, songea Bob, que les Asiatiques postent des monstres de pierre ou de bronze à la porte de leurs temples, pour qu'ils gardent ceux-ci… » Il sourit doucement et se détourna, pour se mettre en marche en direction du centre de Bandar et de la maison de sir Harvey Jameson, où ce dernier l'attendait en compagnie de George Leslie. Morane souriait parce qu'il fallait autre chose que quelques dragons sculptés dans la pierre pour l'émouvoir. Il craignait bien davantage Timour Bulloc et ses gardes. Le Sultan lui semblait particulièrement un ennemi redoutable, tant par sa force que par son impitoyable férocité.

Pourtant, Morane ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi Timour, qui aimait tant les perles, semblait en même temps éprouver une sorte d'instinctive répulsion, presque de la terreur, à leur seul contact ?…

*

* *

Le premier soin de George Leslie et de sir Harvey, quand Morane les eut rejoints, fut d'interroger celui-ci sur les résultats de sa démarche auprès du Sultan.

Morane secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. Timour n'a rien voulu entendre…

En quelques mots, il mit les deux Anglais au courant de son entrevue avec le Sultan. Quand il eut terminé, sir Harvey hocha la tête gravement.

— Je savais bien que ce sacripant de Timour refuserait de vous venir en aide, dit-il. C'est un être sans cœur, et pour lequel deux choses comptent seules : récolter des perles pour les entasser dans ses coffres, et chasser dans la partie réservée du sud de l'île. Pour le reste, le monde entier peut flamber ; Timour ne s'en soucierait guère…

Bob paraissait soudain perplexe.

— Je me demande, fit-il, si Timour ne vend plus de perles, ou presque, d'où il tire les ressources nécessaires aux besoins de l'île et à l'entretien de sa cour ?

Jameson eut un geste d'indifférence.

— Depuis des siècles, la dynastie des Bulloc a dû entasser pas mal d'argent, et Timour peut en user à sa guise. D'ailleurs, le peu de perles qu'il vend doit suffire à ses besoins.

Morane haussa les épaules. Après tout, la façon dont Timour Bulloc se débrouillait pour vivre et alimenter les finances de son petit État ne l'intéressait guère. Ce qui l'intéressait, c'était la perle rose. Le temps pressait et, là-bas, à Paris, madame Neuville devait se raccrocher désespérément à l'espoir qu'il avait fait naître en elle. La décevoir serait sans doute hâter sa fin.

De son côté, George Leslie devait avoir deviné les pensées de Morane, car il dit :

— Puisque le Sultan a refusé de vous donner la perle, il ne vous reste plus à présent qu'une solution : vous en emparer contre son gré…

— J'ai pensé à cela, fit Bob. Pourtant, cette possibilité me répugne, et…

Mais le jeune biologiste l'interrompit.

— Elle répugnerait à quiconque dans d'autres circonstances. Pourtant, ici, le vol se change en bonne action. Il s'agit de sauver une vie humaine, ne l'oubliez pas, et si Timour Bulloc ne veut pas contribuer à ce sauvetage, il ne mérite pas vos scrupules…

Le Français demeurait indécis. Il se tourna vers sir Harvey, en quête d'une quelconque approbation. Le vieux colonial fronça les sourcils.

— Je ne voudrais pas vous influencer, dit-il, car s'introduire dans le palais, jusqu'à la salle aux perles, n'est pas une entreprise exempte de danger et, en la tentant, vous risquerez votre vie. Cependant, si j'avais encore votre âge, je n'hésiterais guère. Timour est une brute, et il est grand temps que quelqu'un lui rabaisse son caquet. Si vous y parvenez, vous aurez droit à toute ma gratitude…

Cette fois, Bob n'hésita plus. Depuis longtemps déjà à vrai dire, il avait fait son choix mais, malgré tout, il lui restait un dernier scrupule, scrupule dont ses deux compagnons venaient de l'affranchir.

— Le tout n'est pas de s'introduire dans le palais et d'en sortir avec la perle, constata-t-il, il faut encore réussir à quitter l'île. Dès qu'il se sera aperçu de la disparition du joyau, le Sultan ne manquera pas de faire surveiller le port…

Pendant un long moment, sir Jameson parut réfléchir, puis il demanda, à l'adresse de Bob :

— Si je vous procurais un bateau, Commandant Morane, seriez-vous capable de gagner Timour par vos propres moyens ?

Le Français eut un hochement de tête affirmatif.

— Je m'en tirerais. Je ne suis pas trop mauvais navigateur et, à condition d'avoir une boussole, de l'eau et des vivres…

— Vous aurez tout cela, et le bateau également. L'arrière de cette maison donne sur une crique. J'y ai un petit cotre amarré, avec voiles et moteur auxiliaire. Quand vous reviendrez du palais, une fois la perle en votre possession, il sera prêt pour le départ. Vos bagages seront à bord, avec des vivres, de l'eau et même des armes. Vous n'aurez plus qu'à mettre le cap sur Timour et, demain, quand le Sultan s'apercevra de la disparition de la perle, vous serez loin…

Pendant un moment, Morane réfléchit. La proposition de l'Anglais était tentante, et il décida finalement de l'accepter. Évidemment, avant de regagner Timour, il lui faudrait s'introduire dans le palais… et en sortir.

— J'accepte votre offre, Sir Harvey, dit-il. Mais, une fois parvenu à Timour, comment ferai-je pour vous retourner le bateau ?

— Ne vous cassez pas la tête à ce sujet, mon ami. Je commence à devenir trop vieux pour faire encore du yachting. D'ailleurs j'ai bien

assez d’argent pour me payer un autre bateau si le désir m’en prend…

Bob n’insista pas. Il comprenait d’ailleurs qu’il eût été inutile d’insister sans risquer de blesser Jameson. D’autre part, pour réussir dans sa tentative, il lui fallait encore avoir recours aux bons offices du vieil Anglais.

— Puis-je vous demander quelque chose encore, Sir Harvey ?

— Dites toujours…

— J’aurai besoin, dans le plus bref délai possible, de deux longues cordes minces mais solides, et munies chacune d’un bon grappin d’acier. Pourriez-vous me procurer cela ?

Sir Jameson sursauta.

— Bien sûr que je puis vous procurer cela, dit-il. Mais du diable si je devine ce que vous voulez en faire… Vous ne voudriez pas pêcher le requin par hasard ?

Morane secoua la tête et se mit à rire doucement.

— Non, Sir Harvey, dit-il, pas le requin. Je veux pêcher une perle rose, tout simplement…

# Chapitre VII

À travers les jardins du palais, Morane marchait à demi courbé, dans la crainte de se faire repérer par quelque garde. Un rouleau de corde, armé d'un grappin passé à chaque épaule, il passait de massif en massif de façon à contourner le palais lui-même. La nuit était lourde et traversée par d'enivrantes senteurs de plantes. Parfois, Bob tombait en arrêt devant quelque statue au visage grimaçant qui se dressait, pareille à un mauvais esprit des ténèbres. Là-bas, très loin du côté de la jungle, des *kendangs,* ces tam-tams malais, battaient doucement.

Maintenant, Morane longeait la muraille nord du palais, se coulant, tel un fantôme, de recoin en recoin. Par bonheur, l'imagination des architectes avait doté le bâtiment de toute une ornementation compliquée, faite de corniches en surplomb, de stèles, de dragons projetant leurs mufles en avant, à la façon de monstrueuses gargouilles, et il était aisé de se dissimuler dans leur ombre.

Finalement, Bob s'arrêta. Il avait atteint l'angle du palais et, à ses pieds, la surface du lac aux crocodiles brillait doucement, telle une gigantesque plaque d'obsidienne polie, sous les rayons de la lune.

Reculant de quelques pas, le Français alla se tapir sous un massif de bougainvillées. Là, accroupi sur les talons, le visage levé, il inspecta la muraille. En s'aidant des nombreuses sculptures, il lui serait relativement facile de s'élever de terrasse en terrasse, jusqu'au faîte du bâtiment lui-même. Ensuite, il lui faudrait faire appel à tous ses dons d'acrobate pour parvenir jusqu'à la chambre aux perles.

Lentement, Morane gagna le pied de la muraille et se mit à grimper. L'ascension se révéla plus pénible qu'il ne l'avait supposé, car les deux rouleaux de corde et les grappins gênaient ses mouvements. En outre, il devait s'ingénier à demeurer le plus

possible dans l'ombre des sculptures, se coulant de recoin en recoin, glissant sous des saillies pour fuir la lumière crue de la lune. Baigné de sueur, il prit finalement pied sur la dernière terrasse. Celle-ci était déserte et Morane put en gagner l'autre extrémité sans courir trop de risques d'être aperçu. À une dizaine de mètres de distance, un peu en surplomb, s'élevait la tour où se trouvait aménagée la chambre aux perles.

Accroupi au bord de la terrasse, à l'abri d'une balustrade de pierre, Bob inspecta le sommet de la tour. Celle-ci était couronnée d'une corniche festonnée. Il s'agissait de coincer l'un des grappins entre deux de ces festons, pour jouer ensuite les voltigeurs.

Morane se redressa lentement et se mit à dérouler l'une des cordes. Par six fois, il lança le grappin et, cinq fois, celui-ci retomba, sans trouver prise. À la sixième tentative cependant, il se coinça entre deux festons, résistant à toutes les tractions.

Rapidement, afin de s'assurer si son manège était bien passé inaperçu, Bob inspecta les alentours. Au bout d'un instant, il sourit de satisfaction. « Voilà une première manche de gagnée, songea-t-il. À la seconde maintenant… »

Il fixa solidement l'extrémité de la corde à la balustrade et, tirant de sa poche une paire d'épais gants de peau, les enfila avec soin. Ensuite, après s'être assuré une dernière fois de la solidité de la corde et de ses amarres, il la saisit à pleines mains et se laissa pendre dans le vide. À la force des bras, il se mit alors à progresser lentement le long de ce pont précaire, en direction de la tour. Une défaillance, ou que la corde vint à se briser, et ce serait, il ne l'ignorait pas, la chute mortelle. Pourtant, il prit pied sans encombre au sommet de la tour. Là, après s'être frictionné vigoureusement les membres, il déroula la seconde corde, en coinça le grappin entre deux festons de la corniche et la laissa filer le long de la muraille baignée par le lac. À la force des poignets, il se mit alors à descendre vers la fenêtre de la chambre aux perles. Sans les crocodiles, il risquait seulement, en cas de chute, de prendre un bain forcé. Mais, justement, il y avait les crocodiles, et cela n'était pas sans ajouter un certain piment à l'aventure.

Ce fut avec une réelle satisfaction que Bob atteignit la fenêtre et se laissa glisser dans la chambre. Celle-ci était vide. Sans perdre de temps, Morane s'approcha de la niche où tout à l'heure, le Sultan avait déposé l'écrin renfermant la perle rose. L'écrin était là. Il le prit et l'ouvrit. Tirant alors une torche électrique de sa poche, il regarda la perle avec une joie évidente car, maintenant qu'elle se trouvait en sa possession, il pourrait regagner sans tarder Timour, puis la France, tenant ainsi la promesse faite à madame Neuville. Mais, soudain, un grand froid l'envahit, comme si son sang se changeait brusquement en glace. Vue de près, à la lueur pauvre de la torche, la perle perdait toute sa beauté. Et Bob réalisa soudain qu'il n'avait devant lui qu'un simulacre en verre. Il avait risqué sa vie pour une larme de verre, remplie de cire et recouverte d'une peinture à base d'écailles de poisson colorée en rose.

Morane se souvint alors d'un détail qui, tout à l'heure, lui avait échappé. Cet après-midi-là, Timour Bulloc avait paru effrayé au contact de la perle blanche. Pourtant, quelques minutes plus tard, il manipulait la rose, agrafée à son turban sans aucune répugnance, et cela simplement sans doute *parce qu'elle était fausse.* Mais pourquoi le Sultan de Jarawak portait-il une perle fausse quand il en possédait des centaines d'autres, vraies celles-là et d'une eau magnifique ?

Mais Bob n'eut guère le temps de chercher une réponse à cette question. Une voix connue retentit derrière lui.

— Je savais, Commandant Morane, que vous viendriez me rendre cette amicale visite.

Sans hâte, Bob se retourna. À quelques mètres de lui, à l'entrée de la chambre, se tenait Timour Bulloc, un sabre à large lame à son poing droit. Le géant souriait et, vraiment, si un tigre avait pu sourire, il aurait eu ce sourire-là…

*

* *

Entre les deux hommes, dressés face à face, il y avait eu un long silence. Puis, comme Morane lançait un rapide regard en direction

de la fenêtre, le Sultan avait parlé à nouveau.

— Inutile de tenter de fuir, Commandant Morane. Si vous désirez plonger, mes ancêtres les crocodiles vous attendent plus bas, dans les eaux du lac. D'autre part, je vous aurai coupé en deux avant que vous n'ayez atteint la corde.

Le sabre du colosse siffla dans l'air, appuyant cette menace.

Bob ne répondit pas. Bulloc semblait être seul. De toute évidence, en plaçant la fausse perle rose bien en évidence dans la niche, à la vue de Morane, le Sultan avait attiré ce dernier dans un piège. Mais pourquoi ne s'était-il pas fait accompagner par quelques-uns de ses gardes fanatiques ? Bob croyait le savoir.

— Je m'étonne, Excellence, dit-il, de vous voir seul à m'attendre. Je m'attendais à plus d'égards de votre part… et à moins de bravoure…

Le sourire ne quitta pas le visage de Timour.

— Je suis seul, en effet, expliqua-t-il, et cela simplement parce que je n'ai besoin de personne pour vous réduire à l'impuissance…

Mais Morane secoua la tête.

— Non, jeta-t-il, la vraie raison est tout autre. Vous êtes venu seul parce que vous ne teniez pas à ce que vos gardes fidèles sachent que la perle rose, signe de la bravoure des Bulloc, se trouve être en réalité une vulgaire larme de verre coloré. S'ils l'apprenaient avec preuve à l'appui, vous déchoiriez à leurs yeux et deviendriez un homme semblable aux autres…

Timour souleva ses lourdes épaules et les laissa retomber en signe d'insouciance.

— Nous autres, de la dynastie des Bulloc, nous ne serons jamais considérés comme des êtres vulgaires par nos sujets, expliqua-t-il. Pour les Malais, les Princes sont des êtres à part. Ils les tiennent pour immortels et croient qu'au lieu de mourir ils s'endorment, tout simplement…

— Croyez-vous aussi à cette légende, Excellence ?

— Peut-être… Mais nous ne sommes pas ici pour discuter des croyances de mon peuple, Commandant Morane. Remettez cet écrin où vous l'avez pris…

Longuement, Bob considéra l'écrin reposant dans le creux de sa main gauche puis, d'un geste rapide, il l'empocha. Le Sultan cessa de sourire et, le sabre levé, avança d'un pas en direction de son interlocuteur.

— Rendez-moi cet écrin, ou bien…

C'était au tour de Bob de sourire.

— Ou bien vous me tuez, Excellence. Est-ce bien cela ?

Comme Timour ne répondait pas, il dit encore :

— Non, vous ne me tuerez pas car, à Djakarta, les autorités indonésiennes me savent à Jarawak. Si l'on ne me voit pas reparaître, bientôt une enquête sera ouverte et, pour des raisons obscures, vous ne tenez justement pas à ce que les autorités viennent mettre le nez dans vos petites affaires…

Le géant semblait avoir repris son calme. Son sourire reparut. Il tendit le bras jusqu'à ce que la pointe de son sabre touchât la gorge de Bob.

— Donnez-moi cet écrin, Commandant Morane, dit-il simplement.

Bob fit mine d'obéir. Il plongea la main gauche dans la poche de son pantalon, comme pour en tirer l'écrin mais, soudain, il glissa sous la lame et son poing droit, lancé avec une violence inouïe, atteignit le Sultan au creux de l'estomac. Morane sentit son poing s'enfoncer dans la chair, molle et envahie par la graisse, du géant. Timour s'était plié en deux, avec une grimace d'intense douleur, et son sabre pendait à présent, inutile, au bout de son bras. Du tranchant de la main, Bob le frappa au cou, là où passe la veine jugulaire, et le colosse, privé de conscience, roula sur le sol. Morane sourit et, une fois de plus, pensa que, dans certaines circonstances, le jiu-jitsu était la plus précieuse des richesses.

Le temps pressait cependant car, d'un moment à l'autre, les gardes du palais pouvaient faire irruption dans la pièce. Ramassant le sabre de Bulloc, Bob le passa dans sa propre ceinture. Il s'approcha alors de la fenêtre et, après s'être assuré de la solidité de la corde, il se mit à grimper vers le sommet de la tour. Il y accéda rapidement et inspecta la terrasse d'en face. Celle-ci paraissait déserte et la corde la reliant à la tour intacte. Pressé de fuir au plus vite le palais, Morane se confia à nouveau à ce pont fragile. Serrant

la corde à pleines mains, il se mit à progresser par saccades vers la terrasse…

Bob avait accompli à peu près le quart du chemin quand, là-bas, de derrière la balustrade, une forme humaine se dressa Avec terreur, Morane reconnut un garde. Mais, déjà celui-ci levait son sabre et, d'un revers, tranchait la corde. Sans lâcher cette dernière, Bob se sentit projeté vers la tour. D'un coup de rein, il réussit à faire face à la muraille et à amortir le choc à l'aide des pieds. Aussitôt, il se laissa glisser le long de la corde, pour atteindre la base de la tour. Quand il y fut parvenu, il se trouva sur une étroite terrasse surplombant la façade même du palais. Bob se mit alors à courir, n'ayant plus qu'une idée en tête : fuir et gagner au plus vite l'habitation de sir Harvey.

Déjà, Morane s'engageait sur un étroit escalier de pierre serpentant entre un labyrinthe de stèles et de dragons monumentaux quand, une dizaine de gardes, à demi nus, jaillirent de toutes parts et l'entourèrent. Reculant de quelques pas, Bob tira le sabre du Sultan, passé dans sa ceinture et, le faisant tournoyer, s'apprêta à défendre chèrement sa vie. Il lutta avec rage, mais ses adversaires étaient trop nombreux et combattaient comme des fauves. Bob en avait déjà blessé deux quand, un coup de hampe de lance, porté à la base du crâne, lui fit perdre connaissance.

*

* *

Quand Morane ouvrit les yeux, il était étendu à même les dalles, dans le grand hall du palais, et des gardes, au nombre d'une vingtaine, l'entouraient. Il se redressa sur un coude et, aussitôt, grimaça de douleur, avec l'impression qu'on lui enfonçait un énorme clou de charpentier à travers la nuque. Alors seulement, il aperçut le Sultan qui, une expression de haine peinte sur sa face camuse, se penchait vers lui.

— J'ai espéré un moment que vous étiez mort, Commandant Morane, dit-il. Cela m'aurait épargné bien des soucis…

Mais Bob secoua la tête, ce qui lui arracha un petit gémissement de souffrance.

— Non, Excellence, répliqua-t-il d'une voix faible, vous n'espériez pas me voir mort, sinon je le serais, depuis longtemps. Vous avez au contraire donné l'ordre à vos gardes de m'épargner et c'est pour ce motif qu'ils se sont contentés de m'assommer, au lieu de me passer par le fil de l'épée. Non que vous ayez craint d'avoir ma mort sur la conscience, mais vous savez que les autorités indonésiennes n'attendent qu'une occasion propice pour venir vous tirer les oreilles…

Timour Bulloc se redressa et gonfla avec orgueil sa vaste poitrine.

— Le sultanat est héréditaire, déclara-t-il d'une voix forte, et je suis maître dans l'île. Les autorités indonésiennes n'ont rien à y voir…

— Elles ont à y voir quelque chose, au contraire, coupa Morane, et cela simplement parce que les tyranneaux de votre espèce n'ont plus rien à faire dans notre monde. Le jour où les troupes indonésiennes viendront prendre possession de Jarawak, pour vous jeter à bas de votre trône de carton-pâte, cela sera un réel bienfait pour tous les habitants de l'île. Je serai le premier à applaudir et, si je suis présent, je ne manquerai pas de vous jeter la première pierre…

Pendant un instant, Bob crut que Timour allait se précipiter sur lui. Pourtant il n'en fut rien. Le Sultan réussit à se contenir, et il dit d'une voix paisible :

— Vos avis m'importent peu, Commandant Morane. Vous vous êtes introduit chez moi en voleur, et je suis en droit de vous châtier… Mais, tout d'abord, rendez-moi la perle…

Bob feignit la surprise.

— De quelle perle voulez-vous parler ? demanda-t-il.

— De la perle rose, et vous le savez bien. Celle que vous venez de me voler…

Malgré ses douleurs à la base du crâne, Morane ne put s'empêcher de sourire.

— Vous voulez parler de la fausse perle rose, corrigea-t-il. Je ne l'ai plus et, si vous ne voulez pas me croire, allez au diable !…

Le Sultan se tourna vers les gardes et prononça quelques mots en malais. Aussitôt, deux de ces gardes se jetèrent sur Morane et l'immobilisèrent, tandis qu'un troisième se mettait en devoir de fouiller consciencieusement ses vêtements. Bob se laissa faire sans résistance ; il devinait d'ailleurs qu'il était inutile de résister… Au bout d'un moment, le garde se redressa et eut un signe de tête négatif à l'adresse du Sultan. Ce dernier poussa un cri de rage et s'avança, menaçant, vers Morane.

— Où se trouve cette perle ? demanda-t-il d'une voix dure.

Bob se demandait lui-même où elle pouvait bien se trouver. Ou bien il l'avait perdue, ou il l'avait déposée quelque part avant d'être assommé par les gardes. Mais où ? Le coup reçu à la base du crâne lui avait fait perdre la notion des événements ayant eu lieu juste avant son évanouissement. De toute façon, il fallait donner le change à Timour Bulloc, car celui-ci demandait à nouveau :

— Allez-vous finir par me dire ou se trouve cette perle, Commandant Morane ?

Le ton du géant s'était fait de plus en plus menaçant.

— J'ai jeté l'écrin dans le lac au moment de fuir, dit Bob. Juste au pied de la tour. Peut-être pourrez-vous le récupérer en faisant draguer le fond… Mais je ne vois pas très bien pourquoi vous vous donneriez tant de mal pour une vulgaire perle de verre coloré.

Puis, comme Timour Bulloc ne répondait pas, Bob dit encore :

— Mais je me souviens à présent que cette perle rose est le symbole du courage pour les membres de la dynastie des Bulloc ; sans elle, vous perdriez beaucoup de votre prestige aux yeux de vos sujets. Oui, je crois que, tout compte fait, vous ferez draguer le lac…

Le colosse parut soudain se détendre et un sourire forcé apparut sur ses lèvres. « Un sourire jaune », songea Bob.

— Pourquoi ferais-je draguer le lac ? dit Bulloc. J'avais fait confectionner cette fausse perle seulement pour ne pas devoir toujours porter la vraie. Il me reste tout simplement à tirer cette dernière de sa cachette et à l'agrafer sur mon turban, à l'endroit où, tout à l'heure encore, se trouvait la fausse…

Lentement, Morane, qui était demeuré à demi étendu sur les dalles, se mit sur pied. À deux mains, il se massa doucement la nuque.

— Je doute, Excellence, que vous portiez jamais la vraie perle rose. Il suffit de vous regarder. Contre toute attente, vous ne portez aucune perle, alors que vous semblez les aimer jusqu'à la passion. On dirait qu'elles vous font peur, que vous redoutez leur contact. Il doit y avoir une raison à cela et, si je l'ignore encore, vous devez la connaître, vous. C'est aussi pour cette mystérieuse raison que la perle attachée à votre turban était fausse…

En lui-même, Bob pensait : « Si je pouvais savoir seulement où se trouve cette perle à la noix, je posséderais un moyen de pression sur notre ami Timour. Il aurait trop peur que je ne la montre à quelques-uns de ses sujets les plus influents… Si je pouvais seulement me souvenir où j'ai fourré cette perle !… » Mais son crâne le faisait trop souffrir pour qu'il pût y songer sérieusement. De toute façon le Sultan ne lui en laissa guère le temps. Il semblait avoir été impressionné par les dernières paroles du Français.

— Vous vous révélez plus dangereux encore que je ne l'avais supposé, Commandant Morane, dit-il avec son mauvais sourire, et il serait grand temps de vous empêcher de nuire…

Bob le toisa du regard.

— Vous n'oseriez pas me tuer, jeta-t-il. Un journaliste français abattu sauvagement pas le Sultan Timour Bulloc, tyran de Jarawak, cela ferait l'effet d'une bombe à Djakarta…

Mais Timour secouait la tête.

— Non, Commandant Morane, je ne vous tuerai pas. Puisque vous aimez les perles, je vais vous faire travailler durant un mois dans mes pourrissoirs d'huîtres. À ce moment-là, votre chère madame Neuville sera sans doute morte, et vous n'aurez plus aucune raison de venir me tourmenter. Alors, je vous ferai jeter au fond de la cale d'un bateau en partance pour Timour ou les Moluques, et je ne courrai plus le risque de vous revoir…

Le Sultan se tut, puis il jeta un étrange regard, lourd de sous-entendus, en direction de Morane, pour dire encore, sur un ton de sarcasme :

— Vous verrez comme il fait bon vivre dans mes pourrissoirs, et quelle délicieuse odeur il y règne. Surtout, soyez prudent, car les gardiens sont armés de fusils. Un malheur est si vite arrivé…

« Ce gros plein-de-soupe espère que je tenterai de fuir et que je récolterai une balle dans la peau, songea Bob. S'il compte là-dessus… »

Bulloc s'était approché du Français et, de ses lourdes mains, lui palpait maintenant les muscles.

— Mais j'y pense, dit-il, vous êtes fort et, en outre, vous me paraissez avoir du coffre. Avec un tout petit peu d'entraînement vous feriez sans doute un excellent plongeur. Pourquoi, après tout, ne vous ferais-je pas travailler sur les gisements des Rochers Noirs ? C'est là que l'on pêche les perles roses, et vous semblez tant aimer celles-ci… Les perles roses ! Ah, ah, vous en serez bientôt dégoûté des perles roses, mais alors, il sera trop tard ! Quinze mètres de fond, cela vous tue un novice en peu de temps…

Bulloc recula de quelques pas et considéra longuement Morane, comme pour le jauger.

— Un mois, demanda-t-il, cela sera-t-il suffisant ?… Je le crois. J'ai vu des hommes plus vigoureux que vous tués en moins de temps par la pression…

Sur le visage de Morane, il y avait un drôle de sourire. Bulloc crut sans doute qu'il s'agissait là d'une bravade. Pourtant, il n'en était rien et Morane pensait : « Si cette brute croit m'épouvanter avec ses quinze mètres de fond, il se trompe dans les grandes largeurs. Je suis un vieil ami du Père Neptune mais, heureusement, Timour ne s'en doute guère… »

Alors, soudain, Bob songea à madame Neuville. Dans un mois, il serait trop tard pour la sauver. Il revit la lueur d'espoir qui, quand il avait promis de ramener la perle rose, s'était allumée dans le regard de la vieille dame, et une énorme tristesse, mêlée de colère, l'envahit tout à coup…

# Chapitre VIII

Cela faisait cinq jours à présent que Morane se trouvait prisonnier aux Rochers Noirs. C'était une large baie cernée de toutes parts par des falaises couleur de houille, tombant à pic sur la mer. La baie elle-même était encombrée de récifs parmi lesquels il fallait plonger pour chercher les huîtres, assez rares, contenant les perles roses. Tout autour, sur la falaise et le long d'un promontoire s'avançant vers le large, des gardes armés de carabines veillaient nuit et jour.

Bien que le travail fût pénible aux Rochers Noirs, Bob préférait ceux-ci aux pourrissoirs, où régnait une odeur infecte de matières en décomposition. C'était là que les huîtres, contenant des perles laiteuses, étaient mises à pourrir dans de grandes pirogues recouvertes d'une natte. Au bout de quelques jours, la corruption était complète et la chair se détachait aisément des écailles. Il suffisait alors de laver à grande eau cet amas de matières visqueuses et nauséabondes. La chair corrompue s'en allait en lambeaux et était emportée par l'eau ; seules, les perles demeuraient au fond des pirogues.

Aux Rochers Noirs où les huîtres perlières étaient rares, l'usage des pourrissoirs s'avérait superflu. Les plongeurs descendaient par dix et quinze mètres de fond, et il fallait effectuer ainsi jusqu'à trente plongées par jour pour ramener seulement quelques huîtres et demeurer plus d'une minute sous l'eau à chaque tentative. Par bonheur, Bob était depuis longtemps entraîné à la plongée sous-marine et, sans avoir l'endurance de ses compagnons, il réussissait cependant à venir à bout de l'épuisante besogne à laquelle l'astreignait la vindicte de Timour Bulloc.

Ce matin-là, étendu sur un récif isolé, Morane reprenait son souffle entre deux plongées. Il regardait les silhouettes des gardes se découpant sur le ciel clair, au sommet des falaises et du

promontoire. Une rage sourde était en lui car, quand il quitterait ces lieux, selon la volonté du Sultan, madame Neuville serait perdue et lui-même aurait échoué dans sa mission. Il se sentait plein de rancune vis-à-vis de Timour à cause de l'incompréhension de celui-ci et, surtout, de sa cruauté. Mais un jour, les deux hommes se retrouveraient peut-être face à face, et alors…

Morane se prit à sourire avec amertume. Si seulement il pouvait parvenir à fuir sans éveiller l'attention des gardiens, mais cela semblait difficile, voire impossible. Les falaises étaient abruptes et les gardiens possédaient des yeux d'éperviers. La nuit, les plongeurs, pour la plupart des prisonniers comme Morane, étaient parqués sous des abris élevés sur une étroite grève, au fond de la baie, et surveillés constamment. Il n'y avait pas davantage moyen de fuir à la nage, car des barques montées par des gardes croisaient au large.

D'heure en heure, l'inquiétude étreignait Morane, non seulement parce qu'il ne parviendrait sans doute jamais à trouver la vraie perle rose et à rentrer à Paris à temps pour sauver encore madame Neuville, mais aussi à cause de George Leslie et de sir Harvey Jameson. Les deux Anglais n'avaient-ils pas, en ne le voyant pas revenir de sa visite au palais, tenté quelque démarche inconsidérée auprès du Sultan, s'attirant ainsi à leur tour de graves ennuis ? Si seulement il parvenait à fuir et à récupérer la fausse perle, il posséderait ainsi un moyen de pression sur Timour. Mais il était bel et bien prisonnier dans cette baie et, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à se rappeler l'endroit où il avait fourré l'écrin. Il était également fort possible sinon probable que, dans sa fuite, il avait tout simplement égaré celui-ci…

Une main se posa sur l'épaule nue de Morane. Il tourna la tête, pour se trouver nez à nez avec son compagnon de plongée, un Malais du nom de Khalang. Du doigt, celui-ci lui désigna la mer battant le récif où ils se trouvaient étendus.

— Nous plonger encore, dit-il en pidgin, sinon les gardiens nous puniront…

Morane hocha la tête affirmativement et se redressa. Il fixa la petite pince de bois destinée à empêcher l'eau de pénétrer dans ses

narines, puis il saisit un lourd lingot de fonte relié par un long filin à un pieu de métal fiché dans une anfractuosité du rocher. Ce lingot servait à entraîner le plongeur au fond de l'eau sans qu'il eût à accomplir d'effort pour y parvenir. Plus tard, après la remontée, il suffisait de haler sur le filin pour récupérer le lingot de fonte.

Déjà, le Malais avait plongé. Bob l'imita. Quand il toucha le fond, Khalang y évoluait déjà, à la recherche des précieuses huîtres. Et soudain, le corps du Malais s'immobilisa, un pied comme enfoncé dans le sol. Puis Khalang se mit à battre désespérément des bras, comme s'il voulait remonter à la surface, mais tous ses efforts semblaient vains. D'une nage rapide, Morane s'approcha et, soudain, il comprit. Khalang avait par mégarde posé le pied entre les valves d'un tridacne dissimulé parmi les rochers et l'énorme coquillage s'était refermé soudain sur lui, à la façon d'un piège à loup. Morane savait qu'il était inutile de tenter d'écarter les valves du tridacne à l'aide des mains. En outre, s'il n'intervenait pas aussitôt, Khalang ne tarderait pas à périr noyé. Déjà, Bob nageait vers la surface. Une fois sur le récif, il saisit le lourd pieu de fer servant à amarrer les lingots et l'arracha d'une saccade. Aussitôt, il plongea à nouveau. Le poids du pieu l'entraîna immédiatement vers le fond et, bientôt, il se retrouva auprès du Malais. Là, Bob introduisit l'extrémité du pieu entre les valves du tridacne et se mit à peser de toutes ses forces, s'en servant comme d'un levier pour tenter d'ouvrir le piège. Tout d'abord le coquillage résista, et Morane crut que jamais il ne réussirait à lui faire relâcher son étreinte. Bientôt, lui-même aurait besoin de prendre de l'air. Alors, il serait obligé de remonter, et c'en serait fini de Khalang.

Faisant appel à toute sa force, Bob pesa plus lourdement encore sur le levier. Et, soudain, quelque chose céda. Les valves du tridacne s'écartèrent un peu. Morane redoubla d'efforts et le monstrueux coquillage s'ouvrit davantage encore, libérant le Malais qui, aussitôt, en une sorte d'élan désespéré, fila vers la surface.

*

* *

Les deux hommes se trouvaient à nouveau étendus côte à côte sur le rocher, parmi les huîtres ramassées lors de leurs précédentes plongées. Peu à peu, Khalang semblait avoir retrouvé un souffle normal. Il se tourna vers Bob.

— Tu m'as sauvé la vie, dit-il. Sans toi, Khalang serait noyé maintenant. Khalang ne sera pas ingrat…

Morane hocha la tête.

— Je sais que, si je suis moi aussi capturé par un tridacne ou attaqué par un requin, Khalang viendrait à mon secours…

Mais le Malais eut un geste de dénégation.

— Ce n'est pas de cela que Khalang veut parler, fit-il. Depuis plusieurs jours, il t'observe et il sait que, comme lui, et comme tant d'autres, tu es une victime de Timour…

Curieux de savoir où cette conversation le conduirait et ce qu'elle lui apporterait, Bob ne répondit pas. Le Malais continuait à parler.

— Mon nom est Khalang Gara, frère de Ashim Gara, *onrang kaya*[3] du grand village malais situé à l'est de l'île. Il y a plusieurs années de cela, mon frère se révolta contre le Sultan Timour et, avec ses hommes, envahit le palais. Pourtant, Timour finit par l'en chasser et il dut regagner son village. N'osant emprisonner Ashim lui-même, qui est très populaire dans l'île, le Sultan s'empara de moi et me garda comme otage, menaçant Ashim de m'exécuter à la première tentative de révolte. Depuis, je suis obligé de travailler ici, à pêcher des perles pour ce chien de Timour…

— Cela fait combien d'années ? demanda Bob.

Khalang écarta les cinq doigts de la main droite.

« Cinq ans, pensa Bob. Cinq ans de ce labeur de damné… »

— Et tu n'as jamais songé à fuir ? interrogea-t-il.

Une lueur brilla dans les yeux du Malais.

— Non seulement, j'y ai songé, dit-il, mais j'ai aussi trouvé le moyen de sortir d'ici…

Le Français sursauta.

— Dans ce cas, pourquoi ne t'es-tu pas enfui ?

Khalang haussa les épaules avec fatalisme.

— Si j’étais libre, Ashim se révolterait à nouveau contre le Sultan. Il y aurait des morts et les gens de ma tribu souffriraient, car Timour est invincible…

Bob ne put s’empêcher de sourire.

— Timour, invincible !… Pourquoi le serait-il ?…

— Il commande aux fièvres, car ni lui ni ses hommes ne sont jamais atteints. En outre, la perle rose le protège. Elle est l’insigne même de son courage, et personne ne pourra jamais l’abattre tant qu’elle sera en sa possession…

Cette fois, Morane se mit à rire franchement. Ensuite, comme Khalang semblait s’en étonner, il expliqua :

— La perle ne peut protéger le Sultan. Je l’ai examinée de très près avant d’être amené ici. Elle est en verre…

Une expression de totale surprise envahit les trais du plongeur, mais il se reprit vite.

— Ce que tu me dis est impossible. D’autres que toi, des connaisseurs, ont examiné la perle. C’était bien celle pêchée jadis par le Sultan Nyor…

Morane ne tenta pas de contredire son compagnon. Tant qu’il n’aurait pas retrouvé la fausse perle, s’il la retrouvait jamais, il ne posséderait aucune preuve pour étayer ses dires. Au bout d’un moment cependant, il demanda encore :

— Aurais-tu connaissance de l’existence d’une seconde perle rose, en tous points semblable à celle se trouvant en possession du Sultan ?…

L’autre parut réfléchir un instant, puis il secoua la tête.

— Non, dit-il. Khalang n’a jamais entendu parler d’une autre perle. Il est rare que deux perles soient tout à fait semblables, surtout si elles ne sont pas rondes. La perle du Sultan n’est pas ronde…

Pendant un moment, le Malais balança les épaules, d’un air indécis.

— Il faudrait demander à Ashim, continua-t-il. S’il existe une seconde perle, Ashim le saura. Ashim sait tout…

— Oui, fit remarquer Morane. Mais comment joindre Ashim ? Avant tout, il faudrait sortir d’ici…

— Je sais comment y arriver, répondit le Malais.

Il tendit la main en direction du promontoire.

— Un jour, en plongeant, dit-il, j'ai découvert une caverne sous-marine là-bas. En la traversant, il y a moyen d'atteindre l'autre côté du promontoire, que les gardes ne surveillent jamais. Pour y parvenir, il faut nager sous l'eau…

— Longtemps ?

Khalang eut un geste vague.

— Deux minutes. Deux minutes et demie… Khalang ne sait pas. Il n'avait pas de montre quand il a essayé…

Bob ne put réprimer une légère grimace. Nager sous l'eau durant deux minutes ou deux minutes et demie, c'était beaucoup. Khalang pouvait sans doute réussir, mais lui… Néanmoins, il se sentait décidé à tenter l'aventure. Une fois de l'autre côté du promontoire, il essayerait de joindre sir Harvey et George Leslie. Mais pour cela, afin de ne pas courir le risque de se faire repérer, il fallait agir une fois les ténèbres tombées.

— Nous partirons cette nuit, déclara-t-il.

Mais Khalang eut un violent mouvement de dénégation.

— Je te montrerai l'endroit où s'amorce la caverne, et tu partiras seul, dit-il. Si je m'échappe, Ashim se soulèvera encore contre l'autorité du Sultan, et ce dernier est invincible…

Morane se demanda comment il parviendrait à réduire la fanatique superstition du Malais. Tout à coup, il se souvint que lui-même avait déjà réduit Timour à sa merci.

— Khalang se trompe, dit-il. Timour est un homme comme un autre et, malgré sa force et la protection de la perle rose, il peut être vaincu…

Rapidement, il relata au Malais la courte lutte qui l'avait opposé au Sultan quelques jours plus tôt, dans la chambre aux perles, et comment il était venu à bout du colosse. Khalang le regarda avec étonnement, et aussi avec un peu d'incrédulité dans le regard.

— As-tu vraiment fait cela ? demanda-t-il.

Morane le fixa droit dans les yeux.

— Ai-je l'air de mentir ?

Khalang soutint son regard pendant un long moment.

— Non, tu ne mens pas, dit-il enfin. Je suis certain que tu ne mens pas. Si tu as pu vaincre Timour, un autre pourra le vaincre aussi…

Il baissa la tête et parut réfléchir. Visiblement, un combat se livrait en lui, combat entre les vieilles superstitions et une vérité nouvelle. Ce fut pourtant cette dernière qui l'emporta, car Khalang dit finalement d'une voix forte :

— Cette nuit, je traverserai la caverne avec toi. Ensemble, nous irons trouver mon frère…

Morane sourit. Avec Khalang, il venait de se faire un précieux allié, et il lui restait une chance de s'en tirer. Pourtant, son plus dangereux ennemi était le temps et il savait qu'avec lui aucun compromis n'était possible. Il lui restait deux semaines à peine pour tenir la promesse faite à madame Neuville. Deux semaines pour s'expliquer avec le Sultan, trouver la seconde perle rose et regagner Paris. C'était vouloir recommencer les douze travaux d'Hercule, ou presque…

Mais, avant tout, il lui faudrait traverser la caverne sous le promontoire en compagnie de Khalang. Deux minutes et demie de nage sous-marine, c'était presque une éternité. Là encore, le temps pesait lourdement dans la balance.

# Chapitre IX

Allongé sur une natte à l'entrée de la cahute lui servant d'abri pour la nuit, Bob regardait la lune, dont la lumière argentée éclairait durement l'étendue de la baie. En même temps, il surveillait la course de ce gros nuage qui, venant de l'est, suivait à travers le ciel son petit bonhomme de chemin. Des minutes s'écoulèrent, longues et fébriles, puis le nuage atteignit la lune et la recouvrit, plongeant tout droit dans des ténèbres presque totales.

Morane se tourna à demi et toucha le bras de Khalang, couché près de lui.

— C'est le moment, murmura-t-il.

Silencieusement, les deux hommes se coulèrent au-dehors. Devant eux, ils pouvaient apercevoir les silhouettes noires des deux gardes postés au bord de la baie. Il s'agissait de se glisser entre eux en se dissimulant parmi les rochers, puis de se mettre à l'eau et de nager jusqu'au promontoire.

Déjà Bob et le Malais rampaient à travers la grève. Dans l'obscurité quasi complète, leurs corps bronzés devaient se confondre avec les rocailles, et il leur fallait seulement prendre garde de ne pas faire de bruit. Arrivés au bord de l'eau, ils se blottirent dans une anfractuosité de rocher et inspectèrent le ciel. La lune se trouvait maintenant au centre du nuage, et ils pouvaient avoir gagné le promontoire avant qu'elle ne reparaisse. Pour éviter le moindre clapotis pouvant alerter les gardes, il leur faudrait nager entre deux eaux…

Silencieusement, les deux hommes se laissèrent couler et, Khalang en tête, se mirent à nager par un mètre de profondeur. Pour ne pas s'épuiser inutilement, ils venaient toutes les vingt brasses environ, prendre une goulée d'air à la surface, pour replonger aussitôt.

Le premier, Khalang atteignit le promontoire. Il se mit à le longer en nageant et s'arrêta à un endroit précis. Morane le rejoignit et les deux hommes, accrochés chacun à une saillie de rocher, prirent le temps de souffler un peu. Au bout d'un moment, Khalang désigna l'eau sous lui et dit dans un murmure :

— À deux mètres en dessous de nous s'ouvre la grotte. Tu passeras d'abord. Khalang suivra.

Morane évita de répondre, car les voix portent loin à la surface de l'eau. Il se contenta de secouer la tête affirmativement. Ensuite, il se mit à aspirer l'air par petites saccades, puis de plus en plus fort pour bien s'imprégner l'organisme d'oxygène. « Deux minutes et demie sous l'eau, songeait-il avec angoisse. Deux minutes et demie… » Il se laissa couler, se pliant en deux, comme s'il voulait se toucher la pointe des pieds du bout des doigts, et fila tête la première vers le fond, tâtant la muraille rocheuse. À deux mètres de la surface, comme l'avait dit Khalang, l'entrée de la caverne apparut. Bob pouvait discerner la large tache noire qu'elle formait dans la pénombre. Déjà, il s'y engageait, les mains tâtonnant devant lui, les pieds battant un crawl puissant et rythmé.

« Y arriverai-je, se demandait-il, y arriverai-je ? » Son angoisse se métamorphosait en peur, et cette peur, ajoutée à la menace des ténèbres, semblait changer chaque seconde en un siècle.

Au début cependant, tout alla bien. Bob nageait aisément et le passage était assez large pour lui éviter de heurter les parois. Puis il commença à étouffer, sa gorge se serra et il sentit battre ses tempes. Il déglutit et lâcha un peu d'air. Cela le soulagea, mais pas pour longtemps. La sensation d'étouffement le reprit, de plus en plus violente. Il avait l'impression que sa poitrine allait exploser. Cela faisait combien de siècles qu'il nageait ainsi ? Combien de siècles cela allait-il encore durer ? Une force irrésistible lui commandait d'ouvrir la bouche pour respirer, mais il savait que, s'il le faisait, l'eau pénétrerait dans ses poumons et que ce serait le début de la noyade. Ne pas ouvrir la bouche, surtout. Ne pas ouvrir la bouche…

Là-bas, une faible lueur argentée, presque imperceptible. La lumière de la lune tamisée par l'eau. Mais n'était-ce pas une illusion ? Bob nagea plus vite, tirant de toutes ses forces sur les

bras. La lueur se précisa. La sortie de la caverne, il atteignait la sortie de la caverne… Sa main droite, dans un effort frénétique agrippa le rebord du roc, et il fit un effort pour se projeter vers la surface. À ce moment, deux grands yeux d'or liquide brillèrent dans les ténèbres et quelque chose de souple et de serpentin s'enroula autour du poignet de Bob. « Un poulpe, pensa-t-il, un poulpe… » En tout autre temps, il aurait pu lutter victorieusement contre le céphalopode, mais pour l'instant, il se savait incapable de se libérer. Seule, sa volonté de fer lui permettait encore de tenir la bouche fermée. Il allait cependant l'ouvrir malgré lui quand un corps humain se coula le long du sien. Morane devina que Khalang mordait le poulpe entre les deux yeux, à l'endroit vital. Puis sa poitrine parut éclater. Il sentit l'eau pénétrer dans ses poumons et il perdit connaissance.

*

* *

Quand Bob reprit ses esprits, il se trouvait étendu sur une étroite plage de sable volcanique. Khalang était assis à ses côtés et le considérait. Morane se redressa et jeta un coup d'œil autour de lui. La lune éclairait tout de sa lumière blanche, et il remarqua qu'il se trouvait de l'autre côté du promontoire, donc hors du bagne des Rochers Noirs. Morane se racla la gorge, cracha un peu d'eau de mer et se tourna vers Khalang.

— Nous avons réussi, hein ? dit-il. Mais j'ai bien failli y rester…

Le Malais sourit.

— Tu as bu beaucoup d'eau. Mais Khalang sait comment faire… Sans le poulpe, tu réussissais à sortir seul de la grotte…

— Le poulpe, murmura Bob. Le dragon qui gardait la sortie de la caverne pour empêcher le Chevalier…

Soudain, il sursauta.

— Le dragon, répéta-t-il. Le dragon !…

Il savait maintenant où se trouvait l'écrin contenant la fausse perle rose…

*

* *

Lorsque, quelques jours plus tôt, Morane, en s'enfuyant de la chambre aux perles, avait été assailli par les gardes du palais, il n'avait eu qu'une pensée : mettre la perle de verre en sécurité afin de pouvoir s'en servir par la suite pour détruire le mythe d'invincibilité du Sultan. Tout en se défendant à coups de sabre, il avait tiré l'écrin de sa poche et, sans que son geste fût remarqué par ses assaillants, l'avait glissé dans la gueule béante d'un des dragons de pierre garnissant la façade du palais. Quand il avait été assommé, l'ébranlement consécutif au choc lui avait fait perdre momentanément le souvenir de cet événement. Aujourd'hui pourtant, un simple mot lui rendait la mémoire. À tout prix, il devait s'en retourner au palais pour tenter de récupérer l'écrin et, en même temps, la perle de verre…

Il se tourna vers Khalang.

— Pourrais-tu me conduire au palais ? interrogea-t-il.

Une expression de frayeur passa sur le visage du Malais. Il secoua la tête.

— Khalang n'ira pas au palais, fit-il. Khalang n'aime pas entrer dans la cage du tigre…

— Je ne compte guère y pénétrer non plus, expliqua Morane. Mène-moi seulement jusque-là. J'entrerai seul dans le jardin…

Pendant un moment, Khalang demeura indécis. Enfin, il se leva et dit simplement :

— Je vais te conduire, puisque tu le veux…

Les deux hommes gagnèrent la frange de cocotiers bordant la plage et, le Malais en tête, ils se mirent en route en direction de Bandar. Il leur fallait éviter d'emprunter les chemins les plus fréquentés afin de ne pas se faire repérer. Néanmoins, en un peu moins de trois quarts d'heure, ils parvinrent à proximité du palais. Là, ils s'accroupirent à l'abri d'un bosquet de bougainvillées.

— Si je ne suis pas de retour dans vingt minutes, dit Morane à l'adresse de Khalang, ne m'attends plus et va rejoindre ton frère…

Le Malais eut un signe d'assentiment et Bob se coula à travers la végétation, en direction de l'imposante bâtisse. Il ne mit guère longtemps à l'atteindre et, une fois là, il repéra aisément l'endroit où s'était déroulé le combat l'ayant opposé aux gardes de Timour. Il s'approcha du dragon qui, à la lueur crue de la lune, ressemblait surtout à un gros chien hargneux. « Peut-être Timour a-t-il fait fouiller partout pour retrouver la perle, songea Bob. Peut-être aussi a-t-il cru que je l'avais réellement jetée dans le lac aux crocodiles. » Il enfonça la main dans la gueule béante du dragon et tâtonna. Finalement, ses doigts touchèrent un objet carré et lisse. C'était l'écrin. Bob s'en empara, s'assura que la perle de verre se trouvait toujours à l'intérieur, puis regagna l'ombre du jardin. Là, il demeura un instant aux aguets, prêtant l'oreille au moindre bruit, se demandant s'il n'avait pas été aperçu par quelque garde. Pourtant, comme rien ne bougeait, il rejoignit Khalang.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda le Malais. Le plus court chemin pour rejoindre mon village serait d'y aller par mer. Comme nous n'avons pas de bateau, nous serons obligés d'emprunter la voie de la jungle.

— J'ai une autre idée, fit Bob. Tu connais sir Jameson ?… C'est un ami à moi et un ennemi du Sultan. Il nous donnera le moyen de rejoindre Ashim…

Morane et le Malais se remirent en route à travers la petite cité, choisissant à nouveau les artères les moins fréquentées pour éviter les mauvaises rencontres. Ils ne tardèrent pas à atteindre les abords de la maison de sir Harvey. Là, ils redoublèrent encore de précautions, car l'habitation pouvait être surveillée par ordre du Sultan et, ni Bob ni Khalang ne tenaient à tomber dans un piège. Cependant, tout paraissait calme. Nulle présence humaine ne se manifestait. Bob s'approcha de la maison et, après avoir jeté un regard autour de lui, frappa à la porte. Rien ne répondit. Il frappa à nouveau et, au bout d'un moment, des glissements de pas retentirent à l'intérieur et la voix de sir Jameson demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Qui frappe à cette heure ?…

— Morane, dit Bob à mi-voix. Ouvrez vite…

Une exclamation de surprise fusa de l'autre côté du bateau, et celui-ci s'ouvrit. Suivi de Khalang, Morane se glissa à l'intérieur.

— Du diable si je m'attendais à vous, Commandant, fit sir Harvey. Ne vous voyant pas revenir, l'autre jour, je me suis rendu au palais pour prendre de vos nouvelles, et Bulloc m'a fait répondre qu'il ne vous avait pas vu. Alors, je me suis renseigné à gauche et à droite et par recoupements, j'ai appris que vous étiez retenu prisonnier aux Rochers Noirs…

Quelques minutes plus tard, Morane, Khalang, Jameson et George Leslie se trouvaient réunis dans la grande salle de la vieille maison malaise. Rapidement, Bob avait mis les deux Anglais au courant des événements qui avaient suivi sa visite au palais.

— Qu'allez-vous faire à présent ? interrogea sir Harvey. Sans doute n'allez-vous pas insister et allez-vous regagner Timour sans demander votre reste…

— Vous vous trompez, sir Harvey, répondit Bob. Je suis dans le bain jusqu'au cou et je continuerai à m'y débattre jusqu'au moment où j'aurai rempli ma mission… si je réussis à la remplir. Je suis déjà arrivé à un résultat depuis mon arrivée à Jarawak, ne l'oubliez pas. Pour commencer, je sais que la perle rose portée habituellement par Timour est fausse. Pour quelle raison exactement, je l'ignore. Cependant, maintenant que la perle en verre se trouve en ma possession, le Sultan sera bien obligé de porter la vraie. Il me reste donc à trouver une bonne occasion de m'en emparer.

— Pour vous emparer de cette perle, intervint Leslie, il faudrait que vous sachiez d'abord où la prendre…

— Où la prendre ? s'étonna le Français. Mais sur la personne du Sultan lui-même… N'est-il pas obligé, par la tradition, de porter constamment cette perle agrafée à son turban ? Pour lui, ne l'oubliez pas, elle est un peu ce que la chevelure était à Samson, une marque de force et de courage…

Sir Harvey eut une grimace perplexe.

— Voilà justement le hic, dit-il. Depuis quelques jours, le bruit court à Bandar que Timour ne porte plus sa perle, et les langues vont leur train à ce sujet…

Un geste d'impatience échappa à Morane. « Timour ne porte pas la vraie perle, songea-t-il, sans doute *parce qu'il a peur de la porter,* ou bien… » Mais il préférait ne pas conclure trop vite, du moins tant qu'il n'aurait pas rencontré Ashim Gara, le frère de Khalang. Ashim, l'homme qui savait tout…

— Ce que vous me dites, sir Harvey, me pousse davantage à persévérer. Au lieu de quitter Jarawak, comme vous me le conseillez, je vais partir pour l'intérieur afin de rencontrer Ashim Gara, l'orang kaya du village malais situé à l'est de l'île. Khalang affirme que nul, mieux que son frère, ne pourra me tuyauter au sujet de la perle…

Le vieil Anglais hocha la tête en signe d'assentiment.

— Khalang a raison, admit-il. Ashim Gara est un personnage puissant, et beaucoup de Malais ont foi en lui. En fait, s'il n'y avait pas Timour, il serait le vrai chef de l'île. Mais Timour règne en despote et les indigènes qui, comme tous les êtres proches de la nature, sont très superstitieux, croient en son invincibilité… Cela n'empêche pas que Khalang ait raison. Son frère sait tout ce qui se passe dans l'île et, mieux que quiconque, il pourra vous renseigner.

Morane se tourna vers Khalang.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre le village d'Ashim, en passant par la jungle ?

— Un jour, répondit le Malais. Quand le soleil se lèvera, on s'apercevra de notre absence et l'alerte sera donnée. Les gardes de Timour se mettront en chasse et il nous faudra éviter les chemins frayés. La marche sera difficile à travers la forêt…

Une moue de mécontentement plissa les traits durs du Français. Il savait ce que c'était que de devoir avancer à marche forcée à travers la végétation tropicale, et cette perspective ne l'enchantait guère. Finalement, il haussa les épaules.

— Nous n'avons guère le choix, fit-il avec colère. Après tout, je préfère m'expliquer avec la jungle plutôt que de retomber entre les mains du Sultan. Tant que je serai en liberté, j'aurai toujours la possibilité de pouvoir lui jouer un petit tour à ma façon…

Mais, là encore, Jameson intervint.

— Vous et Khalang ne devrez pas nécessairement passer par la jungle, dit-il. Le cotre avec lequel vous deviez regagner Timour est toujours prêt à appareiller, avec armes à bord et provisions. Vous pouvez vous en servir pour vous rendre au village d'Ashim. Je vous conseille de faire le tour par le nord de l'île, afin d'éviter de passer en face des pêcheries où croisent des embarcations chargées de gardes. Le village d'Ashim est situé non loin de la côte est et, avec un minimum de chance, vous pourriez y être peu après l'aube…

Cette fois, le visage de Morane s'éclaira. Il préférait cette navigation nocturne à de longues heures de marche à travers l'étuve de la forêt tropicale. Pendant un instant, il fut tenté de saisir Jameson à bras le corps et de le presser contre son cœur, mais il s'en abstint.

— Vous êtes notre bon ange, sir Harvey, dit-il. Mais je crois qu'il ne serait guère sage de nous attarder, Khalang et moi…

Les deux hommes se levèrent, George Leslie les imita.

— Je vous accompagne au village, déclara-t-il.

Morane secoua la tête.

— Pas question, dit-il. Cette aventure est la mienne et je veux être seul à en supporter les risques. Croyez-moi, *old boy,* le bagne des Rochers Noirs n'a rien de bien folichon.

Cette remarque ne parut pourtant pas effrayer outre mesure le biologiste.

— Vous devez accomplir votre mission, Commandant Morane, répondit-il d'une voix ferme, mais j'ai également la mienne à remplir : découvrir un remède à la fièvre de Jarawak. Or, celle-ci règne surtout à l'intérieur de l'île, et beaucoup d'habitants du village d'Ashim en sont atteints. Je dois donc m'y rendre pour étudier la maladie et ni vous, ni Bulloc, ni personne ne pourriez m'en empêcher. D'ailleurs, le cotre appartient à sir Harvey et…

Morane éclata de rire et frappa sur l'épaule de Leslie.

— Inutile de monter sur vos grands chevaux et de jouer à l'influence, George. Vous m'auriez déçu si vous n'aviez pas insisté. Vous viendrez donc avec nous et, ensemble, nous réussirons bien à venir à bout de Timour et de sa clique de tueurs…

À nouveau, Bob se mit à rire et, tirant l’écrin contenant la perle de verre de sa poche, il le fit sauter dans le creux de sa main, comme une balle.

— Quand les Malais sauront que la fameuse perle agrafée sur le turban du Sultan était fausse, cela va drôlement les secouer, et notre ami Timour ne tardera pas à ressembler à Samson après le coup de tondeuse de Dalila.

# Chapitre X

Durant toute la fin de la nuit, le petit cotre avait longé à la voile les rivages de l'île. Morane et ses compagnons avaient évité de mettre le moteur auxiliaire en marche afin de ne pas courir inutilement le risque de se faire repérer. Aux Rochers Noirs, on pouvait s'être aperçu à présent de l'évasion des deux prisonniers, et des embarcations chargées de gardes pouvaient patrouiller le long des côtes.

Les dernières heures de la nuit s'étaient cependant écoulées sans incidents et l'on doublait maintenant l'extrême pointe Nord de l'île. L'aube se levait et tissait sur l'horizon de longues bandes de lumière verdâtre allant sans cesse en s'élargissant. Puis, un rayon de soleil fusa au-dessus de la mer, pareil au faisceau d'un projecteur, et le ciel tout entier s'illumina.

Bob se tourna vers Khalang qui, coutumier de ces parages, tenait la barre.

— Dans combien de temps arriverons-nous au village ? interrogea-t-il.

Le Malais désigna un point du ciel, fort bas vers la ligne d'horizon.

— Quand le soleil atteindra cet endroit, dit-il.

D'après la hauteur du point désigné, Morane jugea qu'ils en avaient encore à peu près pour deux heures de navigation. Cette constatation le combla de satisfaction car, bientôt, il connaîtrait peut-être, de la bouche d'Ashim Gara, le secret de la perle rose.

Leslie désigna un point précis sur la mer, en avant du vaisseau.

— Regardez là-bas, dit-il.

Un point blanc marquait l'étendue sombre des flots. Ce point grossit rapidement, se précisa et se transforma en une grosse vedette à moteur. Morane fit la grimace.

— Elle se dirige droit sur nous, fit-il remarquer, et cela ne me dit rien qui vaille…

Khalang fixait la vedette, qui grandissait à vue d'œil. Au bout d'un moment, les traits du Malais s'assombrirent.

— C'est un bateau appartenant au Sultan, déclara-t-il. Je vois les turbans rouges des gardes…

Morane tressaillit. Il ne prit pas le temps de se demander si l'on s'était aperçu déjà de leur évasion ou s'il s'agissait là d'un hasard. Avant tout, il fallait fuir. Mais comment ? De toute façon, le cotre ne pouvait distancer la puissante vedette. Bob désigna la terre toute proche.

— Nous devons aborder, dit-il. Dans la jungle, nous aurons une chance de pouvoir nous échapper. Dirige le bateau vers le rivage, Khalang…

Mais le Malais secoua la tête.

— Nous ne pouvons aborder là, dit-il. C'est la partie interdite du nord de l'île. La réserve de chasse du Sultan…

Le Français se mit à ricaner.

— Eh bien, nous aurons le plaisir de chasser sur les terres de notre ami Timour. Au point où nous en sommes, une petite accusation de braconnage ne peut nous faire de mal… Et puis, nous n'avons guère le choix. Dirige vers la terre, Khalang, je vais mettre le moteur en marche…

Il se tourna vers Leslie.

— Et vous, George, entassez des vivres et des munitions dans des sacs et préparez les armes. Nous n'allons pas tarder à en avoir besoin…

Déjà, il plongeait dans l'écoutille et, quelques instants plus tard, on entendit le ronronnement régulier du moteur auxiliaire. Le cotre fila à une vitesse accrue vers le rivage et ne tarda pas à s'échouer sur le sable d'une petite crique bordée de rochers. Au-delà, c'était la jungle touffue et hostile.

Là-bas, la vedette, lancée à toute allure, se rapprochait dangereusement. Morane sauta à l'eau.

— Passez-moi un sac et les revolvers, cria-t-il à Leslie. Et planquons-nous derrière les rochers.

Les trois hommes traversèrent l'étroite plage à toute allure et, quelques secondes plus tard, ils se retrouvaient à la lisière de la jungle, tapis derrière d'énormes quartiers de roc. Rapidement, ils se partagèrent les armes, deux revolvers et une carabine. Bob attacha la ceinture-cartouchière supportant un des revolvers autour de sa taille et passa l'autre à Khalang. Du doigt, il désigna l'arme.

— Sauras-tu t'en servir ? interrogea-t-il.

Le Malais eut un signe affirmatif et s'assura si le barillet du revolver était bien garni. George Leslie, lui, avait pris la carabine et la manipulait avec l'habileté d'un fusilier marin.

La vedette s'était immobilisée à peu de distance de la plage. Une dizaine de gardes se mirent à l'eau. Celle-ci leur venait jusqu'à mi-poitrine et, pour éviter de mouiller leurs fusils et leurs cartouchières, ils les tenaient, à bras tendus, au-dessus de leurs têtes. Bob se mit à rire silencieusement.

— Envoyons-leur une petite giclée de plomb, dit-il à voix basse. Non pour les tuer, mais pour les obliger à plonger et à tremper leur poudre…

En même temps, il appuyait le canon de son revolver contre le roc et se mettait à tirer, presque sans viser. Leslie et Khalang l'imitèrent aussitôt. Pour échapper à ce feu nourri les gardes s'accroupirent sous l'eau, avec armes et munitions, et se mirent à nager, les uns vers le rivage, les autres vers la vedette.

Posément, Morane se mit en devoir de glisser des cartouches dans le barillet de son revolver, vide à présent.

— Inutile de demeurer ici, dit-il en désignant la jungle. On pourrait s'amuser à descendre ces lascars l'un après l'autre, comme dans un tir aux pipes, mais cela ne nous avancerait à rien puisqu'ils ne peuvent plus guère utiliser leurs armes à présent. Mieux vaut prendre de l'avance. Trouveras-tu le chemin de ton village, Khalang ?

— Je trouverai, mais la route sera longue et il y a d'autres gardes par ici, qui surveillent les terrains de chasse du Sultan…

George Leslie fronça le sourcil. Visiblement, comme il l'avait avoué lui-même à Morane, la bagarre n'était guère son fort. Pourtant, il se secoua.

— Avançons donc, puisqu'il le faut, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. De toute façon, nous ne pouvons nous attarder ici.

Khalang en tête, les trois hommes s'avancèrent entre les arbres.

Tout d'abord, sa marche fut difficile, car les arbres étaient fort serrés et reliés entre eux par des lianes. Au bout d'un moment pourtant, Khalang découvrit une sorte de sente mal tracée, et il fut possible de progresser avec plus d'aisance. Autour de Morane et de ses compagnons, les mille bruits de la forêt tropicale tissaient comme une menace perpétuelle.

Soudain, Khalang s'arrêta et sembla prêter l'oreille. Puis il se tourna vers ses compagnons et dit à voix très basse :

— Quelqu'un vient…

D'un élan commun, les trois hommes s'égaillèrent dans la jungle bordant la sente et, leurs armes prêtes, s'y dissimulèrent de leur mieux. Là-bas, une troupe de gardes reconnaissables à leurs turbans pourpres, débouchèrent entre les arbres. Ils étaient une douzaine peut-être et discutaient entre eux, en malais. Ils passèrent à proximité des trois fuyards sans s'apercevoir de leur présence. Quand ils eurent disparu, Bob se redressa et demanda, à l'adresse de Khalang :

— Que disaient-ils ?

— C'étaient des gardiens de la zone interdite, expliqua le Malais. Ils ont entendu les coups de feu et…

— Et ils vont voir de quoi il retourne, acheva Leslie. Je crois qu'il nous faut faire vite, car les deux troupes de gardes, ceux-ci et ceux de la vedette, ne vont sans doute pas tarder à se rejoindre, et nous les aurons tous sur le dos…

Tous les sens tendus, les trois fuyards s'étaient remis en route prêts à se servir de leurs armes à la moindre alerte. Khalang continuait à marcher en tête. Parfois, il s'arrêtait pour prêter l'oreille, puis il repartait.

Ils marchaient ainsi depuis près d'une demi-heure quand, derrière eux, cinq détonations retentirent. Deux très proches l'une de l'autre, une troisième plus espacée puis à nouveau deux rapprochées. Les trois hommes s'immobilisèrent.

— Il doit s'agir là d'un signal, dit Bob. Nos poursuivants avertissent sans doute d'autres gardes de notre présence. Ou je me trompe fort ou, avant longtemps, nous aurons de la compagnie…

Tous trois pressèrent le pas davantage encore, courant presque. Ils savaient que, s'ils tombaient entre les mains du Sultan, leur sort serait vite réglé. Aussi se sentaient-ils décidés à défendre chèrement leur vie et leur liberté.

Au bout de cinq cents mètres, la sente s'élargit soudain et Morane, Leslie et Khalang débouchèrent sur une large terrasse naturelle surplombant une vallée au fond couvert d'un vaste tapis de fleurs blanches. Plus loin, on apercevait le cône tronqué d'un volcan dont le cratère lançait parfois de faibles lueurs.

Khalang tendit le bras en direction du volcan.

— *Goenong Api*[4], dit-il avec un peu d'appréhension dans la voix.

Mais Morane ne se souciait guère du volcan. Son attention avait été retenue par les fleurs blanches tapissant le fond de la vallée. Leur présence en cet endroit lui semblait insolite. Il se tourna vers George Leslie.

— Je serais curieux de savoir à quelle espèce appartiennent ces fleurs, et qui s'est amusé à les planter dans cette vallée perdue… En général, j'aime les fleurs, mais celles-ci je ne sais pourquoi, ne me disent rien qui vaille…

— Descendons nous rendre compte, fit le biologiste. De toute façon, si quelqu'un les a fait planter là, ce ne peut être que Timour. Nous sommes ici sur un territoire auquel en principe, lui seul et ses hommes ont accès…

Déjà Bob, à demi courbé et le revolver au poing, descendait la déclivité menant au fond de la vallée. Quand il atteignit le bord du vaste champ de fleurs blanches, il en cueillit une, mais déjà son opinion était faite.

— Des pavots somnifères, dit-il en tendant la fleur à Leslie qui l'avait rejoint.

L'Anglais hocha la tête gravement.

— Oui, fit-il. Une plantation de pavots somnifères. Voilà ce que cachait le pseudo-terrain de chasse de notre ami Timour…

— Et voilà aussi d'où ledit Timour tire ses ressources, compléta Morane. Il fait cultiver le pavot, en extrait l'opium et vend celui-ci aux trafiquants. Cela doit lui rapporter gros…

Il se mit à sourire et remarqua :

— Quand, à Djakarta, on aura connaissance du petit trafic auquel se livre le Sultan, on y possédera en même temps une solide excuse pour venir lui demander des comptes. Les conventions internationales interdisent le commerce de l'opium et, en débarquant à Jarawak, les troupes indonésiennes accompliront une simple opération de police…

À ce moment, Khalang, qui inspectait les alentours, jeta un cri et désigna le versant de la vallée. Cinq ou six Malais coiffés de turbans rouges descendaient dans la direction des fuyards. Ils devaient d'ailleurs avoir aperçu ceux-ci, car l'un d'eux mit un genou en terre, épaula son fusil et fit feu. La balle vint frapper le sol à un mètre devant les pieds de Morane.

— Ils auront du mal à nous atteindre d'aussi loin, dit le Français. Pourtant, ne risquons pas de recevoir une balle perdue. Passons de l'autre côté de la vallée…

Tous trois se mirent à courir à travers le champ de pavots. Des coups de feu saluèrent cette fuite, mais les projectiles, mal ajustés ou parvenus à bout de course, ne touchèrent personne.

Le premier, Morane atteignit le sommet de l'autre versant. Là-bas, sur la terrasse qu'ils avaient quittée tout à l'heure, les autres gardes venaient de déboucher au nombre d'une vingtaine. Cette fois, il n'y avait plus à en douter, Bob et ses compagnons allaient avoir toute la meute à leurs trousses.

— Filons vers le volcan, décida Morane, et tâchons de les semer. C'est notre seule chance de nous en tirer. Ils sont trop nombreux à présent pour que nous nous risquions à les combattre ouvertement. Nous pourrions en abattre quelques-uns, mais ensuite…

Sans s'attarder davantage, les fuyards regagnèrent le couvert de la jungle. Morane se demandait s'il leur restait une chance quelconque d'atteindre sains et saufs le village d'Ashim Gara. Au

fond de lui-même, il en doutait. Certainement, Timour Bulloc mettrait tout en œuvre pour leur couper la route. Au fond de sa poche, Bob pouvait sentir l'écrin contenant la fausse perle rose et, en même temps, un peu d'amertume le gagnait. C'était pour ce ridicule simulacre de verre qu'il avait risqué sa vie et continuait à la risquer, ainsi que celle de ses amis. Et, pendant ce temps, à des milliers de kilomètres de là, à Paris, une femme, à laquelle il avait promis son aide, se mourait lentement.

# Chapitre XI

Toute la journée, Morane, Leslie et Khalang avaient fui pour échapper aux gardes du Sultan qui, avantagés par leur plus grande connaissance de la région, les encerclaient progressivement. D'autres groupes étaient venus se joindre à eux et ils étaient maintenant une quarantaine à poursuivre les trois hommes.

À présent, la nuit tombait et Bob et ses compagnons, tournant en rond pour échapper à leurs poursuivants, s'étaient élevés toujours plus haut sur les flancs du volcan, jusqu'à atteindre la limite des laves et des scories. Dissimulés derrière une gigantesque bombe volcanique, ils se demandaient avec angoisse comment ils allaient pouvoir se tirer du mauvais pas où la guigne les avait fourrés. Épuisés, ils ne pouvaient espérer échapper longtemps encore à leurs poursuivants. D'autre part, le chemin du village leur était momentanément coupé. Si seulement ils avaient pu trouver un abri sûr où se retrancher pour résister aux attaques des gardes.

Depuis un long moment, Khalang inspectait le vaste champ de laves s'étendant au-dessus d'eux, comme s'il y cherchait quelque chose. Finalement, il se tourna vers Bob et Leslie.

— Quand Khalang était enfant, il est venu souvent ici avec d'autres gamins de son âge. Là-bas, si rien n'est changé, il doit exister un endroit où nous cacher…

Quand la nuit fut tout à fait tombée, les trois hommes se mirent à grimper sous la conduite du Malais. Ils se dissimulaient de leur mieux pour échapper aux regards de leurs ennemis. Enfin, ils atteignirent l'endroit cherché par Khalang, au beau milieu d'une fort ancienne coulée de lave. En se répandant, la matière ignée s'était soulevée en d'énormes cloques. Par la suite, en se refroidissant, ces cloques avaient crevé, formant une série d'excavations à l'entrée étroite, dans lesquelles plusieurs hommes pouvaient aisément se loger.

Morane, Leslie et Khalang choisirent chacun une excavation à l'ouverture orientée de façon à ce qu'à eux trois, ils puissent tenir tout le champ de lave sous le feu de leurs armes. Ils possédaient des munitions, des vivres et les pluies nocturnes avaient amassé de l'eau au fond des excavations, de l'eau qui, si elle n'était pas d'une propreté exemplaire, se révélait néanmoins buvable. Dans ces conditions, ils pouvaient tenir là durant plusieurs jours, et même repousser les assauts éventuels de leurs assaillants. Mais, ensuite, quand les vivres et les munitions viendraient à manquer… Dans des circonstances aussi critiques, jugeait Morane, mieux valait ne pas spéculer sur l'avenir, mais seulement considérer le présent…

Pendant toute la nuit, la journée suivante et une nuit encore, Bob et ses compagnons demeurèrent terrés dans leurs trous, brûlés par le soleil durant le jour et transis par le froid nocturne. Les gardes s'étaient à plusieurs reprises aventurés le long de la coulée de lave mais, jamais, ils n'étaient montés jusqu'à eux, comptant sans doute sur la faim pour déloger les fuyards. Ceux-ci de leur côté comprenaient que la situation ne pourrait s'éterniser, et Morane se morfondait plus que tout autre car, chaque heure passée dans l'attente compromettait la réussite de sa mission. De plus en plus, il désespérait de jamais pouvoir regagner la France avant l'expiration du délai fixé par le docteur Léman.

Au matin du deuxième jour, les gardes ne se manifestèrent pas, comme ils avaient l'habitude de le faire, au bord du champ de lave. Leur campement, établi à la lisière de la jungle, paraissait désert. Était-ce là un piège visant à pousser les trois assiégés à quitter leurs abris ?

— Et s'ils avaient, pour un motif ou pour un autre, été forcés d'abandonner le campement, fit remarquer Leslie.

Morane paraissait songeur.

— Je me demande quel pourrait être ce motif. Les gardes ont le nombre pour eux, et ils ne possèdent aucune raison de reculer…

Pendant un instant, il se tut. Une ride profonde creusait son haut front brûlé par le soleil.

— Nous ne pouvons pourtant demeurer ici à attendre des jours meilleurs, continua-t-il enfin. Piège ou non, nous devons prendre une

décision. Foncer, ou demeurer ici, à nous morfondre en attendant l'hallali. Si le Sultan a décidé de nous avoir, il nous aura de toute façon. Il a le temps et la force pour lui…

Bob se tourna vers le Malais.

— Qu'en penses-tu, Khalang ? interrogea-t-il.

L'interpellé désigna un point situé au pied du volcan, vers l'ouest.

— Là-bas, dit-il, commence une grande savane couverte d'herbes d'alang. Si nous réussissons à la traverser, nous atteindrons la rivière Selungan, qui conduit au village.

Morane ne mit pas longtemps à prendre une décision. Cette inaction lui pesait, et il se sentait décidé à foncer droit devant lui. Du doigt, il traça une route imaginaire le long des flancs du volcan.

— Nous avancerons parallèlement à la base de la montagne, décida-t-il, à travers la zone de laves et de scories hors de portée des fusils, de façon à ce que, pour nous attaquer, les hommes du Sultan doivent quitter le couvert de la jungle. Arrivés au-dessus de la savane, nous descendrons et y pénétrerons. Ensuite, à-dieu-vat !…

— Je crois que c'est là la seule solution, approuva Leslie. De toute façon, nous ne pouvons continuer à moisir ici car, sous peu, nous manquerons de vivres et, alors, il faudra bien nous décider à tenter une sortie.

Après avoir soigneusement inspecté les abords de la jungle, les trois hommes rampèrent hors de leurs abris et se mirent à progresser parallèlement au cratère. Ils s'attendaient à chaque instant à voir les gardes apparaître ; pourtant il n'en fut rien. D'habitude, on les entendait s'appeler de loin en loin mais, maintenant, c'était le silence. On eût dit qu'ils s'étaient volatilisés ou avaient réellement renoncé à la poursuite.

Rapidement, Bob et ses amis étaient parvenus à hauteur de la savane. Ils la surplombaient et pouvaient en inspecter à loisir l'étendue. Mais, parmi les hautes herbes, atteignant plus de deux fois la taille d'un homme, rien ne bougeait. Lentement, en se dissimulant derrière le moindre accident de terrain, Morane, Leslie et Khalang, armes au poing, descendirent la pente. Avec angoisse, ils se demandaient quel danger se dissimulait derrière les hautes tiges, serrées comme les épis d'un champ de blé.

Le premier, Bob atteignit la lisière de la savane. Là, il s'étendit à plat ventre et prêta l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint. George Leslie et Khalang l'avaient rejoint.

— On dirait que les gardes se sont lassés et ont définitivement abandonné la poursuite, risqua le biologiste.

— Cela m'étonnerait, fit Morane. Je serais plutôt tenté de croire qu'ils nous préparent un petit tour à leur façon…

Les trois hommes s'étaient engagés entre les hautes herbes, prêts à faire feu à la moindre alerte. Pourtant, toujours rien ne se passait.

Ils avançaient depuis dix minutes environ à travers la savane quand Morane, qui marchait en avant, trébucha sur un corps étendu. C'était celui d'un garde. L'homme était mort, frappé d'un coup de lance ou de poignard en pleine poitrine. Un peu plus loin, ils découvrirent un second corps, portant une blessure toute semblable.

Leslie et Morane échangèrent un regard inquiet. Allaient-ils, eux aussi, tomber sous les coups des mystérieux agresseurs des deux gardes ? Cependant Khalang s'était penché sur l'un des cadavres et inspectait sa blessure. Au bout d'un moment, il se redressa et dit simplement :

— Kriss !

Alors, mettant les mains en porte-voix autour de sa bouche, il se mit à lancer de longs appels en malais…

# Chapitre XII

Les appels de Khalang semblaient avoir soudain peuplé les hautes herbes de nombreuses présences. Tout autour des trois hommes, des glissements furtifs se faisaient entendre, et même des murmures de voix. Morane et Leslie avaient gardé leurs armes braquées, mais Khalang leur fit signe de les abaisser.

— Amis, dit-il simplement.

À nouveau, il cria quelques mots en malais, et une voix toute proche lui répondit dans la même langue. Presque aussitôt, un homme apparut. C'était un Malais de haute taille, vêtu d'un sarong bariolé et le front ceint d'un bandeau de soie noire. Il tenait une lance dans la main droite et un sabre à la poignée enrichie de perles était passé dans la ceinture de son vêtement. Bob fut immédiatement frappé par la ressemblance existant entre Khalang et le nouveau venu. Non seulement les traits étaient identiques, ou presque, mais les deux hommes portaient la même noblesse dans leurs regards. Cependant, le personnage au bandeau noir paraissait plus âgé et tout dans son attitude dénotait son état de chef. Il avait posé les mains sur les épaules de Khalang, et les deux hommes s'étaient mis à parler avec animation. Leurs gestes, l'intonation de leurs voix, tout en eux marquait une grande allégresse.

Quand ces effusions eurent pris fin, Khalang se tourna vers Morane et Leslie.

— Voici mon frère, Ashim, dit-il en désignant le nouveau venu.

Le chef s'inclina à la mode malaise devant Morane et le biologiste, et ceux-ci lui rendirent son salut.

— Les amis de Khalang sont mes amis, déclara Ashim en employant cette fois le pidgin. J'aurais aimé les accueillir dans ma maison, mais en apprenant l'évasion de mon frère, ce mauvais chien de Timour Bulloc s'est aussitôt mis en route par voie de mer vers

mon village et y a fait débarquer ses gardes. J'ai pu heureusement fuir en compagnie d'une partie de mes guerriers…

Tout autour de Bob et de ses compagnons, d'autres Malais étaient apparus, tous armés de kriss, de sabres et de lances. « À la nouvelle de notre évasion, pensa Morane, le Sultan aura aussitôt supposé que nous allions chercher refuge auprès du frère de Khalang, et il aura pris les devants escomptant nous tendre un piège… »

— Cette nuit, continuait Ashim, un de mes hommes, envoyé en éclaireur, est venu m'avertir qu'une troupe de gardes campait au pied du volcan. Nous sommes venus aussitôt à leur rencontre et les avons attirés à travers la jungle jusqu'ici.

Le chef des Malais porta la main à la poignée de son épée, et il eut un étrange sourire.

— Beaucoup de gardes sont morts, continua-t-il. Les autres ont pris la fuite. C'étaient des hommes de notre race, mais ils l'ont reniée en se mettant volontairement aux ordres du tyran…

Morane avait laissé parler Ashim. Quand celui-ci se tut, il demanda :

— Où se trouve le Sultan à présent ?

— Il est demeuré au village, expliqua le Malais. Lui et ses hommes s'y sont retranchés…

— Les gardes en question sont-ils nombreux ?

— Une centaine peut-être…

— Et toi, Ashim, demanda encore Bob, de combien de guerriers valides peux-tu disposer ?

— Également d'une centaine.

— Alors, pourquoi avoir fui le village ? À nombre égal, tes braves pouvaient triompher des hommes du Sultan…

Un pâle sourire apparut sur les lèvres d'Ashim.

— Mes guerriers auraient pu triompher des gardes, en effet, dit-il. Mais Timour les commande et, quoi que nous fassions, il est invincible…

Quand on lui parlait de l'invincibilité du Sultan, Morane ne pouvait s'empêcher d'en éprouver quelques instants de franche gaieté.

Aussi éclata-t-il de rire et, comme Ashim semblait s'étonner de cette joie intempestive, il s'empressa de le rassurer du geste.

— Bientôt, Ashim, je te prouverai que l'invincibilité du Sultan est un leurre, une légende qui, bientôt, sera détruite…

Pendant un instant, le Malais parut inquiet. Il dévisageait Morane, comme s'il doutait de la raison de ce dernier. Il dut rapidement se détromper, car il se détendit, pour dire :

— Tu parles étrangement, mais je te fais confiance. Mes hommes et moi avons établi un camp provisoire parmi les rochers bordant la rivière Selungan. Là, les hommes du Sultan ne se hasarderaient guère à nous attaquer, car nous pourrions tenir tête à une nombreuse armée. Ton ami anglais et toi serez mes hôtes, et tu pourras me dévoiler ta pensée…

Morane s'inclina devant Ashim.

— Nous acceptons ton invitation, dit-il. Mais puis-je te prier d'ordonner à quelques-uns de tes hommes de demeurer en arrière pour dépouiller de leurs vêtements les gardes tués ? Qu'ils récupèrent les turbans pourpres surtout car, bientôt, nous en aurons besoin…

*

* *

L'endroit où Ashim avait établi son camp rendait en effet celui-ci inexpugnable. C'était une large terrasse rocheuse creusée dans le roc par les crues de la rivière et à laquelle on pouvait accéder seulement par un étroit sentier creusé à même la falaise. Un énorme rocher en surplomb protégeait cette terrasse contre toute attaque lancée d'en haut. Comme Ashim l'avait déclaré, il disposait d'une centaine de guerriers. Pourtant, Morane fut surpris de n'apercevoir aucune femme, aucun enfant dans les étroites cavernes creusées le long de la rive escarpée.

— Nous avons dû fuir précipitamment, expliqua le chef, et nous avons dû laisser les femmes et les enfants au village, ainsi que les hommes atteints de la fièvre…

La fièvre. Au cours de ces dernières heures, fort mouvementées comme on le sait, Morane en avait presque oublié qu'elle se trouvait à l'origine de toutes ses mésaventures. À présent, les paroles d'Ashim la remettait à nouveau au premier plan de ses préoccupations. La fièvre de Jarawak. Madame Neuville. La perle rose… Et les jours qui s'écoulaient inexorablement…

*
* *

Ce fut après le repas du soir, composé de riz et de venaison, que Bob montra la perle de verre à Ashim. Celui-ci la retourna longuement entre ses doigts et l'examina avec soin à la lueur du feu. Finalement, il reporta ses regards sur Morane.

— Cette perle est tout à fait semblable à celle qui se trouve agrafée au turban de Timour, dit-il. Avec une seule différence : celle-ci est fausse…

Visiblement, le Malais guettait une quelconque explication. Morane hocha la tête.

— Tu as raison, Ashim, répondit-il, cette perle est fausse. Et pourtant, c'est celle-là même que le Sultan portait il y a quelques jours encore…

En quelques phrases, le Français mit son interlocuteur au courant des circonstances à la suite desquelles il était entré en possession de la perle de verre. Quand il eut achevé, le visage d'Ashim devint grave.

— Ce que tu viens de me dire explique bien des choses, mon ami, fit-il. Il y a cinq ans, je décidai de me révolter contre Timour, qui laissait son peuple dans la misère. Suivi par mes guerriers, je marchai sur Bandar et, profitant de la surprise et de l'absence du Sultan, réussis à m'introduire dans le palais. Là, dans une chambre où Timour tient enfermées ses richesses, je trouvai la perle rose qui, comme tu le sais sans doute, est une sorte de talisman pour les membres de la dynastie des Bulloc. Déjà, je triomphais car, privé de cette perle, Timour perdait en même temps toute autorité sur son peuple. Hélas, je dus bientôt déchanter car, quelques jours plus tard,

Timour se rendait à nouveau maître du palais, et au cours de nouveaux combats, j'aperçus à ma grande surprise, la perle agrafée à son turban. Aussitôt je crus à l'existence d'une seconde perle, en tous points semblable à celle pêchée jadis par le Sultan Nyor, et dont je m'étais emparé. Dès lors, la croyance en l'invincibilité de Timour s'affermit davantage encore en mon esprit et dans celui de mes hommes. Après que le tyran se fut à nouveau rendu maître du palais et eut pris Khalang comme otage, je réintégrai mon village, vaincu et meurtri dans mon âme. J'avais caché la perle dérobée. Vite, je n'eus plus qu'une pensée, m'en débarrasser, car je la considérais comme maudite. Peu de temps après ma défaite, un étranger, venu à Jarawak pour chasser les insectes, passa par le village. Je lui vendis la perle et il l'emporta hors de l'île…

Morane et George Leslie, qui assistait à la conversation, échangèrent un long regard complice.

— Vous êtes venu chercher une perle fantôme, *old boy,* dit le biologiste à l'adresse de Bob.

Ce dernier eut un geste d'impuissance.

— Bien sûr, dit-il. Il n'y a jamais eu qu'une seule perle, celle pêchée jadis par le Sultan Nyor, et c'est cette perle-là qu'Ashim a dérobée pour la vendre ensuite à Albert Neuville, qui l'offrit à sa femme. Quant à la perle portée par Timour au cours des combats livrés à Ashim, c'était…

— Celle-ci, acheva le Malais en faisant rouler la perle de verre entre ses doigts.

— Oui, celle-ci, dit Bob en écho. Sans doute Timour a-t-il eu grand soin de ne jamais la laisser examiner de fort près par personne, et l'imitation est assez parfaite pour abuser les connaisseurs eux-mêmes. Naturellement, si l'on prend la perle en main, il en va tout autrement. Alors, un enfant de dix ans se rendrait compte qu'elle est en verre…

Ashim continuait à faire rouler ladite perle entre ses doigts.

— Ainsi, le talisman ne protège plus Timour, remarqua-t-il avec un étrange sourire.

Morane ne répondit pas tout de suite. Il était persuadé à présent d'avoir échoué dans sa mission. Madame Neuville était perdue car,

jamais, il ne pourrait lui rapporter la seconde perle rose, puisque celle-ci n'existait pas – et la médecine ne pouvait rien pour l'infortunée vieille dame. Cependant, Bob n'était pas homme à se laisser submerger par l'amertume. Il lui restait un dernier devoir à accomplir, et il l'accomplirait. Il aiderait Ashim et ses hommes à libérer Jarawak de la tyrannie de Timour Bulloc.

— Non, le talisman ne protège plus le Sultan, répéta-t-il, et rien ne vous empêche, Ashim, de reconquérir votre village…

Une expression de doute envahit le visage grave du Malais.

— Timour possède beaucoup d'hommes, dit-il, et ils sont bien armés. Mieux armés, beaucoup mieux armés que les miens…

— Il n'y a pas de meilleure arme que la ruse, dit Bob avec un sourire. Fais-moi confiance, Ashim, et nous vaincrons Timour sans trop de peine. Si je ne me trompe, comme me l'a expliqué Khalang, votre village est bâti au bord du fleuve…

Ashim acquiesça.

— Eh bien, continua Morane, c'est par la rivière que nous pénétrerons dans le village. Pour cela, il nous suffira d'un peu d'audace, de quelques turbans pourpres et d'un tronc d'arbre flottant à la dérive…

Cette fois, Ashim semblait avoir compris le plan du Français. Il lui posa la main sur l'épaule et l'y maintint.

— Quand nous vous avons recueilli ce matin dans la savane, dit-il, non seulement nous nous sommes fait un ami, mes hommes et moi, mais nous avons aussi trouvé un chef qui nous aidera à nous affranchir du joug de ce chien galeux de Timour…

En parlant, Ashim avait pris la perle de verre entre le pouce et l'index, l'exposant en plein à la lueur du foyer. Il lança un ordre en malais et, aussitôt, les guerriers sortirent de leurs abris et se pressèrent autour de leur chef. Ce dernier leur montra la perle et les gratifia d'une brève harangue. Immédiatement, des cris de menace jaillirent de toutes les bouches, des cris qui, Morane n'en doutait guère, s'adressaient à la personne du Sultan. Des guerriers touchaient la perle du doigt pour bien s'assurer qu'elle était fausse, puis ils se mettaient à rire en brandissant leur kriss. À leurs

mimiques, Morane et Leslie ne doutèrent plus que, cette fois, la réputation d'invincibilité de Timour ne fût définitivement compromise.

Quand l'allégresse belliqueuse de ses hommes se fut un peu calmée, Ashim se tourna vers Morane.

— Une chose m'échappe pourtant, dit-il. Pourquoi, avant que je ne lui dérobe la vraie perle, Timour portait-il celle-ci, qui est fausse ?

— Sans doute pourrais-je te renseigner sur ce sujet dès maintenant, fit Bob, mais je préfère attendre que nous nous trouvions en présence du Sultan. Peut-être répondra-t-il lui-même à ta question…

Le Français se tut un moment, puis, du doigt, il toucha la poignée, enrichie de perles, du sabre passé dans la ceinture du chef malais.

— Je voudrais seulement, Ashim, qu'à votre entrée dans le village, tu portes cette arme et que tu te tiennes sans cesse à mes côtes.

# Chapitre XIII

Au bord de la rivière, le village malais paraissait endormi, comme écrasé par le silence de la nuit. Autour d'un grand feu, au milieu de la place principale, quelques gardes du Sultan, leurs fusils serrés entre les genoux, sommeillaient sans prendre garde à cet énorme camphrier qui, arraché sans doute à la forêt par le travail de sape du courant, descendait lentement vers la mer. Arrivé à hauteur du village, il parut tournoyer sur lui-même, puis ses branches accrochèrent la rive et il s'immobilisa. Aussitôt, une dizaine d'hommes jaillirent du feuillage et se glissèrent silencieusement sur la berge. Tous portaient l'uniforme des gardes du Sultan. Pourtant, l'un d'entre eux cachait des cheveux coupés en brosse sous son turban et un autre aurait eu bien de la peine sans l'obscurité complice, à dissimuler son type anglais classique.

Couchés parmi les herbes hautes, les dix hommes attendaient, prêts à s'élancer quand le moment serait venu. Les minutes s'écoulaient, lourdes et oppressantes et, tout à coup, Ashim Gara, qui était étendu près de Morane, lança par trois fois un cri étrangement modulé, imitant celui de quelque oiseau nocturne. Là-bas, tout autour du village, une grande clameur lui répondit aussitôt, et des coups de feu claquèrent. Les gardes accroupis autour du feu sur la place centrale, se dressèrent soudain et s'égaillèrent dans toutes les directions en brandissant leurs armes.

— Allons-y maintenant, souffla Bob.

Il bondit et, conduit par Ashim, se dirigea rapidement vers le centre de la place, où s'élevait la maison du chef. Protégés par leur déguisement, les membres de la petite troupe, Malais et Européens, marchaient sans devoir se dissimuler.

Morane et Ashim atteignirent la maison les premiers. Morane s'avança vers le garde posté près de la porte. Quand celui-ci se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un de ses compagnons, il était

trop tard. Morane braquait son revolver sur sa poitrine. D'un solide coup de poing, il mit le garde hors de combat, puis il ouvrit la porte d'une poussée et pénétra dans la maison.

Dans la pièce principale, une lampe à huile était allumée auprès d'un lit bas, sur lequel Timour se trouvait allongé. Il semblait malade, et ses yeux brillaient de fièvre. Quand il vit Morane, il se dressa et tenta d'atteindre son sabre, accroché à la muraille. Pourtant, à la vue du revolver braqué vers lui, il s'immobilisa. Bob, sans quitter le géant du regard, alla décrocher le sabre et le tint serré dans sa main droite. Par la porte ouverte, le Sultan aperçut Ashim et ses hommes, et sa mâchoire inférieure se mit à trembler convulsivement.

— Que me voulez-vous, Commandant Morane ? interrogea-t-il.

— Pas grand-chose… Seulement que vous ordonniez à vos hommes de cesser le combat et de se rendre…

— Mais…

— Il n'y a pas de « mais », Excellence. Vous ne commandez plus à présent, et vous allez m'obéir. Tournez-vous et marchez vers la porte…

Timour s'exécuta. À l'extérieur, le garde assommé par le Français reprenait lentement ses esprits. Il se redressa en geignant et en se frottant la mâchoire.

— Envoyez-le commander aux autres de se rendre. Qu'il leur dise que vous êtes prisonnier et qu'à la moindre tentative de leur part pour tenter de vous libérer, je n'hésiterai pas à vous abattre comme un chien…

Le Sultan hésita mais, dans son dos, il entendit le craquement du chien d'un revolver qu'on armait. Alors, rapidement, il parla au garde, en pidgin.

— Allez dire à vos camarades de rompre le combat. Je suis entre les mains de mes ennemis, et ils me tueront si vous continuez à résister…

— Qu'ils viennent ici en tenant leurs armes au-dessus de leurs têtes et qu'ils les jettent au centre de la place. Et n'oubliez pas, Timour, il y va de votre vie…

Le Sultan répéta les dernières paroles du Français, et le garde partit en courant. Un quart d'heure plus tard, toute la troupe du

Sultan était réunie, désarmée, au milieu de la place, sous la garde des guerriers d'Ashim qui, pour créer une diversion et permettre à Bob et à ses compagnons de s'emparer de la personne du Sultan, avaient attaqué le village de l'extérieur. Timour semblait à présent avoir repris son sang-froid, et cela malgré le tremblement convulsif, dû à la fièvre sans doute, qui agitait son grand corps. Du menton, il désigna le revolver que Bob continuait à braquer dans sa direction.

— Peut-être seriez-vous moins brave, Commandant Morane, si, au lieu de m'avoir à votre merci, nous étions face à face, avec chacun un sabre à la main…

Un léger rictus tordit les lèvres du Français.

— Vous me lancez un défi, Excellence, et je serais lâche si je ne le relevais pas…

Bob rengaina son revolver et ramassa le propre sabre de Timour, qu'il avait posé à ses pieds. Par trois fois, il fit siffler la lame dans le vide.

— Une bonne arme, Ashim, dit Bob en se tournant vers le chef des Malais, debout à ses côtés. Mais la tienne cependant est bien meilleure. Allons, offre-la à notre ami le Sultan, pour qu'il puisse se défendre…

Sans essayer de comprendre où Morane voulait en venir, Ashim dégaina son sabre, à la poignée enrichie de perles, et le jeta dans la poussière, devant Timour. Le grand feu allumé au centre de la place illuminait violemment la scène, et Bob put voir un sourire de triomphe éclairer le visage du colosse. Visiblement, celui-ci, confiant en sa force et en sa maîtrise à l'arme blanche, croyait pouvoir venir aisément à bout du Français et, ce dernier une fois mort, rétablir peut-être la situation en sa faveur.

— Allons, dit Bob, ramassez cette arme, et qu'on en finisse…

Timour jeta un coup d'œil au sabre posé à ses pieds, et il se baissa pour le saisir. Mais, au moment où ses doigts touchaient la poignée incrustée de perles, sa main se rétracta, comme s'il venait de toucher une bête venimeuse.

Morane avança d'un pas.

— Qu'attendez-vous ? demanda-t-il. Auriez-vous peur ?…

Le Sultan jeta un regard vers le sabre d'Ashim, mais il sembla ne pouvoir se résoudre à le saisir. Son visage était couvert de sueur, et l'angoisse brillait dans son regard. Bob s'avança encore et posa la pointe de sa propre arme sur la gorge de Timour.

— Ramassez ce sabre, jeta-t-il, ou je vous égorge sans pitié. Ramassez ce sabre, vous dis-je…

Mais le géant secoua la tête et recula d'un pas. Une grande détresse se lisait à présent sur ses traits.

— Je ne puis, Commandant Morane, balbutia-t-il. Je ne puis.

Morane abaissa son arme. Son visage était grave. Il n'y avait pas de triomphe dans ses prunelles, mais seulement de la pitié.

— Non, Excellence, dit-il. Vous ne pouvez ramasser ce sabre, et cela parce que vous avez peur. Pas de moi, certes, mais seulement des perles incrustées dans la poignée de ce sabre. Oui, Timour Bulloc, le redoutable Sultan de Jarawak, Timour Bulloc, le tyran sanguinaire, a peur de quelques perles inoffensives…

Un murmure de stupéfaction passa dans la foule des Malais. Morane continua, s'adressant toujours au Sultan :

— Voyez-vous Timour, vous étiez encore très jeune quand vous vous êtes aperçu que les perles, que vous aimiez tant, mouraient sur vous. Oh, elles ne mouraient pas d'une mort rapide. Les acides et les gaz émis par votre organisme les ternissaient lentement, puis leur faisaient perdre leur orient, jusqu'à les changer en de petites boules de nacre sans éclat, en perle, vieilles, ou mortes, comme on dit dans le métier de joaillier. Progressivement, cet état de choses compliqué par votre amour démesuré des perles, a fait naître en vous un complexe, une phobie vous poussant à croire que les perles mouraient à votre seul contact. Alors, vous n'avez plus osé en toucher ni même en porter une seule, de peur qu'elle ne se change immédiatement en une petite boule de cendre. Vous étiez un peu comme un avare dont les coffres sont pleins d'or, mais qui ne peut toucher à celui-ci. Tout cela n'était rien, à vrai dire, tant que votre père régnait, mais vous saviez qu'à sa mort vous lui succéderiez et seriez forcé d'agrafer la perle rose à votre turban. Alors, sans doute avec le consentement de votre père, vous avez fait prendre un moulage de la perle, pour en faire confectionner une copie exacte,

en verre coloré. C’est cette copie que vous avez portée sans cesse après la mort de votre père, et ce simulacre a fait croire à notre ami Ashim, et aussi à l’infortunée madame Neuville, qu’il existait deux perles roses, en tous points identiques l’une à l’autre…

Sans doute auriez-vous tenté de récupérer la vraie perle, mais vous n’avez su qu’elle se trouvait en possession de madame Neuville que récemment, quand celle-ci vous a écrit. Je suis arrivé à Jarawak peu après, et vous avez trouvé plus sage de vous emparer d’abord de ma personne…

Morane se tut pendant un instant. Le Sultan semblait changé en statue et une sorte de stupeur paralysante pesait sur l’assemblée. Alors, Bob se remit à parler, continuant à s’adresser à Timour :

— J’ai commencé à entrevoir la vérité quand, lors de ma visite au palais, tout de suite après mon arrivée à Bandar, vous avez eu peur de toucher cette perle blanche enfermée dans un écrin. Pourtant, quelques secondes plus tard, vous manipuliez la perle rose, agrafée à votre turban, et cela si simplement parce qu’elle était fausse. Je remarquai aussi que autour de vous, il n’y avait de perles nulle part. Vous n’en portiez guère non plus, sauf la fausse perle rose, bien entendu. Étrange conduite pour un homme qui, comme vous, aime les perles jusqu’à la passion. Plus tard, une conversation avec Ashim m’a définitivement éclairé, et j’ai alors imaginé cette petite mise en scène, en m’aidant de ce sabre. Si vous refusiez à en toucher la poignée pour vous défendre, mes suppositions se changeaient en certitudes… Dites-moi si je me suis trompé, Excellence, dites-le moi… Tous ces gens, tout à l’heure encore vos sujets, attendent un désaveu de votre part…

Mais le Sultan ne semblait pas avoir entendu. Il fixait le sabre d’Ashim avec hébétude, et de grands frissons faisaient tressaillir son énorme corps.

— Vous ne trouvez rien à répondre, n’est-ce pas, Timour ? Votre silence prouve mes affirmations. Privé de la perle rose, pêchée jadis par votre aïeul Nyor, vous perdez tout votre redoutable prestige aux yeux de vos sujets. Dès maintenant, vous avez fini de terroriser ceux-ci. Votre règne a pris fin Timour…

Le géant était comme affaissé sur lui-même. Les yeux toujours fixés sur le sabre d'Ashim, il murmurait d'une voix tremblante :

— Les perles, les perles…

À ce moment, de la foule des Malais, gardes et villageois mêlés, un grand cri de haine monta vers le tyran déchu.

*

* *

Pendant trois jours, Timour Bulloc avait déliré. La fièvre, qui le tenait déjà lorsque Morane et ses compagnons avaient fait irruption dans le village, avait monté de façon alarmante et, pour la dixième fois peut-être, George Leslie auscultait le géant. Finalement, il releva la tête et se tourna, vers ses amis.

— Cette fois, il n'y a pas à douter, dit-il. C'est la fièvre de Jarawak. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'une forte crise de paludisme, mais il n'en est rien…

Morane, Leslie, Khalang et Ashim se trouvaient réunis dans la maison de ce dernier où, grâce à la grandeur d'âme du chef malais, Timour avait été hébergé. À présent, la déclaration du biologiste frappait Morane comme si elle sonnait le glas de tous ses espoirs. La fièvre de Jarawak ! Elle semblait venir mettre le point final à toute l'aventure, comme elle s'était trouvée aussi à son origine. Là-bas, à Paris, madame Neuville allait mourir et, ici, Timour Bulloc ne tarderait pas à périr lui aussi. C'était, en quelque sorte, comme un juste et cruel retour du destin.

Du menton, Bob désigna Timour au biologiste.

— Croyez-vous qu'il ait une chance de s'en tirer ?

Leslie eut un geste vague.

— Il est trop tôt pour se prononcer, dit-il. Bulloc possède une constitution puissante, mais les événements de ces derniers jours, sa capture, la défection de ses gardes, sa déchéance, tout cela paraît l'avoir sérieusement touché, et je doute qu'il ait la force de lutter… Mon père semblait pourtant bien persuadé que les nobles de l'entourage du Sultan ne contractaient pas la maladie, qu'ils possédaient une sorte de vaccin contre elle…

— Vous voyez qu'il n'en est rien, puisque Timour lui-même vient de contracter la fièvre, et qu'il va sans doute en mourir…

Pendant que les deux hommes parlaient, le malade avait ouvert les yeux. Il paraissait être soudain redevenu lucide…

— La fièvre, balbutia-t-il, la fièvre…

La terreur fit briller son regard.

— La fièvre, répéta-t-il d'une voix trébuchante. Je ne veux pas mourir. Mon médecin… au palais… Conduisez-moi à Bandar…

Bob secoua violemment la tête.

— Ce serait inutile, Timour, et vous le savez bien… Il n'existe pas de remède à la fièvre de Jarawak et votre médecin, ni aucun autre, ne peut quelque chose pour vous…

— Si, insista le géant, Sandan Ballik, mon médecin, à Bandar… Il sait…

À ce moment, Ashim se leva.

— Timour a raison, déclara-t-il. Mon père m'a affirmé jadis que les nobles de l'île connaissaient le moyen de guérir de la fièvre. C'est pour ce motif sans doute que jamais l'un d'entre eux n'en est mort…

Bob et Leslie échangèrent un long regard. Ils avaient supposé l'existence d'un vaccin, alors qu'il existait peut-être un remède dont, seuls, les nobles avaient l'usage. Cette éventualité éclairait d'un jour plus horrible encore la personnalité du Sultan qui, ayant peut-être le moyen de sauver des centaines de ses sujets, les avait au contraire, pendant des années, laissés mourir lentement du terrible mal.

Pourtant, Leslie ne semblait guère convaincu.

— Cela me semble impossible, dit-il. Si les Sultans avaient réellement possédé le remède à la fièvre, mon père l'aurait su. Or, nulle part, dans ses notes, il n'en fait mention…

— Peut-être n'a-t-il pas eu connaissance du fait, répondit Morane. Comme vous le savez, les Malais sont fort secrets. Et nous ne devons sans doute qu'à la chance d'en être informés, et peut-être aussi à l'amitié que nous porte Ashim…

Déjà, dans l'esprit de Morane, un nouvel espoir naissait. Il ne ramènerait pas la perle rose à madame Neuville, mais peut-être lui rapporterait-il mieux que cela… s'il en était temps encore.

— Si nous possédons la moindre chance de découvrir le remède en conduisant Timour à Bandar et en le faisant soigner par son médecin, ce Sandan Ballik, elle doit être tentée…

Les regards de Leslie allèrent de Morane au malade, puis son visage s’éclaira.

— Vous avez raison, Bob, dit-il, nous devons tenter la chance…

# Chapitre XIV

Sandan Ballik possédait davantage du sorcier que du médecin. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une longue robe bariolée et coiffé d'un haut turban noir, dont les gestes avaient toute l'assurance calculée propre aux bateleurs de foire. Debout au milieu de la grande salle du palais, il considérait Timour Bulloc, étendu sur une civière. Tout autour, il y avait Morane, Leslie, sir Harvey Jameson, Ashim, Khalang et la troupe anonyme des paysans malais. Au-dehors retentissaient les cris hostiles du peuple de Bandar, accouru en masse pour conspuer le tyran déchu…

Malgré les ordres de l'ex-Sultan, Ballik refusait de soigner son maître en présence des étrangers. Il devenait évident que l'autorité de Timour s'affaiblissait de plus en plus, pour ne pas dire qu'elle était tout à fait morte. Le colosse avait beau supplier, ordonner, menacer, le médecin-sorcier demeurait inébranlable.

— La terre et l'herbe sacrées perdraient tout leur pouvoir, expliquait-il, au moment où la clarté de la lune accomplirait en elle le grand miracle, des regards impies contemplaient le prodige…

Morane se retourna à demi vers Leslie et lui souffla :

— Je veux bien être pendu par les pouces si je comprends quelque chose à ce charabia. Ce Sandan Ballik me paraît être un charlatan de la pire espèce. Je ne m'étonnerais guère, si, dans quelques secondes, il nous sortait le vieil Abracadabra des formules de magie noire…

Le biologiste dodelina doucement de la tête.

— Ne jugeons pas trop vite, dit-il. Ballik a parlé de terre et d'herbe, et cela me semble posséder un certain sens. Évidemment, la clarté de la lune doit appartenir seulement au rituel, mais…

L'Anglais s'interrompit. À nouveau, la voix tremblante de Timour Bulloc s'élevait.

— Ballik, disait-elle, ces étrangers m’ont en leur pouvoir, et ils veulent que tu me soignes en leur présence… Seulement en leur présence… Si tu refuses, je vais mourir…

Sandan Ballik secoua la tête.

— Timour ne peut plus rien m’ordonner, déclara-t-il. Seules, les forces cachées commandent encore…

Bob Morane poussa un grognement d’impatience.

— Ce pantin enturbanné commence à me taper sur les nerfs, grinça-t-il. Je vais lui montrer qu’il n’y a pas seulement les forces cachées qui commandent…

Il tira son revolver, marcha vers Ballik et lui enfonça le canon de son arme dans l’estomac avec une telle violence que le sorcier grimaça.

— Écoute, jeta Bob d’une voix mauvaise, tout est changé à présent à Jarawak, et si l’on te dit de soigner ton maître en notre présence, tu vas le faire ou, jamais plus, tu ne soigneras personne, ni toi-même, car les morts ne se soignent pas…

Le visage de Sandan Ballik tourna au gris, puis au vert. Il y avait une telle expression dans les prunelles du Français qu’il se mit à trembler de tous ses membres. Il s’inclina et dit d’une voix mal assurée :

— J’obéirai, étranger, mais si les forces cachées rendent le remède inopérant, ce sera toi qui l’auras voulu…

Morane se mit à rire et enfonça davantage encore le canon du revolver dans l’estomac du guérisseur.

— Le remède opérera, dit-il. Je veux que le remède opère. Tu m’entends, Ballik ?

L’autre se mit à trembler davantage encore, car Morane avait pris son air le plus menaçant. Il baissa les yeux et s’inclina presque jusqu’à terre.

— Le remède opérera, étranger, répondit-il. Le remède opérera… Ce soir, c’est la pleine lune, et les esprits seront favorables…

Morane recula de quelques pas et dit, à l’adresse d’Ashim :

— Il faut faire surveiller ce gaillard, pour qu’il ne prenne pas le large. Si son remède est réellement efficace, nous devons le découvrir. Alors, la fièvre de Jarawak sera vaincue et cessera de

décimer ton peuple… Oui, Ashim, j'ai dit « ton peuple », car désormais, ce sera sur toi que reposeront les destinées de l'île…

Le Malais ne répondit pas, mais il y avait une telle fierté peinte sur son visage que les paroles en devenaient superflues.

Une main se posa sur l'épaule de Morane. Ce dernier se retourna, pour se trouver nez à nez avec sir Harvey. Le vieux gentleman semblait en proie à la plus parfaite des jubilations. Il entraîna Bob à l'écart.

— Ah, mon jeune ami, dit-il, comme je vous admire. De quelle façon avez-vous obligé ce guérisseur à changer d'avis !… La persuasion considérée comme l'un des beaux-arts… Vous au moins, vous savez parler aux hommes !

Morane grimaça un sourire.

— Oui, répondit-il. Il y a encore, hélas, sur notre monde, trop de gens qui connaissent seulement la voix de la force. Et c'est avec cette voix qu'il faut se résoudre à leur parler, quand on voudrait employer celle de la raison…

*

* *

La pleine lune est propice à tous les sortilèges, et c'est sous sa lumière blafarde que, cette nuit-là, une longue cohorte se mit en route à travers les jardins du palais. En tête, accompagné d'un porteur de torche, s'avançait Sandan Ballik, vêtu d'oripeaux et tenant à la main un grand chaudron de cuivre. Derrière, un homme portait un chevreau, destiné sans doute à être sacrifié au cours de la cérémonie. Puis huit hommes venaient, traînant une litière sur laquelle Timour Bulloc se trouvait étendu. Derrière, Morane, Ashim, George Leslie, sir Jameson et Khalang suivaient à pas lents.

Il fallut traverser les jardins dans toute leur longueur ; jusqu'au moment où la jungle commençait à se confondre avec eux. Finalement, Ballik s'arrêta au bord d'un ruisselet, sous un grand acacia isolé, autour duquel poussait une espèce de plante aux longues feuilles lancéolées, et la litière fut déposée sur le sol. Alors, Ballik tira son kriss et le tendit vers la lune en récitant une sorte de

complainte en malais. Ensuite, il se courba et se mit à couper les plantes aux feuilles lancéolées, à un endroit où celles-ci se trouvaient exposées en plein à la clarté lunaire, et, après les avoir broyées, il en jeta plusieurs poignées au fond du chaudron de cuivre.

Sur un geste du sorcier, l'homme portant le chevreau, égorgea ce dernier d'un habile coup de son kriss, et le sang de l'animal s'écoula dans le chaudron, qui fut alors rempli d'eau tirée au ruisselet.

Un feu fut allumé sous la lumière de la lune et trois kriss, plantés tout autour, de façon à former un trépied sur lequel la marmite de cuivre fut posée. Les flammes se mirent à lécher le fond du récipient. Alors, sur un signe de Sandan Ballik, on posa la litière, sur laquelle reposait Timour, tout près du feu, elle aussi sous la lumière de la lune.

Toujours à l'aide de son kriss, le guérisseur fouilla le sol là où il avait coupé les plantes et, prenant la terre remuée, il l'émietta dans un plat sculpté posé non loin du feu.

Alors, Ballik s'accroupit et, le visage levé vers le ciel, se mit à réciter une longue complainte, où le même mot de *Douadilah*[5] revenait sans cesse, telle une litanie.

Cela dura longtemps. Le contenu du chaudron bouillait sur le feu, et le guérisseur ne cessait de clamer son chant vers les étoiles. Finalement, Morane, excédé, se pencha vers Leslie et lui murmura à l'oreille :

— Toutes ces simagrées vont-elles bientôt prendre fin ? Quant au remède de ce vieux charlatan de Ballik, il m'a bien l'air d'avoir tout du bouillon de sorcière…

La main du biologiste se posa sur le bras de Bob, en un geste apaisant.

— Ces simagrées font partie de tout un rituel, mon cher Bob, et que nous le voulions ou non, il nous faut les subir. Quant aux sorcières, n'en dites pas trop de mal. Paracelse, qui est considéré par certains comme le père spirituel de la médecine moderne, a affirmé n'avoir rien appris que par elles…

Leslie se tut pendant un moment, puis il continua, en désignant Sandan Ballik.

— Je ne m’étonnerais guère si ce vieux renard n’était en train de préparer, sans le savoir bien sûr, un antibiotique quelconque, à l’aide d’une moisissure contenue dans la terre. Évidemment, la préparation ne paraît guère être faite selon les règles suivies dans nos modernes laboratoires, mais après tout, les méthodes de la science d’aujourd’hui ne sont pas tellement différentes de celles de l’alchimie de jadis. Nous les avons un peu perfectionnées, voilà tout !

Le contenu de la marmite continuait à bouillir. Finalement le foyer s’éteignit, faute d’aliments. Quand les dernières braises eurent noirci, Ballik poussa un grand cri et, décrochant le chaudron, le posa sur le sol. Il s’étendit alors sur le dos, tout près du chaudron et, les yeux fermés, reprit la même litanie entrecoupée de Douadilah sonores.

— Il attend sans doute que la mixture se soit refroidie, souffla Leslie. Alors sans doute y mélangera-t-il la terre…

À nouveau, les minutes s’écoulèrent, mortellement longues, et la complainte du guérisseur continuait à déchirer le silence. À un moment donné le sorcier se leva et plongea la main dans le chaudron et se mit à agiter le liquide. Leslie souffla à Morane :

— Sans bien s’en rendre compte, Ballik mélange son bouillon de culture et vérifie si ce dernier n’est plus trop chaud car, s’il l’était, cela risquerait de tuer les moisissures contenues dans la terre… Le voilà qui vide le plat dans la marmite !

Redoublant ses incantations, Ballik émiettait la terre au-dessus du chaudron et la mélangeait au liquide.

Leslie paraissait émerveillé, et l’impatience le gagnait lui aussi.

— À présent, dit-il, je donnerais ma tête à couper que Ballik prépare bien un antibiotique. Je ne voudrais pas anticiper mais, peut-être, venons-nous d’assister à la fabrication d’une nouvelle drogue-miracle…

Morane ne répondit rien. L’anxiété le gagnait de plus en plus. Si la mixture préparée par Ballik était réellement un remède à la fièvre de Jarawak, il pourrait peut-être en ramener une dose, ou plusieurs, à Paris, à l’intention du docteur Léman, et sauver ainsi de façon certaine l’existence de madame Neuville.

Le liquide contenu dans le chaudron était à présent refroidi. Le guérisseur se redressa et jeta un ordre. Les porteurs soulevèrent aussitôt la litière où reposait Timour et se remirent en marche en direction du palais. Sandan Ballik lui-même, saisissant le chaudron de cuivre par son anse, leur emboîta le pas.

— Que se passe-t-il ? demanda Morane. Si le médicament est prêt, pourquoi Ballik ne l'administre-t-il pas aussitôt au malade ?…

Une fois encore, George Leslie calma l'impatience de son compagnon.

— Mieux vaut suivre avec calme le déroulement des événements. Tout ceci doit avoir une raison, et s'énerver n'arrangera rien. Suivons Ballik. Nous n'avons rien de mieux à faire pour l'instant…

Sans ajouter une seule parole, Morane, Leslie, Jameson, Ashim et Khalang emboîtèrent le pas au guérisseur.

Quand on eut réintégré le palais, Timour fut abandonné dans le grand hall et Ballik, accompagné du porteur de torche et tenant toujours le chaudron par l'anse, se dirigea vers un étroit couloir. Morane et ses compagnons lui emboîtèrent le pas aussitôt.

Au fond du couloir s'ouvrait une petite porte en bois de teck, derrière laquelle s'amorçait un étroit escalier en pierre s'enfonçant dans les entrailles de la terre. Ballik s'y engagea et, toujours suivi par Bob et ses amis, déboucha bientôt dans un vaste caveau taillé à même le roc. Une odeur de moisissure y régnait et l'humidité coulait le long des murs incrustés de salpêtre. Dans un coin, un brasero rempli de braises rouges, rendait l'atmosphère tiède et lourde.

Le guérisseur posa le chaudron au centre du caveau et se tourna vers Morane.

— Quand la lune se lèvera pour la deuxième fois, dit-il, les puissances cachées auront accompli leur œuvre…

Bob tourna un regard interrogateur en direction de Leslie. Celui-ci souriait.

— Cela signifie que, dans deux nuits, la fermentation du mélange sera achevée et qu'alors seulement le remède pourra être administré au malade…

Une grimace plissa les traits du Français. Deux nouveaux jours d'attente, et il en restait huit avant l'échéance fatidique. Deux pour attendre la fin de la fermentation, deux autres sans doute pour pouvoir juger de l'effet du remède ; il lui faudrait donc joindre Timour, puis Djakarta et Paris en quatre jours. C'était court ; pourtant, sauf imprévu, il pourrait peut-être être de retour en France avec un jour ou deux de retard…

Mais, depuis le début, toute cette histoire s'était justement révélée pleine d'imprévu.

# Chapitre XV

Pour Morane, ces deux journées devaient s'écouler dans une tension grandissante. Dans l'après-midi du premier jour cependant, Leslie était venu le chercher dans la chambre qu'il occupait chez sir Harvey. L'Anglais paraissait fort excité.

— Venez jusqu'au palais, dit-il. Je vais vous fournir la preuve que ce sacripant de Ballik, sans le savoir bien sûr, préparait bien un antibiotique…

Intrigué, Bob avait suivi son compagnon jusqu'au palais. Là, accompagnés d'un porteur de torche, ils étaient descendus aussitôt dans le caveau où, la nuit précédente, le guérisseur avait déposé la marmite remplie de l'étrange mixture.

À la lueur de la torche, Morane put se rendre compte que toute la surface du liquide était maintenant recouverte par une sorte de voile épais.

— Voilà la moisissure en plein développement, expliqua Leslie. Une pareille croissance en moins de douze heures me paraît vraiment prodigieuse…

Le Français contemplait le liquide d'un œil sceptique.

— Voyons, George, dit-il au bout d'un moment, je ne suis guère un biologiste distingué, moi, et j'aimerais bien que vous m'expliquiez…

— Vous allez comprendre tout de suite, fit Leslie. Sans doute existe-t-il dans le sol de Jarawak une moisissure spéciale ne pouvant se développer en un autre endroit, les conditions nécessaires à sa croissance se trouvant réunies ici seulement. Traitée d'une façon appropriée, cette moisissure secrète une sorte de déchet possédant la propriété de détruire certains micro-organismes, dont sans doute le virus de la fièvre de Jarawak… Ces conditions de culture, vous les connaissez pour avoir vu Sandan Ballik opérer la nuit dernière. Un bouillon préparé à partir de cette

plante aux feuilles lancéolées poussant dans la clairière, et auquel on ajoute le sang de n'importe quel animal afin d'obtenir un apport de matières azotées. Plusieurs heures de fermentation dans cette cave humide et tiède, et voilà le résultat… Il nous reste maintenant à connaître l'efficacité réelle du remède. Si, après avoir absorbé une dose de cette mixture, Timour guérit, la science médicale aura sans doute fait un nouveau pas en avant…

Morane paraissait songeur.

— Puissiez-vous dire vrai, mon vieux, fit-il simplement.

*

* *

Tout le monde se trouvait à nouveau réuni dans les jardins du palais, et le chaudron, contenant la mystérieuse mixture, exposé encore à la clarté de la lune, auprès de la litière sur laquelle se trouvait étendu Timour Bulloc. Le malade semblait épuisé. La transpiration couvrait son visage au teint cendreux, et ces quelques jours avaient suffi pour le faire maigrir de moitié, ou presque. Il tenait les yeux clos et un souffle court et oppressé s'échappait d'entre ses lèvres décolorées.

Sandan Ballik s'était accroupi près du malade, pour se remettre à réciter sa longue litanie en l'honneur de *Douadilah*. Cette fois cependant, Morane ne marquait pas d'impatience, car il savait devoir se plier au rythme de la médication indigène, même si celui-ci lui paraissait d'une lenteur exagérée. Dans la lutte qu'il avait engagée contre le temps, ce n'était guère lui, Bob Morane, qui menait le jeu…

Finalement, le guérisseur se tut. Il détacha une petite coupe d'argent passée dans sa ceinture et la plongea dans le chaudron, la remplissant presque jusqu'au bord. Ensuite, il se pencha sur Timour, lui souleva la tête et approcha la coupe de ses lèvres. Le malade ouvrit les yeux, et une lueur d'espoir s'y alluma tout à coup. Il se mit à boire doucement, tentant de réprimer les frissons de fièvre secouant son grand corps. Quand la coupe fut vide, Timour se laissa retomber en arrière et referma les yeux, tandis qu'une expression d'intense soulagement envahissait ses traits soudain détendus.

Ballik se leva alors et, se tournant vers Morane et ses compagnons, dit d'une voix sous laquelle perçait le triomphe :

— Quand le soleil se lèvera, les mauvais esprits de la fièvre se seront enfuis…

Il se retourna et voulut saisir le chaudron pour en renverser le contenu sur le sol mais Bob, s'élançant, se dressa soudain entre le récipient et lui, l'empêchant ainsi d'achever son geste. Sandan Ballik se cabra sous l'outrage.

— Si le chaudron n'est pas renversé et son contenu absorbé par le sol, dit-il d'une voix pleine de grandiloquence, les forces cachées n'agiront pas…

— Elles agiront, répondit Bob fermement. À présent que le malade a absorbé le remède, plus rien ni personne ne peut intervenir. Si Timour guérit, c'est que ton remède est bon ; s'il ne guérit pas, c'est que ton remède ne vaut rien…

Les prunelles du guérisseur flamboyaient de colère.

— Le contenu du chaudron doit être absorbé par le sol, répéta-t-il.

Il voulut avancer d'un pas, mais Morane l'en empêcha. Le chaudron était devenu pour lui l'objet le plus précieux au monde, et il se sentait bien décidé à le défendre jusqu'au bout.

— Sandan Ballik a accompli sa mission, dit-il. Le reste ne le regarde plus, et le contenu du chaudron pourra servir à guérir d'autres malades…

Le guérisseur poussa un cri de rage et, tirant son kriss, voulut en frapper le Français, mais celui-ci lui saisit le poignet et le désarma sans effort. Le kriss tomba à terre et, aussitôt, de grands murmures de mécontentement montèrent du cercle des Malais assemblés. Bob savait que ces murmures s'adressaient à lui, mais il ne s'en souciait guère. Si le liquide contenu dans le chaudron possédait une vertu curative quelconque, il lui fallait le conserver, en rapporter un peu à Paris, où le docteur Léman pourrait s'en servir pour tenter d'arracher madame Neuville à la mort. Faute de pouvoir ramener la seconde perle rose, puisque cette dernière n'avait jamais existé, Bob ramènerait peut-être le remède à la fièvre de Jarawak. Comme les

murmures de mécontentement continuaient à monter vers lui, il se tourna vers Ashim.

— Si le remède est réellement efficace, cria-t-il, ce chaudron en contient sans doute assez pour guérir les malades de ton village, pour les arracher rapidement à la mort lente. Ces hommes qui crient sur moi ont peut-être chacun un membre de leur famille atteint de la fièvre, et j'agis dans leur intérêt en préservant le remède. Fais-les taire si tu le peux…

L'*orang kaya* n'hésita pas. Il était intelligent, brave et droit et, chez lui, la superstition ne prenait jamais le pas sur la raison. En plus, Morane était son ami ; il l'avait aidé à renverser la tyrannie du Sultan, et il lui fallait l'aider à son tour. Ashim se tourna vers les Malais et leur adressa quelques phrases brèves, dans leur langue. Aussitôt, le silence se fit. Voyant la partie perdue, Sandan Ballik n'insista pas et, tournant les talons, il s'éloigna à travers les jardins, en direction du palais.

Sir Harvey Jameson s'approcha de Morane et désigna Timour Bulloc, étendu sur sa litière.

— Nous allons l'emmener chez moi et exercer sur lui une surveillance de chaque instant, déclara-t-il. Pour se venger, Sandan Ballik pourrait venir lui planter son kriss en plein cœur. Je suppose que Timour vous est devenu fort précieux, à vous et à Leslie…

Le biologiste, qui s'était approché à son tour, se mit à rire.

— Précieux, Sir Harvey ? Jamais un cobaye n'a eu pour moi autant de valeur…

Morane considérait Timour avec une expression d'ironie teintée de pitié.

— Voilà quelques jours, fit-il remarquer, cet homme refusait de faire le moindre geste pour sauver la vie de madame Neuville. À présent, il sert à une expérience qui, si elle réussit, contribuera peut-être à sauver cette même vie. Tout compte fait, l'homme n'est pas toujours libre de commettre le bien ou le mal à sa guise et, souvent, le destin décide à sa place…

*

* *

Couché au fond de la chambre envahie par les premiers rayons du soleil, Timour Bulloc reposait paisiblement. Sa fièvre était tombée et le délire n'avait pas reparu. Avec inquiétude, Morane surveillait les gestes de George Leslie qui, penché sur le Sultan déchu, l'auscultait avec soin. Dans un coin de la pièce, sir Harvey Jameson, à demi allongé dans un fauteuil à bascule, considérait la scène avec son flegme tout britannique, sans qu'un seul trait de son visage manifestât un intérêt qui, pourtant, était réel.

Au bout d'un moment, Leslie se redressa et sourit. Ce sourire était de bonne augure mais, cependant, Morane n'osait interroger le biologiste.

— Sandan Ballik est un faiseur de prodiges, dit Leslie d'une voix grave. Timour présente tous les symptômes de la guérison complète et, dans quelques jours, il sera sur pied… Ce bouillon de sorcière contient réellement une drogue-miracle…

Comme mû par un ressort, Morane se dressa.

— Êtes-vous… certain ? interrogea-t-il. Tout à fait certain ?… N'y aura-t-il pas de rechute, comme chez madame Neuville ?

Leslie hocha la tête affirmativement.

— Voilà longtemps que j'étudie la fièvre de Jarawak, dit-il. C'est ma vieille ennemie, et je la connais bien… Les crises évoluant normalement durent plus longtemps – huit jours au minimum. Celle-ci a été coupée brusquement au quatrième jour. Croyez-moi, Bob, si je vous dis que le remède de Sandan Ballik est efficace, c'est qu'il l'est réellement…

Une soudaine fébrilité s'était emparée de Bob. Il se mit à marcher en long et en large, en disant :

— Il faut que je parte, il faut que je parte. J'ai échoué en ce qui concerne la perle rose, mais puisque j'ai le remède…

Leslie se mit à rire et acheva pour Morane :

— Puisque vous avez le remède, Bob, plus rien ne vous retient ici. Il suffira de transvaser une dose de ce remède dans un flacon de matière plastique – j'en possède plusieurs – et vous pourrez vous embarquer pour Timour et, de là, prendre l'avion à destination de Paris…

— Il vous suffira de prendre une des grosses vedettes à moteur de Timour, surenchérit sir Harvey. Ces vedettes sont très rapides, car c'était d'elles sans doute que le Sultan se servait pour transporter son opium à Timour, et avec une bonne provision d'essence et un pilote expert, vous pouvez avoir gagné Kupang ce soir encore, à condition bien sûr de partir sans retard…

Morane n'hésita pas. Ses amis s'occuperaient de Timour et se chargeraient de le remettre entre les mains des autorités indonésiennes quand celles-ci, alertées, débarqueraient à Jarawak. Quant à lui, sa mission sur l'île était achevée maintenant. À vrai dire, il n'avait trouvé qu'une fausse perle rose à la place de la vraie, mais le remède remplacerait avantageusement cette dernière.

— Je vais partir, dit Bob. Vous, George, voulez-vous vous occuper du remède, et vous, Sir Harvey, du bateau ? Pendant ce temps, je vais boucler mes bagages…

— Je les ai gardés soigneusement, dit Jameson. Je vais vous les faire apporter. Avec un peu de chance, vous pourrez avoir l'avion de ce soir pour Djakarta, et dans quatre jours vous serez à Paris… Il n'y a qu'un seul poste émetteur de radio dans toute l'île, et il se trouve dans le palais. Il n'y a pas si longtemps, il servait au seul usage de Timour Bulloc, mais à partir de maintenant, cet usage va s'étendre. Avant tout, je vais l'employer pour câbler à Kupang et vous faire retenir une place dans l'avion de Djakarta. Avec un peu de chance, vous serez demain à Java et, dans quatre jours, en France…

— Le ciel vous entende, fit Bob. Et vous, George, demeurerez-vous à Jarawak ?

Le biologiste hocha la tête gravement.

— Sans doute, répondit-il. Il me faut encore étudier la fièvre sur place et, aussi, analyser ce mystérieux bouillon de sorcière, voir s'il s'agit bien, comme je le pense, d'un antibiotique produit par une moisissure spéciale. Au cas où mes prévisions se réaliseraient, on pourrait appeler la nouvelle drogue, par exemple… Pernamycine. Oui, c'est cela, Pernamycine, du latin « perna »[6] qui veut dire « perle ».

— Va pour Pernamycine, dit Bob. Et la moisissure elle-même, comment la nommerez-vous ?…

Leslie parut réfléchir pendant un long moment.

— Pourquoi pas de votre nom ? demanda-t-il enfin. Quand j'aurai reconnu à quelle espèce elle appartient, je pourrai en faire suivre le nom par le terme « moranensis » ? Comme il s'agit probablement d'un streptomycètes, cela donnera « Streptomyces moranensis »…

Le Français fit la grimace.

— Tout ceci ne me va qu'à demi, dit-il. En acceptant, j'aurais l'impression de passer vivant à la postérité… Non, je propose de remplacer votre « moranensis » par « lesliensis », en souvenir de votre père, qui a perdu la vie en essayant de combattre la maladie. Il a plus de droit à cet honneur que quiconque…

*

* *

L'heure du départ était venue. Installé à bord de la vedette rapide devant l'amener à Kupang, Morane regardait ses amis, debout, sur les planches du wharf. Il y avait là George Leslie, sir Harvey, Ashim et Khalang. Peut-être ne le reverraient-ils jamais et, pourtant, au moment des adieux, les mots leur manquaient à tous. Peut-être parce que l'amitié profonde est muette et se passe des phrases et des gestes. Peut-être parce qu'avant même de se quitter, les hommes sentent déjà peser sur eux le poids du silence, voire de l'oubli.

Près de Bob, sur la banquette arrière, une valise et une serviette étaient posées. Dans la serviette, il y avait ce flacon de plastique contenant le remède qui, dans quelques jours, réussirait peut-être à arracher madame Neuville à la maladie et à la mort.

Le pilote mettait le moteur en marche, et la vedette frémit dans ses moindres membrures. Par-dessus la lisse, sir Harvey tendit un paquet soigneusement ficelé à Morane et cria :

— Ceci est un petit souvenir de vos amis de Jarawak. Ne l'ouvrez pas avant d'être arrivé à Paris. Ainsi, là-bas dans le froid,

vous vous souviendrez des heures passées ici, en notre compagnie. Surtout, ne l'ouvrez pas avant Paris…

Du geste, Bob rassura le vieil Anglais à ce sujet. Il ouvrit sa valise et y plaça le paquet. Déjà la vedette s'éloignait du wharf et, de toute la redoutable aventure que Morane venait de vivre, il n'y eut plus alors que des mains qui s'agitaient.

# Chapitre XVI

Les lumières de Kupang étaient à présent toutes proches. Il restait à franchir quelques centaines de mètres seulement avant d'atteindre le port des goélettes, d'où Morane était parti peu de temps auparavant. Bob consulta sa montre. Il était onze heures du soir et si aucun contretemps ne se présentait, il n'aurait aucune peine à prendre l'avion de minuit pour Djakarta.

Doucement, son moteur arrêté, la vedette alla s'accoter au wharf et s'immobilisa entre un schooner et une jonque chinoise. Sa valise et sa serviette à la main, Morane sauta sur le wharf et, après avoir fait ses adieux au pilote de la vedette, s'avança le long des planches, en direction du quai. L'optimisme le poussait à présent, car, non seulement la traversée avait été excellente mais, en outre, son voyage à Jarawak avait porté finalement ses fruits.

Le wharf était mal éclairé, et Bob devait prendre garde aux planches branlantes, basculant comme des pièges sous ses pas. Finalement, il prit pied sur le quai et tenta de s'orienter. Alors, quelqu'un le héla. Une voix sifflante, qu'il connaissait bien. Bob se retourna. Un sourire obséquieux sur son visage mou et plissé, Bohr Groschag s'avançait vers lui.

— Commandant Morane, dit-il, je vous attendais. Heureux de voir que vous avez réussi à vous tirer sain et sauf de l'enfer de Jarawak…

Bob serra la main que le Hongrois lui offrait. Il se demandait comment Groschag pouvait l'attendre, puisque personne n'était prévenu de son arrivée à Timor. Le gros homme sourit.

— Je sais ce que vous pensez, dit-il, mais je vais vous expliquer comment j'ai eu vent de votre arrivée. Ce matin, on a câblé de Bandar, pour demander au bureau de la Garud Airline de vous réserver une place dans l'avion de Djakarta. Or, l'employé de la Garud est un de mes amis. Je lui avais parlé de vous et, quand il

m’a annoncé votre arrivée, je me suis offert pour venir vous prendre…

« Sir Harvey a tenu parole, pensa Bob. Il a télégraphié comme il me l’avait promis… » Pourtant, il s’étonnait de la soudaine serviabilité du Hongrois. Une fois encore, celui-ci parut deviner sa pensée.

— Ne croyez pas, Commandant Morane, que ma présence ici ait des raisons tout à fait désintéressées. Je n’oublie guère votre ami puissant de l’ambassade d’Indonésie, à Paris, et mieux vaut l’obliger deux fois plutôt qu’une…

Morane se sentit soudain soulagé, car cette explication cadrait avec le personnage. Un Groschag soudain devenu serviable l’inquiétait, mais le même Groschag, s’il se présentait cyniquement sous son vrai jour, le rassurait au contraire.

Le Hongrois désigna une Chevrolet vétuste arrêtée à l’écart, près d’une palissade.

— J’ai ma voiture là-bas, dit-il. Ainsi, vous arriverez à l’aérodrome avec une confortable avance. À propos, mon contremaître part lui aussi pour Djarkarta et il nous accompagne. Cela ne vous dérange pas, j’espère…

Bob secoua la tête.

— Bien sûr que non, dit-il.

Groschag lui avait pris la valise des mains. Il ouvrit une des portes de la voiture et jeta la valise sur le siège arrière, où un homme se trouvait déjà assis. C’était un Malais comme tous les autres et, à cause de l’obscurité, Bob ne put discerner ses traits. Il ne chercha d’ailleurs pas non plus à le faire car, tout ce qui comptait à présent pour lui, c’était de gagner l’aérodrome de Penfui au plus vite.

Morane s’assit à l’avant, près de Groschag, et la voiture démarra. Elle roulait depuis quelques instants seulement quand soudain, le Hongrois eut un léger sursaut, comme s’il se rappelait soudain quelque chose.

— J’oubliais, dit-il. Il y avait une lettre à votre adresse, au bureau de la Garud. Je me suis permis de vous l’apporter. Une lettre de France…

Continuant à conduire d'une seule main, il fouilla dans la poche de sa veste et en tira une enveloppe pliée en deux, qu'il tendit à Morane. D'une main fébrile, celui-ci ouvrit le pli et en tira la lettre elle-même. À la pauvre lueur du tableau de bord, il lut :

*Paris, le 5 avril…*

*Mon cher Bob,*

*Depuis votre départ de Timour, je n'ai plus reçu de vos nouvelles. Mais sans doute ne peut-on guère écrire aisément de l'endroit où vous vous trouvez, sinon je ne doute pas que vous l'auriez fait. Ici, l'état de madame Neuville a soudain empiré, et je ne pense pas que la perle rose puisse encore contribuer à la sauver. Un remède psychologique n'aurait plus aucune valeur à l'heure actuelle. Seule, une thérapeutique appropriée pourrait encore arracher la pauvre vieille dame à la mort, et encore faudrait-il faire vite. En outre, comme vous le savez, nous ne possédons pas le médicament en question, puisqu'il est encore inconnu. Je vous écris ces quelques mots pour vous dire que, si vous n'avez pas encore réussi à obtenir la perle, il est inutile de vous tourmenter davantage à son sujet. Tout est perdu. Vous avez tenté l'impossible, j'en suis certain, et vous n'y pouvez rien. Personne n'y peut rien.*

*Amicalement vôtre.*

*Jacques LEMAN*.

Morane jeta un nouveau coup d'œil à la date. La lettre avait été écrite le 5 avril, et on était le 11. Il y avait donc à peine six jours de cela, et peut-être arriverait-il encore à temps à Paris avec le remède.

— Mauvaises nouvelles ? interrogea Groschag.

Le Français hocha la tête.

— Si je devais choisir, répondit-il, je dirais plutôt mauvaises, en effet…

Groschag tourna légèrement la tête vers son voisin. Il y avait un mauvais sourire sur ses lèvres flasques.

— Je me disais bien qu'il s'agissait de mauvaises nouvelles. Au point où vous en êtes, vous ne pouvez d'ailleurs plus qu'en recevoir de mauvaises, Commandant Morane…

Bob n'eut pas le temps de s'étonner de cette dernière remarque. Il sentit contre sa nuque le contact d'un corps froid. En même temps, dans le miroir du rétroviseur, il aperçut le visage du Malais penché vers lui. Aussitôt, il le reconnut. C'était le même personnage qui, lors de son premier passage à Kupang, l'avait assailli dans sa chambre de l'hôtel « Ahru ». Quant au corps froid dans sa nuque, il s'agissait, à n'en pas douter, du canon d'un revolver.

— Que signifie ceci ? interrogea Morane.

Le Hongrois freina, et la voiture s'immobilisa au bord de la route déserte.

— Cela signifie tout simplement que votre voyage s'arrête ici, fit le gros homme. C'est à dire que « ce » voyage s'arrête ici. Car vous allez bientôt en entreprendre un autre, le grand voyage…

Les traits de Morane se durcirent. Il savait à présent ce que signifiait la présence du Hongrois sur le quai. C'était Groschag qui, lors de son premier passage à Kupang, lui avait envoyé, ainsi qu'à Leslie, un de ses hommes de main.

Mais pourquoi cet homme de main avait-il tenté de les dissuader, par la force, de se rendre à Jarawak ? Un rapport quelconque devait exister entre Groschag et Timour Bulloc. Mais lequel exactement ?

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous voudriez me tuer, ou me faire tuer, dit Morane à l'adresse du Hongrois.

Un mauvais sourire plissa davantage encore la face lunaire de Groschag.

— Voilà deux jours, Commandant Morane, expliqua-t-il, j'ai appris la chute de Timour par le patron d'un cotre arrivant justement de Bandar. Or, il se fait que le Sultan et moi avions des intérêts communs…

— Des intérêts communs ?… Mais vous me disiez…

— Je vous ai dit que Timour possédait la férocité du tigre, que c'était un tyran cruel et barbare et qu'en outre il était un peu dérangé du côté de la cervelle. Bien sûr, je vous ai dit tout cela, et je vous le

répète. Je vous répète aussi que, malgré tout cela, Timour et moi avions des intérêts communs, des intérêts commerciaux…

Tout à coup, la lumière se fit dans l'esprit de Bob. Il savait à présent pourquoi le Hongrois avait tenté de l'empêcher de se rendre à Jarawak.

— L'opium, dit-il. Timour et vous trafiquiez l'opium ensemble…

Groschag approuva d'un mouvement de tête.

— Votre perspicacité vous honore, Commandant Morane, dit-il. Là-bas, à Jarawak, Timour cultivait et préparait l'opium. Ensuite, il le faisait conduire ici par ses vedettes rapides, et je me chargeais de la vente… Quand vous êtes venu me trouver pour me demander de vous procurer le moyen de gagner Jarawak, j'ai tenté de vous décourager. Comme vous ne vouliez pas entendre mes raisons, je vous ai envoyé Smaïl mais, si celui-ci a réussi à donner une petite leçon de prudence au médecin anglais qui vous accompagnait, il a échoué auprès de vous. Alors, j'ai décidé de vous laisser malgré tout gagner Jarawak, persuadé que le Sultan parviendrait, lui, à vous empêcher de mettre le nez dans nos petites affaires.

Sans en avoir grande envie, à cause du revolver toujours appuyé sur sa nuque, Bob se mit à rire doucement. Un rire sonnant un peu faux.

— Malheureusement, tout a finalement tourné contre vous, fit-il remarquer. Timour est dégommé, j'ai découvert les plantations de pavots et, avant longtemps, les autorités Indonésiennes prendront les choses en main à Jarawak. Votre petit trafic est fini, Groschag…

Un ricanement de mauvais augure échappa au Hongrois.

— Peut-être, répondit-il, peut-être… Mais vous êtes fini vous aussi, Commandant Morane. J'aime me venger et, cette fois, Smaïl ne vous ratera pas…

La main de Bob se crispa sur la poignée de la serviette posée sur ses genoux. Il allait essayer de fuir si l'occasion s'en présentait, et il ne voulait à aucun prix laisser derrière lui le flacon contenant le précieux remède.

Groschag avait ouvert la portière.

— Descendez, dit-il d'une voix dure.

Morane obéit et fit face à Smaïl qui, tout en continuant à le tenir sous la menace de son arme, descendait de voiture lui aussi. Brusquement, le pied droit de Bob se détendit, heurtant la portière avec une violence inouïe, la portière frappa le Malais en pleine poitrine et le rejeta en arrière.

Déjà Bob filait à toute allure dans la direction d'où était venue la voiture. Plus loin, il bifurquerait à travers la campagne et tenterait de regagner l'aérodrome par ses propres moyens. Mais il avait à peine franchi cinquante mètres quand les premières balles, mal ajustées heureusement, sifflèrent autour de lui. Peu soucieux d'être touché, il se jeta à plat ventre sur le côté de la route et, tenant toujours la serviette dans sa main crispée, se fit rouler derrière une haie de cactus. Bientôt, il entendit des bruits de pas, et les silhouettes de Groschag et de Smaïl se découpèrent dans la demi obscurité. Les deux hommes parlaient en malais, et Bob ne parvenait guère à saisir complètement le sens de leurs paroles. Pourtant, il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'ils parlaient de lui.

Groschag et le Malais étaient à présent tout proches. Ils scrutaient les ténèbres autour d'eux pour tenter de découvrir le Français. Si Smaïl, ou Groschag, avait été seul, Bob aurait tenté sa chance dans un corps à corps. Pourtant, il doutait de pouvoir triompher des deux hommes. Alors, sa main, posée sur le sol, heurta un corps rond. Aussitôt, Bob s'assura de sa nature : une pierre ronde et polie, grosse à peu près comme le poing. Il posa la serviette et chercha une seconde pierre, mais il n'en trouva guère, sauf quelques-unes de petite taille, impropres à servir efficacement de projectiles.

« Une seule pierre, et deux adversaires, songea Bob. Il faudra que je m'en tire de cette façon. Je me suis laissé prendre comme un vulgaire débutant au piège de Groschag, et je dois me débrouiller pour en sortir. Smaïl tient le revolver, à lui donc de déguster d'abord… »

Lentement, Morane se dressa au-dessus de la haie de cactus. La mince silhouette du Malais se découpait, à quelques mètres à peine. Non loin, on distinguait celle, plus massive de Groschag.

La main de Bob décrivit une courte trajectoire, et la pierre fila vers son but. Touché en plein front, Smaïl battit l'air des bras et tomba en arrière, assommé. Déjà, le Hongrois s'était retourné, mais Morane, plongeant à travers les cactus et sans se soucier des épines qui le déchiraient cruellement, se précipitait sur lui. Le gros homme tenta bien de résister, mais il ne pouvait vraiment rien contre un Bob Morane déchaîné. Un crochet du gauche l'atteignit au creux de l'estomac, puis une droite à la pointe du menton, et il tomba inanimé sur le sol.

Sans prendre le temps de souffler, Bob tira les deux hommes sur le côté de la route. « Ainsi, pensa-t-il, ils ne risqueront pas de se faire écraser par quelque voiture. Des chenapans de cette espèce méritent d'être livrés à la justice et, tôt ou tard, ils finiront bien par tomber dans ses filets… »

Jugeant inutile de s'attarder davantage s'il voulait quitter Timour le jour même, Bob récupéra la serviette laissée derrière la haie de cactus et regagna la voiture de Groschag. Quelques secondes plus tard, il roulait à tombeau ouvert en direction de l'aérodrome de Penfui.

*

* *

Quand Bob se présenta aux bureaux de l'aérodrome, il ne payait guère de mine. Ses vêtements étaient déchirés et les épines de cactus avaient marqué son visage et ses mains de longues traînées sanglantes. Il tendit son passeport à la jeune Indonésienne chargée de la réception des voyageurs.

— Mon nom est Robert Morane, dit-il. On vous a télégraphié de Jarawak pour me réserver une place dans l'avion de minuit à destination de Djakarta…

La jeune fille consulta une liste. Au bout d'un moment, elle releva la tête.

— C'est exact, Monsieur Morane, dit-elle. Votre nom est inscrit ici. L'avion part dans un quart d'heure. Avez-vous votre billet ?

Morane eut un signe de dénégation.

— Non, dit-il. J’ai eu un petit accident en venant ici, et je n’ai guère eu le loisir de passer par Kupang. D’ailleurs, les bureaux de votre compagnie doivent être fermés à cette heure. Peut-être a-t-on déposé mon billet ici…

La jeune fille fouilla sous le comptoir et en tira finalement un petit carnet allongé.

— Vous aviez raison, Monsieur Morane, dit-elle, voici votre billet. Il vous reste à le payer et à remplir votre fiche d’embarquement…

Elle se tut et toucha la joue de Morane, là où une longue griffure marquait la peau brune.

— Vous devriez faire soigner cela, dit-elle.

Morane sourit.

— Bien sûr, dit-il, mais je n’en aurai guère le loisir avant d’être arrivé à Djakarta. Évidemment, on peut mourir d’une piqûre de cactus, mais cela ne sera guère pour cette fois, espérons-le…

*

* *

Un quart d’heure plus tard, il se trouvait installé confortablement dans l’avion, envisageant l’avenir avec sérénité. Il avait fini par mener à bien sa mission et se sentait content de lui-même. Avec un peu de chance, tout portait à croire que madame Neuville serait finalement arrachée à la mort.

Ce fut seulement quand Morane arriva à Djakarta qu’il s’aperçut que la serviette contenant le flacon au remède avait été percée d’une balle. La balle avait traversé le flacon lui-même, et le précieux liquide s’était perdu.

# Chapitre XVII

Singapour, Bangkok, Calcutta, Karachi, Beyrouth, Zurich, Amsterdam. Ces villes s'alignaient sur la route du retour, telles ces stations d'un douloureux chemin de croix. Quand Bob s'était aperçu que le remède à la fièvre de Jarawak, but final de tous ses efforts, était perdu, il avait tout d'abord pensé regagner Bandar. Pourtant, il avait vite renoncé à ce projet car, cette fois, il aurait assurément rejoint Paris trop tard pour sauver madame Neuville qui, s'il fallait en croire le docteur Léman, n'avait plus guère pour longtemps à vivre. Découragé, Morane avait donc décidé d'abandonner et de rentrer en France, et c'était la mort dans l'âme qu'il avait pris l'avion devant le ramener en Europe. Il n'avait rien retiré de cette aventure, que de l'amertume. Pas même le moindre petit témoin de ses combats car, dans sa hâte de quitter Jarawak, il avait oublié l'écrin contenant la fausse perle rose sur la table de sir Harvey.

À présent, le gros quadrimoteur de la K.L.M. fonçant dans la nuit, approchait de Paris. Dans quelques minutes, il se poserait sur l'aérodrome du Bourget, et tout serait fini.

Ces quelques minutes s'écoulèrent rapidement et ce fut dans une demi-torpeur que Bob descendit de l'appareil, traversa le terrain et passa au guichet des passeports, puis dans la salle de la douane. Là, un douanier posa la main sur une valise et demanda :

— À qui appartient celle-ci ?

Comme aucun des passagers ne daignait répondre, le gabelou dit encore :

— Alors, cette valise n'est à personne ?

À ce moment seulement, Morane s'aperçut que c'était la sienne. Il s'approcha et dit :

— Elle est à moi…

Le douanier le toisa des pieds à la tête avec un peu de mépris, car Bob avec son menton mal rasé et ses joues creuses ne payait

guère de mine.

— Vous en avez mis du temps pour répondre, fit remarquer le gabelou.

Le service de nuit mettait sans doute l'honorable fonctionnaire de mauvaise humeur, mais Morane se trouvait plus mal disposé encore, et il se sentait de taille à mordre un serpent à sonnettes. Il regarda le douanier avec des yeux durs et jeta :

— Tout le temps pour répondre. On est en démocratie, ici…

Cette fois, le douanier sourit, à la façon d'un loup sur le point de croquer un agneau.

— Bien sûr, dit-il calmement, on est en démocratie… Qu'y a-t-il dans cette valise ?

Morane haussa les épaules.

— Des objets personnels, répondit-il, et rien d'autre…

— Ouvrez-la !

— Mais puisque je vous dis qu'il y a là uniquement des objets personnels…

— Ouvrez-la, vous dis-je…

Bob eut un mouvement d'impatience. Pourtant, il jugea inutile d'insister.

— C'est bon, dit-il, puisque vous avez du temps à perdre…

Il déboucla la valise et l'ouvrit. Le douanier en inspecta soigneusement le contenu. Finalement, il tomba sur le paquet remis à Morane par sir Harvey Jameson, juste avant son départ de Jarawak.

— Qu'y a-t-il dans ce paquet ? interrogea encore le gabelou.

Ce qu'il y avait dans ce paquet ? Morane n'en savait rien lui-même. En le lui remettant, sir Harvey lui avait dit : « C'est un petit souvenir de vos amis de Jarawak. Surtout, ne l'ouvrez pas avant d'être arrivé à Paris… » Bob avait promis et, par la suite, il n'avait plus songé au paquet.

— Ce qu'il y a dans ce paquet ? fit-il. À vrai dire, je n'en sais rien. Des amis m'ont offert un petit cadeau et…

Sous les yeux soupçonneux du douanier, il fit sauter la ficelle fermant le paquet et déroula le papier. À l'intérieur, dans une boîte de carton, il y avait un écrin, dans lequel Morane reconnut celui

renfermant la fausse perle rose, et deux petits sacs de toile. Et aussi un court billet, écrit de la main de sir Harvey. « Bob, vous êtes venu ici pour en ramener une perle de grande valeur, mais vous n'en avez trouvé qu'une en verre, en même temps que de la terre et des feuilles magiques. Gardez tout cela en souvenir de nous… »

Mû par une sorte de frénésie dévorante, Bob ouvrit les deux sacs de toile. Dans l'un, il y avait de la terre ; dans l'autre, de longues feuilles lancéolées, roulées en boule et à peine fanées. Cette même terre et ces mêmes feuilles dont Sandan Ballik s'était servi pour distiller le miraculeux remède.

Le douanier s'était emparé de l'écrin et l'avait ouvert. Il considéra longuement la perle et commença, d'une voix mauvaise :

— Le trafic de perle, mon ami…

Morane l'interrompit.

— Pour tout vous dire, cette perle est fausse. Si vous me l'achetez pour vingt francs, je ferai une riche affaire… Mais avant tout, il me faut donner un coup de téléphone…

— Votre avocat ?

— Non, fit Bob, mon docteur…

Déjà, emportant les deux sacs contenant respectivement la terre et les feuilles, il courait vers une des cabines téléphoniques aménagées au fond de la salle…

*

* *

— Mais, docteur, puisque vous me certifiez qu'un remède efficace pourrait seul encore sauver madame Neuville, vous devez m'écouter. J'ai la terre et les feuilles magiques. Trouvez une cave bien chaude et humide, deux litres du sang d'un animal quelconque et dans trois jours, nous aurons ce remède à notre disposition…

À l'autre bout du fil, la voix du docteur Léman haussa d'un ton.

— Écoutez, Bob, malgré toute l'amitié que je vous porte, je n'aime guère ce genre de plaisanterie. Vous arrivez du diable vauvert et vous me réveillez en pleine nuit pour me parler d'une cave humide et de terre et de feuilles magiques. Le soleil de Jarawak…

— Il ne s’agit pas ici du soleil de Jarawak, interrompit Morane, mais plutôt de la lune… Non, ne soyez pas impatient et laissez-moi vous expliquer. Je vous dis qu’il y va de la vie de madame Neuville, et jamais je n’ai été plus sérieux.

Bob parla longuement. Quand il eut terminé, Léman s’exclama :

— Mais, si tout ce que vous me dites est vrai, votre guérisseur m’a tout l’air d’avoir préparé un antibiotique. La cave humide est significative à ce point de vue…

— George Leslie pense la même chose, dit encore Morane.

— Et vous me dites que cette mixture a guéri en quelques heures un homme atteint de la fièvre de Jarawak ?

— Je vous l’affirme, appuya Bob. Timour Bulloc se trouvait en pleine crise, et le remède l’a sauvé. En quittant Jarawak, j’avais moi-même emporté une certaine quantité de ce remède à votre intention, mais il a été perdu. Par contre, je possède un peu de cette terre et de ces feuilles employées par le guérisseur pour la préparation du liquide, et nous devons tenter de répéter l’opération au bénéfice de madame Neuville. Vous allez peut-être penser que je vous demande là de vous livrer à du travail de sorcier ou de rebouteux, mais…

— Je me livrerais à n’importe quel travail s’il s’agit de sauver une vie humaine, coupa Léman. Prenez un taxi et venez chez moi avec votre terre et vos feuilles. Nous nous mettrons au travail cette nuit même, et si votre bouillon est efficace, nous le saurons bientôt…

# Chapitre XVIII

*Jarawak, le 30 mai…*

*Cher vieux garçon,*

*Sir Harvey et moi avons reçu de vos nouvelles avec la plus délirante des allégresses. La guérison de madame Neuville qui, nous l'espérons, se remettra rapidement de la grande faiblesse qui l'oblige à garder encore la chambre, cette guérison, dis-je, nous a surtout comblés de joie, non seulement à cause des conditions dans lesquelles elle a été acquise, mais aussi parce que nous avons ainsi une fois de plus la preuve de l'efficacité du nouveau remède. En outre, cette réussite est la plus belle récompense à vos efforts. Ainsi, vous n'aurez guère risqué votre vie en vain.*

*Il s'agit bien d'un antibiotique buvable produit d'une moisissure microscopique, que je suis parvenu à isoler et à cultiver. La drogue elle-même s'appellera, suivant votre désir, Pernamycine et le champignon, qui appartient au genre « streptomyces », Streptomyces lesliensis. Je ne voudrais pas anticiper, ni faire preuve d'un optimisme exagéré, mais il est fort possible que le nouvel antibiotique puisse également guérir d'autres affections que la fièvre de Jarawak, et je me propose de l'essayer contre différentes maladies tropicales comme la fièvre jaune, la peste et les spirochètes… Quand mon travail sera terminé, ici à Jarawak, d'autres pourront s'occuper de la production industrielle de la Pernamycine, mais tout cela ne pourra sans doute être mené à bien avant deux ans…*

*À Jarawak, les événements se sont précipités. Un délégué du gouvernement indonésien est débarqué sur l'île avec de la troupe. Les choses ont rapidement été remises en ordre. Timour Bulloc déchu de ses droits, sera transféré à Djakarta, où il aura à répondre de ses actes. Il sera surtout interrogé sur ce commerce de l'opium*

*auquel il se livrait, comme vous le savez, en compagnie de notre vieil ami Bohr Groschag. Celui-ci a été appréhendé, ainsi que le dénommé Smaïl auquel je dois la plus solide correction de mon existence. Heureusement, si j'en juge par ce que vous me racontez dans votre lettre, vous m'avez bien vengé depuis. Ce cher commandant Morane, toujours le cœur sur la main… et une pierre dans l'autre. J'aurais voulu être présent quand Smaïl a reçu votre projectile en plein front. Mais ne nous laissons pas aller à des sentiments de basse vengeance. Bravo quand même pour ce coup au but.*

*Pour le moment, on se demande ici à Jarawak qui prendra en mains les destinées de l'île. On parle sérieusement d'Ashim. Celui-ci, vous ne l'ignorez pas, est fort aimé des habitants de l'île, et le gouvernement de Djakarta ferait le meilleur des choix en lui faisant confiance. Sir Harvey est intervenu personnellement à ce sujet auprès du délégué indonésien, et ce dernier semble écouter notre ami avec déférence, tout à fait comme si sir Harvey était un personnage avec lequel il faut compter ou que l'on doit ménager. Strictement entre nous, je me demande s'il n'appartient pas « réellement » à l'Intelligence Service. Vous savez, sir Harvey Jameson, agent secret… Cela n'empêche d'ailleurs pas notre ami d'organiser un service de bateaux qui reliera Timour à Jarawak. Sir Harvey parle aussi de faire construire des hôtels et d'organiser le tourisme dans l'île. Tout cela comme s'il en avait encore pour cent ans à vivre. Et, toujours strictement entre nous, je crois vraiment qu'il en a encore pour cent ans à vivre.*

*Ainsi, dans toute cette aventure, les mauvais seront punis et les bons récompensés. Timour, Groschag et Smaïl connaîtront la paille humide des cachots. J'ai découvert le remède à la fièvre de Jarawak, sir Harvey vivra encore cent ans, Ashim gouvernera l'île, madame Neuville est hors de danger et vous… vous avez la fausse perle rose. Elle ne vaut pas beaucoup d'argent, mais je suis certain que vous ne voudriez pas vous en séparer pour une fortune. Croyez-moi, c'est une perle très rare…*

*Si vous revenez jamais à Jarawak, ne manquez pas de m'en aviser. Je vous emmènerai à la chasse aux moisissures, et sir*

*Harvey vous fera faire le circuit touristique de l'île. Sincèrement vôtre.*

*George LESLIE.*

Bob Morane reposa la lettre sur son bureau. Il ouvrit un tiroir et y prit : l'écrin contenant la fausse perle rose. Longtemps, il contempla celle-ci, puis il sourit.

— George a raison, murmura-t-il. Cette perle est seulement un peu de verre, d'écailles de poisson et de teinture rose. Personne ne voudrait l'acheter pour dix francs. Et pourtant, depuis que je la possède, je suis un homme riche…

FIN

# LA DÉCOUVERTE DES ANTIBIOTIQUES

Nous sommes en 1928, à Londres, par une belle matinée de septembre. Le professeur Alexandre Fleming vérifie une culture de Staphylocoques qu'il a laissée devant la fenêtre ouverte de son laboratoire, à l'université. Avec surprise, il s'aperçoit qu'une spore de moisissure verte, apportée par le vent, s'est déposée sur la plaque de métal et a littéralement semé la mort parmi les microbes, Cette moisissure verte, appelée *Penicillum notatum,* représente une des formes les plus inférieures de la vie végétale et, même, de la vie tout court. Pourtant, ce fut elle qui, grâce au hasard, devait révolutionner la science médicale et inaugurer le règne miraculeux des antibiotiques.

Prélevant la particule de moisissure, Fleming entreprit de l'étudier pour essayer de découvrir la nature du principe qui détruisait les Staphylocoques. Mais ses travaux trouvèrent peu d'échos parmi les cénacles de la médecine, bien trop occupés à découvrir les sulfamides, ces antibiotiques chimiques aux effets parfois sensationnels, mais, hélas, souvent limités. Après un instant de curiosité, on laissa donc Fleming à ses moisissures et l'on parla d'autre chose.

Pourtant, en 1941, le Dr Howard Florey, de l'Université d'Oxford, se souvint des travaux de Fleming. Le monde en guerre avait besoin d'une drogue miraculeuse destinée à préserver les blessés de l'infection. Florey entreprit donc la culture de la moisissure verte de Fleming et la livra ensuite aux chimistes qui entreprirent d'en isoler l'agent bactéricide. Un milligramme de la poudre blonde qui en fut finalement tirée se révéla capable de tuer les Staphylocoques contenus dans 75 litres de bouillon de culture. La Pénicilline était

née. Jamais la science n'avait assisté à un tel prodige depuis les découvertes de Pasteur : le nombre de décès par blessure de guerre tomba à moins de 5 %. Désormais, tous les biologistes allaient se pencher sur le monde des moisissures et en tirer de nouvelles drogues antibiotiques aux noms sonores et aux effets proprement miraculeux.

À vrai dire, les vertus guérisseuses des moisissures sont connues depuis fort longtemps. Il y a mille ans, les pêcheurs de la mer Égée pansaient leurs plaies en y appliquant des emplâtres de pain moisi. Et l'on avait remarqué également que, dans les caves où est entreposé le roquefort, ce fromage célèbre pour son goût âpre dû à une moisissure verte, les ouvriers chargés des manipulations ne s'enrhumaient jamais, pas plus que leurs blessures ne s'envenimaient. Cela n'étonnera plus personne quand on saura que le nom scientifique de cette moisissure du roquefort a pour nom *Penicillum roquefortis* et est une cousine très germaine de la célèbre *Penicillum notatum* du professeur Fleming. En 1921, le belge Gratia guérit un de ses camarades d'études avec un extrait de champignon. Mais il ne poursuit pas ses recherches, qui restent sans résultat, et bien d'autres choses semblables…

Mais les champignons sont, eux aussi, des moisissures, des moisissures géantes, et l'un d'eux, le mousseron blanc comestible *(Clitocybe gigantea),* pousse ses vertus antibiotiques jusqu'à détruire l'herbe des campagnes qui, sur de vastes cercles, appelés « ronds des sorcières » par les paysans, jaunit et dépérit sans offrir cependant aucune marque de putréfaction. Ce fut le professeur Holland, de Montpellier qui, en 1945, établit le premier un rapport entre la destruction de l'herbe des « ronds de sorcières » et la présence des mousserons. Chassant un jour dans le Vercors, il tomba en arrêt devant un de ces cercles d'herbes jaunies et se demanda pourquoi cette herbe ne se décomposait pas. Les paysans donnaient à ce phénomène des raisons magiques. Holland devina que le mousseron blanc sécrétait une substance qui, tout en faisant dépérir l'herbe, y tuait en même temps les ferments de

décomposition. Un rêve était né dans l'esprit du savant et, après de longs mois de travail, Holland réussissait à isoler, à partir du mousseron blanc, un nouvel antibiotique, la Clitocybine, qui fut essayée sans trop de succès, semble-t-il, dans le traitement de la tuberculose.

Déjà, en 1943, deux savants américains, Henley et Johnson, avaient découvert la Bacitracine, qui se révéla capable de guérir en application externe un grand nombre de maladies et d'accidents cutanés, comme les brûlures, les dermatoses infectées, la furonculose, l'orgelet, l'impétigo, le panaris. Et en 1946, Waksman (U.S.A.) et son aide René Jules Dubos (France), isolaient la Streptomycine.

Depuis plus de vingt années, les deux savants se demandaient pourquoi les morts ne pourrissaient pas la terre des cimetières et pourquoi, si l'on déterrait un cadavre au bout de quelques jours, on n'y trouvait plus aucune trace de microbes. Ainsi furent décelées les vertus antibiotiques de la terre. Elles aussi étaient dues à des moisissures. C'est à partir de l'une d'elle, le *Streptomyces griseus,* que, finalement, la Streptomycine fut isolée. Waksman et Dubos finirent par la découvrir également dans le gésier du poulet, mais Waksman n'en continua pas moins à dire, en émiettant une motte de terre entre ses doigts : « Les remèdes sont dans notre jardin ».

La Streptomycine se révéla une arme efficace contre le terrible bacille de Koch de la tuberculose. Toutefois, le nouveau médicament doit être employé avec beaucoup de précautions, son absorption pouvant notamment, par son action sur les canaux semi-circulaires de l'oreille, engendrer des troubles moteurs chez le patient. Par ailleurs, le bacille de Koch peut devenir « résistant à la Streptomycine » en cas d'usage inconsidéré du produit. Waksman, non content de cette découverte rendant l'espoir à des millions de malades, y ajoutait, en 1949, la Néomycine, essayée elle aussi comme traitement de la tuberculose, mais malheureusement beaucoup plus toxique.

Presque en même temps que Waksman et Dubos isolaient la Streptomycine, le Français Sartory découvrait, lui, la Tomatine. Sartory avait en effet remarqué que le jus de tomates fraîches empêchait la germination du cresson et, aussitôt, il tira un nouvel antibiotique des feuilles du tomatier. Au cours des expériences, la Tomatine fit preuve d'efficacité dans le traitement des maladies de la peau. Aux États-Unis, on tente à présent de tirer de nouveaux médicaments de la pomme de terre, du poivre, du chou. Ces recherches donnent encore plus de poids à l'aphorisme du professeur Waksman : « Les remèdes sont dans notre jardin ».

De son côté, en 1947, le docteur vénézuélien Burkolder ramenait des jungles de son pays un nouveau champignon, dont il tira la Chloromycétine, qui devait être employée avec succès dans le traitement de maladies comme la fièvre typhoïde, le typhus, la coqueluche, la pneumonie, ainsi que contre la furonculose. Peu de temps après on parvint à fabriquer de toutes pièces la Chloromycétine par des procédés purement chimiques – le produit reçut le nom de Chloramphenicol.

Isolée en 1949 par le savant américain Benjamin Dugger, l'Auréomycine, extraite d'une moisissure dorée *(Streptomyces auréofacium),* devait rapidement se révéler comme étant l'un des antibiotiques les plus efficaces et à l'emploi le plus aisé. Alors que la Pénicilline devait, dans la plupart des cas, être administrée par injections massives, l'Auréomycine, elle, pouvait – comme d'ailleurs la Chloromycétine – être absorbée par voie buccale, d'où une plus grande facilité de maniement. Dès les premiers essais, la nouvelle drogue-miracle manifesta une efficacité extrêmement grande dans le traitement de la dysenterie microbienne, de la pneumonie, des fièvres ondulantes, de la coqueluche, de maladies dues à des microbes, tels que le Streptocoque, le Pneumocoque ou le Staphylocoque, et de quelques maladies à virus. Cette fois, la découverte du médicament ne devait rien au hasard, comme dans le cas de la Pénicilline. Dugger travaillait dans les laboratoires Lederle, de l'American Cyanamid Company, à Pearl River. Il y étudia systématiquement, l'une après l'autre, des milliers de souches de

moisissures provenant d'échantillons de terres venus de tous les coins du monde. Finalement, la plus active de ces couches, la couche A337, fut retenue.

La toxicité minime de la nouvelle drogue permit un grand nombre d'expériences. Et l'Auréomycine se mit à triompher là où la Pénicilline elle-même échouait. Un malade, atteint d'endocardite subaiguë et traité sans succès à la Pénicilline, se voit guéri en onze semaines par l'Auréomycine administrée par la bouche. Un autre malade, atteint d'une péritonite généralisée, fut traité à la Pénicilline et à la Streptomycine sans qu'aucune amélioration ne se manifestât. En dernier ressort, on essaya ; l'Auréomycine et, treize jours plus tard, le patient quittait la clinique.

La liste des succès de l'Auréomycine est fort longue. En plus des maladies énoncées plus haut, elle guérit les fièvres dues à certains virus, en quelques jours. Commode, inoffensive, polyvalente, l'Auréomycine est sans contredit l'une des découvertes les plus miraculeuses de la biologie moderne. Pour le médecin comme pour le malade, elle est un véritable don du Ciel.

Après la fameuse poudre d'or de Benjamin Dugger, la liste continue à s'allonger. En 1949, encore Finley Nobby tirait du *Streptomyces rimosus* la Terramycine, dont le terrain d'activité voisine celui de l'Auréomycine. Et, en 1950, Deswysen (Belgique) tirait la Citrinine d'une moisissure du Congo et s'en servait pour guérir les ulcères et les anthrax. Presque en même temps, le Français Risler étudiait l'*Aspergillus flarpus* afin d'en isoler la Flavoryzine, peut-être active contre la tuberculose. Puis c'est l'Érythromycine, puis c'est la Tétracycline puis… la liste ne fera que s'allonger sans cesse. N'y a-t-il pas plus de 200.000 moisissures à étudier ?

Et d'où sont tirés ces antibiotiques dont l'emploi ne va guère tarder à porter au-delà de soixante-quinze années la durée moyenne de la vie humaine dans les pays civilisés ? Tout simplement de ces moisissures qui, les unes détruisent, alors que les autres font vivre ;

de ces minuscules champignons qui se livrent entre eux une guerre acharnée dont l'homme profite. Champignons maléfiques, ennemis de l'humanité ; champignons bénéfiques, nouveaux champions de la médecine moderne. Ainsi, en toutes choses, la prévoyante nature a-t-elle placé le remède à proximité du mal.

---

[1] Nom malais de l'holothurie, animal répandu dans toutes les mers et utilisé comme comestible en Extrême-Orient.

[2] Voir « La Vallée infernale ».

[3] Chef de village.

[4] La montagne de feu.

[5] Dieu suprême des Malais.

[6] En réalité, le mot « PERNA », en latin, désignait un coquillage perlier de la Méditerranée, le jambonneau. Les Italiens en ont fait PERLA, d'où vient le mot français « PERLE ».